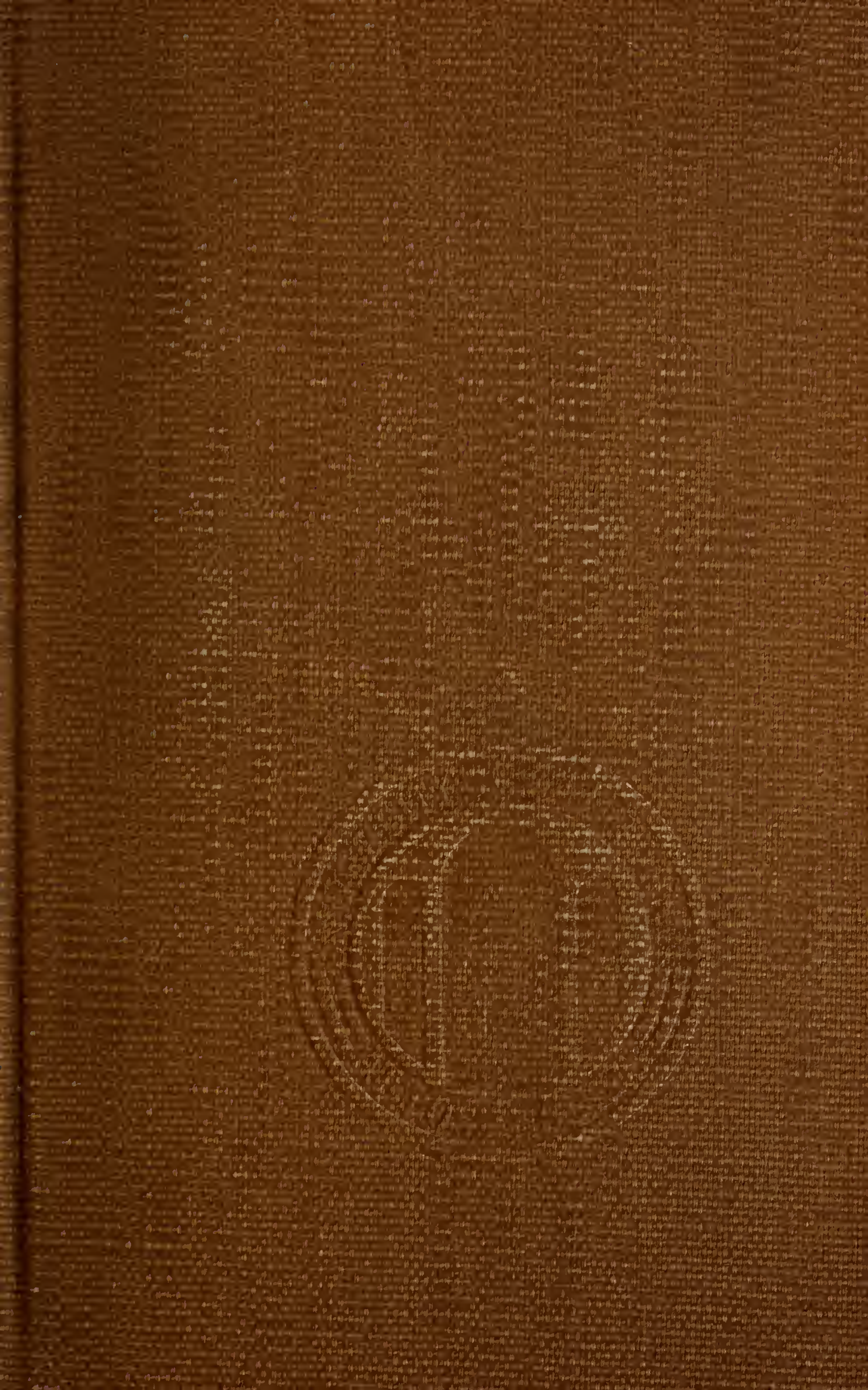
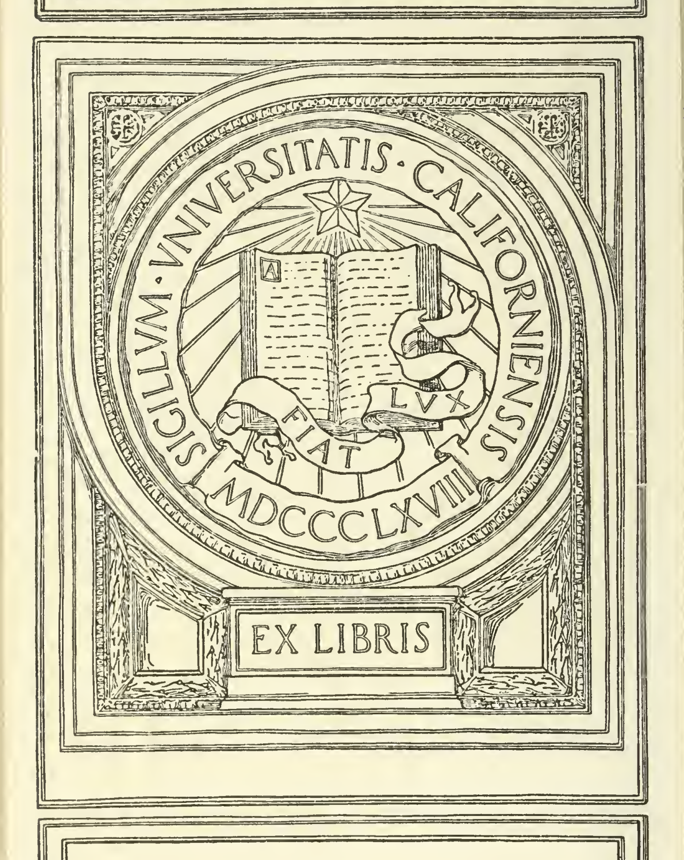



SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

XAVIER DE MAISTRE

VOYAGE
AUTOUR
DE MA CHAMBRE



ÉDITION JOUAUST

PARIS, 1877



Jouaust, Ed. Hédouin, del. & sc. Imp. A. Salmon.

VOYAGE

AUTOUR

DE MA CHAMBRE



VOYAGE

AUTOUR

DE MA CHAMBRE

TIRAGE A PETIT NOMBRE

Plus 25 exemplaires sur papier de Chine et 25 sur papier Whatman, avec épreuves des *gravures avant la lettre.*

Il a été fait un tirage en Grand Papier ainsi composé :

20	exemplaires	sur papier de Chine	(Nos 1 à 20).
20	—	sur papier Whatman	(Nos 21 à 40).
170	—	sur papier de Hollande	(Nos 41 à 210).
210	exemplaires, numérotés.		

Les exemplaires en papier de Chine et en papier Whatman de ce dernier tirage contiennent les gravures en *double épreuve,* avant et avec la lettre.

VOYAGE

AUTOUR

E MA CHAMBRE

SUIVI DE

L'EXPÉDITION NOCTURNE

PAR

XAVIER DE MAISTRE

PRÉFACE PAR JULES CLARETIE

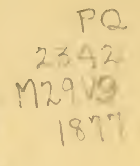
Six Eaux-fortes par Hédouin



PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXVII





XAVIER DE MAISTRE

I

A quoi tiennent les chefs-d'œuvre! Un jour, un jeune officier de l'armée piémontaise se bat en duel, on ignore à peu près pour quel motif; son colonel le met aux arrêts. Il ne sait à quoi s'occuper dans sa demeure devenue prison. Il prend la plume, et, par désœuvrement, par caprice ou par inspiration, il écrit le VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE. *Il était, la veille, un aimable cavalier, un spirituel étourdi, un oisif que tentaient d'ailleurs toutes les aventures; le lendemain du jour où ces quatre-vingts pages furent écrites, il devenait, et pour toujours, un des écrivains les plus exquis et les plus goûtés de la langue française.*

Xavier de Maistre avait vingt-six ou vingt-sept ans lorsque lui arriva cette bonne fortune d'une rencontre



à l'épée et de quarante-deux jours d'arrêts. Eût-il songé, sans cet accident, à donner une forme à ses pensées? Le poëte Gray parle, dans son Élégie *fameuse, des* Miltons inconnus et sans gloire *qui peut-être dorment ignorés sous la pierre d'un cimetière de village : n'est-il point possible que le monde ait perdu certains penseurs à qui il n'a manqué que quarante jours d'arrêts pour faire un chef-d'œuvre?*

Xavier de Maistre avait d'ailleurs manié déjà la plume lorsqu'il composa, en manière de passe-temps, le Voyage autour de ma chambre. *Ses premiers essais ne sont point des œuvres capitales, mais il s'y exerça cependant à l'art du style. En fait d'écrivains de race, je ne crois pas à la génération spontanée. Quelques années auparavant, en 1784,— Xavier de Maistre avait à peine vingt ans,— des jeunes gens de Chambéry, enthousiasmés du projet et de l'essai des frères Montgolfier, qui, à Annonay, le 4 juin 1783, venaient de gonfler un ballon avec la vapeur que dégageait la combustion d'un mélange de laine hachée et de paille mouillée, s'étaient mis en tête de renouveler à Chambéry une pareille entreprise. Une souscription pour construire un ballon, une* montgolfière, *comme on disait alors, avait été ouverte par des jeunes gens de la noblesse du pays, et un certain chevalier de Chevelu se trouvait à la tête de l'entreprise. M. Jules Philippe, l'élégant auteur d'*Annecy et ses environs *et l'historien des* Gloires de la Savoie, *a*

publié, en qualité de secrétaire de la Société florimontaine d'Annecy, une curieuse brochure où ces petits faits, dont nous profitons, se trouvent consignés[1].

Xavier de Maistre, volontaire au régiment de la Marine sarde, se trouvait justement en permission à Chambéry à l'heure où ces jeunes enthousiastes formaient ce beau projet d'une ascension aérostatique. Il s'éprit vivement de l'idée, et, pour lancer la souscription, il se chargea de rédiger un prospectus *très-lestement et très-curieusement écrit, où jaillit pour la première fois l'étincelle du style, et qui n'est même point sans rapport avec les pages à venir du futur écrivain.* Esprit *de prime-saut et que toute nouveauté attire, — quoiqu'il nous ait dit plus tard qu'il* « s'étonnait de tout », —*Xavier de Maistre s'écriait, dans ce* prospectus : « *En général, toute découverte qui apprend à l'homme des faits dont il ne se doutait pas, ou qui l'investit de forces nouvelles, doit être accueillie avec transport, parce qu'avec ces forces ou ces connaissances il peut voyager à travers une région inconnue aux générations passées, et que c'est pour lui le comble de l'imprudence et même du ridicule de dire hardiment :* Je ne veux point visiter ce pays, je n'ai rien à y voir, *sans savoir ce qu'il peut y chercher, et bien moins ce qu'il peut y trouver sans le chercher.* » *Étrange destinée, au surplus, que celle*

1. Voir les *Premiers Essais de Xavier de Maistre* (Annecy et Chambéry, in-8, 1874).

de ce philosophe qui découvrira tout un monde en voyageant autour de sa chambre, et qui débute par vouloir monter en aérostat vers cet éther qu'il contemplera plus tard, du haut d'un toit, dans son EXPÉDITION NOCTURNE !

Xavier de Maistre n'est pas le seul écrivain qui se soit ainsi passionné pour ces bulles d'air qui semblent ouvrir l'infini à l'avidité de l'homme. Beaumarchais, dans une lettre éloquente, ne demandera-t-il pas à François de Neufchâteau de favoriser « l'ascension des corps graves dans le fluide léger de l'air », s'écriant, avec son ardeur habituelle : Des ballons! toujours des ballons! C'est la découverte du siècle [1] !

Mais Xavier ne se contenta point de rédiger un prospectus *en faveur des ballons, il paya d'exemple! Il fut, avec Louis Brun, de Chambéry (un mathématicien de vingt-quatre ans que Frédéric de Prusse voulait attirer à Berlin et qui demeura en Savoie), un*

1. *Archives nationales*, lettre du 4 fructidor an VI. Xavier de Maistre était d'ailleurs savant. On a de lui, publiés dans les recueils de l'Académie des sciences morales et politiques de Turin, un *Mémoire sur l'oxydation de l'or par le frottement,* un travail sur un *Procédé pour composer, avec l'oxyde d'or, une couleur pourpre qui peut être employée dans la peinture à l'huile.* On croit qu'il a laissé en manuscrit un *Traité sur les couleurs.* Sainte-Beuve assure que le comte de Marcellus a dû être mis en possession des papiers laissés par Xavier de Maistre. M. Eugène Réaume, qui nous promet un choix d'œuvres inédites de l'auteur du *Lépreux,* publiera peut-être quelques-uns de ces manuscrits.

des deux ascensionnistes qui, le 6 *mai* 1786, *s'élevèrent dans les airs. Il a conté lui-même, dans une* Lettre *imprimée, les petits incidents de ce voyage, qui n'était pas sans hardiesse* [1]. *Le père du chevalier de Chevelu ayant interdit à son fils de tenter l'aventure, Xavier de Maistre prit sa place. Il en mourait d'envie, et fit en sorte que son père le Président ne fût pas averti; Joseph de Maistre seul allait être informé, et par hasard, de l'escapade. Voilà donc M. Brun en bras de chemise et Xavier de Maistre en uniforme, se promenant devant le ballon gonflé, en présence de tous les curieux de Chambéry. Ils montent enfin dans le panier, M. Brun tire un coup de pistolet, on lâche les cordes, et le ballon s'enlève. A quelques toises en l'air, le mathématicien Brun se tourne vers la foule et la salue correctement; puis Xavier de Maistre se redresse, saisit le porte-voix et s'écrie:* Honneur aux dames! — *M*me *de Haucastel se trouvait-elle donc là? — A ce cri galant répondit bientôt un bruit de tambours: c'était le régiment de la Marine qui défilait le long des murs de Buisson-Rond, bordant la grande route du Piémont, et qui saluait son camarade passant ainsi au-dessus du bataillon, les tambours battant aux champs.*

1. Voyez *Lettre de M. de S... à M. le comte de C***, off. dans la L... de C***, contenant une relation de l'expérience aérostatique de Chambéry,* réimprimée dans la brochure de M. Jules Philippe.

Toute l'histoire de cette « journée du ballon » *est ainsi contée par Xavier de Maistre avec beaucoup de verve et de grâce. Il y a du militaire et de l'homme du monde dans la façon dont il parle des ovations qu'on fit aux deux jeunes gens lorsqu'ils reprirent terre. On les embrassait et les fêtait. « C'était une gaieté, un enthousiasme, une aimable folie dont on ne se forme pas d'idée ; c'est dans ce bel équipage — en carrosse — qu'on entra en ville, couronné de rubans et de feuillage, au bruit des tambours et des instruments : on parla beaucoup de* lauriers, *mais j'observai que les voyageurs y répugnaient (ils en trouveront ailleurs).* »

Ils en trouveront ailleurs ! *Le trait est charmant, avec je ne sais quoi de cavalier qui sent la confiante jeunesse. Nul doute que le volontaire de vingt ans ne rêvât alors le succès des armes et les grades ramassés sous les balles, dans la rouge fumée de la bataille. Il devait en effet devenir général, non point dans l'armée sarde, mais dans l'armée russe. Et pourtant, en dépit de ses épaulettes et de ses combats au Caucase, ce ne sont pas les* lauriers *militaires qui devaient couronner sa mémoire. Les lauriers désirés, il les devait trouver* ailleurs, *mais cet* ailleurs *était le logis d'officier, la petite chambre où il s'allait enfermer, d'asse[z] méchante humeur peut-être, et ne sachant que faire. Et ce n'était point l'épée de ce soldat philosophe, c'était sa plume qui allait lui assurer la gloire, une gloire incontestée et immortelle.*

II

La famille des de Maistre est de race française et originaire du Languedoc. Elle forma deux branches, et l'une d'elles s'était établie, au XVIIe siècle, en Savoie. Le père de Xavier de Maistre, le comte François-Xavier, président du sénat de Savoie et conservateur des apanages des princes, avait eu dix enfants, dont Joseph, le plus puissant, était l'aîné. Ces jeunes gens avaient reçu la vieille et sévère éducation d'autrefois. Joseph nous dit qu'il avait été, dès le berceau, « abîmé dans l'étude ». Xavier de Maistre, né en octobre 1763, à Chambéry, neuf ans après son frère aîné, dut, lui aussi, connaître cette antique soumisison qui faisait que Joseph était « dans les mains de sa mère autant que la plus jeune de ses sœurs ». Son caractère paraît cependant avoir été plus léger et à la fois plus tolérant. Joseph était un homme de combat, Xavier un homme de poésie. L'épitaphe qu'il composera plus tard sur lui-même rappelle, a-t-on dit, celle de La Fontaine : Jean s'en alla comme il était venu :

Ci-gît, sous cette pierre grise,
Xavier, qui de tout s'étonnait,
Demandant d'où venait la brise
Et pourquoi Jupiter tonnait...

Il étudia maint grimoire,
Il lut du matin jusqu'au soir,
Et but à la fin l'onde noire,
Tout surpris de ne rien savoir.

Il était entré dans l'armée piémontaise, et ce fut peu de temps après l'aventure du ballon de Chambéry qu'il écrivait à Alexandrie ce VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE, *dont les chapitres délicieux n'étaient point — quel étonnement ! — destinés à la foule. Ce n'était là qu'un délassement, une songerie d'homme au gîte, ou de philosophe en prison :*

Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?
Et que faire en prison à moins que l'on n'écrive?

De Maistre ne comptait pour rien les essais pseudo-scientifiques qu'il avait jusque-là publiés sans les signer. Un jour que Sainte-Beuve, toujours en quête de la question des origines *littéraires des écrivains, interrogeait l'auteur déjà vieux du* VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE, *Xavier lui répondit en souriant : « Je dois à la vérité d'avouer que, dans ma première jeunesse, j'ai fait consciencieusement la vie de garnison sans songer à écrire, et rarement à lire. Il est probable que vous n'auriez jamais entendu parler de moi sans la circonstance qui me fit garder les arrêts pendant quelque temps. »*

Voilà du moins un duel heureux, puisqu'il nous a donné un écrivain de cette valeur ; mais, à dire

vrai, jamais la logique *du duel n'a été plus spirituellement raillée que par ce jeune officier contraint de méditer, entre les quatre murs de sa cellule, sur tout ce qu'il y a de* naturel *dans ce qu'on appelle « une affaire ». On a beaucoup déclamé contre le duel, mais on ne l'a pas assez nargué, et, à dire vrai, les plaisanteries de Xavier de Maistre sont plus concluantes contre l'usage que toutes les tirades de Jean-Jacques : « Est-il rien de plus naturel et de plus juste, dit l'auteur du* Voyage autour de ma chambre, *que de se couper la gorge avec quelqu'un qui vous marche sur le pied par inadvertance, ou bien qui laisse échapper quelque terme piquant dans un moment de dépit dont votre imprudence est la cause, ou bien enfin qui a le malheur de plaire à votre maîtresse ? On va dans un pré, et là, comme Nicole faisait avec le bourgeois gentilhomme, on essaye de tirer* quarte *lorsqu'il pare tierce ; et, pour que la vengeance soit sûre et complète, on lui présente sa poitrine découverte, et on court risque de se faire tuer par son ennemi pour se venger de lui. On voit que rien n'est plus conséquent... » Xavier de Maistre fut d'ailleurs un soldat assez brave pour avoir le droit de se moquer des bretteurs.*

Ce Voyage *fut donc écrit comme par hasard, et l'auteur y retoucha seulement un peu plus tard, avant de le porter à son frère. La solitude nous avait ainsi valu un chef-d'œuvre de plus. Chère et*

féconde solitude, inspiratrice de tant de viriles pensées et de tant de nobles ouvrages, — solitude que rencontre Descartes dans ce qu'il appelle son poêle, *que cherche avidement tout homme penché sur une vérité à découvrir et sur une œuvre à mener à bien, — tu es la compagne des forts, solitude bien-aimée, qui n'es pas toujours le vide énervant où se débat un Obermann, mais bien plutôt la retraite peuplée de personnages, de réflexions, d'images, où se retrempe un Balzac lorsqu'il veut créer un monde!*

« O douce solitude, dit Xavier, j'ai connu les charmes dont tu enivres tes amants. Malheur à celui qui ne peut être seul un jour dans sa vie sans éprouver le tourment de l'ennui, et qui préfère, s'il le faut, converser avec des sots qu'avec lui-même! »

Les amoureux du succès facile, les coureurs de petits applaudissements sans lendemain, les courtisans de la minute, affamés de bravos mondains, se répandent, se multiplient, vont, viennent, papillonnent, quêtant çà et là un banal compliment qu'ils rendent en madrigal. Ceux-là seuls, au contraire, qui ont, sous le sourire de l'homme poli, la mélancolie virile du penseur, savent goûter du monde tout ce qu'il a de stimulant et d'agréable, mais sans rien lui livrer d'eux-mêmes, et ils se retrouvent bientôt tout entiers et avec joie devant leur table de travail, en face

de quelques tableaux aimés, au milieu de leurs livres choisis et chéris, heureux de se retremper dans ta vivifiante atmosphère, ô solitude!

Xavier de Maistre était de ces derniers. En dépit de son existence « sans lectures », il avait déjà beaucoup réfléchi, et il y a dans les pages tracées par le jeune homme quelque chose de ce charme savoureux que Sainte-Beuve retrouva plus tard dans la causerie et sur les lèvres du vieillard. « Sa bonhomie, disait Sainte-Beuve, composant d'après nature un portrait du comte Xavier de Maistre (1839, M. de Maistre avait soixante-seize ans), sa bonhomie cache sa sensibilité et un fond sérieux et mélancolique. En général, ses qualités sont voilées et à demi dérobées par cette bonhomie et cette modestie. On pourrait être longtemps avec lui dans un salon sans s'en douter ; *il prend peu de part aux questions générales, et ne se met en avant sur rien ;* il aime les conversations à deux ; *on croit sentir qu'il a longtemps écouté. L'esprit français se retrouve sous son léger accent de Savoie et s'en pénètre agréablement. « L'accent du pays où l'on est né, a dit La Rochefoucauld, demeure dans l'esprit et dans le cœur, comme dans le langage. » La pensée semble parfois plus savoureuse sous cet accent,* comme le pain des montagnes sous son goût de sel et de noix[1]. »



1. Sainte-Beuve, *Portraits contemporains,* tome III (édit. de 1870).

Ce « fond sérieux et mélancolique » dans l'esprit, ce goût de sel *que Sainte-Beuve trouvait aux propos de Xavier de Maistre vieux et apaisé, sont des qualités rares qu'on rencontre déjà dans ce* VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE, *premier essai qui fut un coup de maître. Je disais que l'auteur de ces pages exquises n'avait pas eu l'intention de les voir imprimées toutes vives. Ce ne fut guère, en effet, que vers* 1793 *ou* 1794 *que Xavier, passant à Lausanne, montra son manuscrit à son frère Joseph.*

« Mon frère, dit-il, était mon parrain et mon protecteur; il me loua de la nouvelle occupation que je m'étais donnée, et garda le brouillon, qu'il mit en ordre après mon départ. J'en reçus bientôt un exemplaire imprimé[1]*, et j'eus la surprise qu'éprouverait un père en revoyant adulte un enfant laissé en nourrice. J'en fus très-satisfait, et je commençai aussitôt l'*EXPÉDITION NOCTURNE; *mais mon frère, à qui je fis part de mon dessein, m'en détourna; il m'écrivit que je détruirais tout le prix que pouvait avoir cette bluette*

1. Première édition : Turin, 1794, in-8. Il y a eu bien des éditions de ce *Voyage,* sans compter l'édition revue et *augmentée* par Mme Olympe Cotte, assistée de Lamennais (1824, in-8). C'est le *Voyage* « défiguré ». Une autre édition bien curieuse est celle qui a paru en 1870, à Largentière (typographie de A. Herbin), avec eaux-fortes de M. P. Latil et *épigraphes en vers du docteur Ducrest.* M. Ducrest s'est avisé de mettre en vers la prose de Xavier de Maistre. C'est un plaisant projet. Mais, après tout, n'a-t-on pas aussi mis en vers l'*Avare* de Molière?

en la continuant ; il me parla d'un proverbe espagnol qui dit que toutes les secondes perdues sont mauvaises, et me conseilla de chercher quelque autre sujet... »

Remarquons le ton vraiment respectueux avec lequel Xavier parle de son frère. On sent que devant cet aîné, qui est aussi un parrain intellectuel, le jeune officier est tout prêt à se taire. Joseph de Maistre, c'est, de par sa robustesse, le véritable chef de la famille. Xavier n'a que le talent, Joseph a presque le génie. Les redoutables coups de plume, semblables à des coups de boutoir, ou, si l'on veut, à des coups de foudre, de l'auteur du PAPE *et des* SOIRÉES DE SAINT-PÉTERSBOURG, *sont plus retentissants que les « songeries » de Xavier. Celui-ci le sait bien, et il s'incline : il s'incline avec une admiration réelle, et il ne se dit pas que pourtant ses délicates observations sur le cœur humain, sa théorie de l'âme et de la bête, sa fantaisie et son* humeur, *dureront peut-être plus longtemps que les admirables et violentes pages de son « protecteur », de celui qu'on a appelé un «* prophète du passé *», comme si les prophètes regardaient jamais en arrière et ne marchaient pas toujours hardiment les yeux fixés sur l'avenir*[1] *!*

1. Que de mots réellement « prophétiques » a cependant cet homme ! Devant la toute-puissance de Napoléon Ier, il pousse, par exemple, le cri d'effroi que répétera plus tard M. de Bismarck avec une expression railleuse : *Il n'y a plus d'Europe !*

Il est dangereux d'avoir des frères trop illustres. Thomas Corneille fait piètre figure devant la postérité à côté de son frère aîné. Mais c'est surtout à propos de cette double fraternité du sang et de l'esprit qu'on peut dire que « comprendre, ou plutôt aimer, c'est égaler ». *Quoi de plus touchant que ce culte d'un frère, écrivain lui-même, pour le frère dont le génie l'écrase et le grandit en même temps? Victor Hugo nous a conté un jour ce mot sublime de son frère aîné, Eugène Hugo, poëte d'un talent rare, mourant trop tôt, mourant tout jeune, et se désolant à l'idée d'emporter ce* quelque chose *que, comme Chénier, il avait* là, *puis prenant les mains de Victor et lui disant consolé, avec un sourire profond : « Après tout, cela m'est égal :* je te laisse ! » *Quel cri plus émouvant et plus beau? — Et lui aussi, Xavier de Maistre, mourant, eût dit à son frère, au grand Joseph de Maistre : « Qu'importe?* Je te laisse ! »

Il l'admirait comme Joseph l'aimait. Dans cette fougueuse, éclatante, irritante et merveilleuse Correspondance *de Joseph de Maistre qu'a publiée M. le comte Rodolphe de Maistre, son fils, le nom de Xavier revient plusieurs fois, et toujours avec une sympathie qui fait plaisir. Joseph nous montre Xavier réfugié à Saint-Pétersbourg et se* gaudissant *à venir causer avec son frère : « Un beau matin, je songeais creux dans mon lit (Xavier aussi aimait ces réflexions horizontales du matin) ; j'entends ouvrir la porte avant*

que la sonnette eût donné le signal. Surpris de cette violation de l'étiquette, je crie : « Qu'est-ce que c'est « donc que cela ? — *C'est ton frère », me répond Xavier en ouvrant mes rideaux... Il a fait quatre cents lieues pour passer seize jours avec moi. Cela s'appelle en Russie* une course [1]. »

*Plus loin, Joseph donne des nouvelles de son frère : s'il arrive quelque bonheur à Xavier, il l'écrit aussitôt à Mme Hubert Alléon ; si Xavier dit quelque chose de plaisant, il le raconte. Xavier, qui sait peindre, fait des portraits pour les absents et se désennuie ainsi, désespérant d'attraper l'*oiseau vert. « *Le bonheur, dit Joseph de Maistre, est comme l'oiseau vert, qui se laisse approcher et puis qui fait un petit saut.* »

Comme Joseph l'aime, ce « mauvais sujet de Xavier »! qui met neuf ans *à composer une* ode *à* son *frère, et qui, ayant commencé le portrait pour Mlle Adèle de Maistre, le renvoyait toujours à* demain, *disant* à propos *de toute autre chose :* « A propos, *il faut que je te fasse ton portrait : voyons si j'ai des idées !... » On pourrait reconstituer ainsi, par de petits traits pleins d'une malicieuse affection, la physionomie des deux frères. J'ai voulu seulement montrer combien ils s'aimaient.*

Le Voyage autour de ma chambre *avait été assez*

1. Lettre du 14 février 1805.

peu remarqué lors de son apparition, quoique le Journal de Paris, *par exemple, en eût donné un compte rendu favorable; mais que venait faire cette causerie à la Hamilton au milieu de la Révolution, la* satanique *Révolution, pour parler comme Joseph de Maistre? Tandis que Joseph subissait des visites domiciliaires* [1], *Xavier de Maistre, forcé de quitter la*

1. Cette note *inédite*, trouvée aux Archives, se rapporte sans doute à ce fait :

« *Du 30 pluviôse.*

« Vu la réclamation du citoyen de Maistre et sa mise en liberté en date du 22 thermidor dernier, le comité de sûreté générale arrête que les effets, titres et papiers à lui appartenans et enlevés lors de son arrestation, et déposés és mains et dans tels dépôts qu'ils puissent être, lui seront à l'instant remis et restitués sous son récépissé, pourvu toutefois qu'il n'y ait rien de suspect et qu'aucuns effets à lui appartenans et réclamés ne portent aucun sujet ni marque de féodalité.

« *Signé :* Legendre, Auguis, Perrin, Guffroy, Ph. Goupilleau et Lomont.

Pour copie conforme : Bourguignon. »

Et plus bas on lit : « Avoir retiré les pièces le .... ventôse an III.

« *Signé :* Monvoisin. »

(*Archives nationales*, F. 7-4621.) Voyez, sur Joseph de Maistre et sur la Savoie à cette époque, le livre intitulé : *Un Homme d'autrefois*, souvenirs recueillis par son arrière-petit-fils, le marquis Costa de Beauregard (1 vol. in-8, E. Plon, 1877). L'histoire de Henri-Joseph, marquis Costa de Beauregard, est intéressante au point de vue de l'histoire et de la philosophie de l'émigration.

Savoie, son pays, conquise par nos troupes, entra comme auxiliaire piémontais dans l'armée russe, et fit en 1799 la campagne d'Italie à côté des Autrichiens. Il suivit en Russie le vieux Souwarow, puis, le héros une fois vaincu à Zurich, il partagea la dure vie et la disgrâce du maréchal.

Xavier, le capitaine Xavier, *comme on l'appelait d'abord en Russie sans savoir qu'il se nommait de Maistre, le capitaine* Poco-Curante, *comme disait Joseph, vécut à Moscou en peignant des miniatures, jusqu'au jour où son frère Joseph arriva à Saint-Pétersbourg en qualité de ministre plénipotentiaire. Le diplomate présenta alors l'officier au ministre de la marine Tchitchagoff, et obtint pour lui, en 1806, la direction du musée et de la bibliothèque de Pétersbourg*[1]. *Xavier de Maistre avait grade de lieutenant-colonel. Il allait bientôt passer dans l'état-major en qualité de colonel, faire bravement campagne dans le Caucase, puis en Perse, et devenir, de par son mérite, général major. Dans le Caucase il avait été si grièvement blessé au bras qu'un moment on avait redouté que l'amputation ne fût inévitable.*

Ses devoirs de soldat le retenaient en Russie, et plus encore peut-être son mariage avec une demoiselle

1. On trouvera de curieux détails sur la vie de Xavier de Maistre dans le livre de M. Albert Blanc : *Mémoires politiques et correspondance de Joseph de Maistre* (chap. XI, pages 232 et suiv.).

d'honneur de l'impératrice, Mlle Sophie Zagrieltzky. Ce ne fut qu'en 1825 qu'il revint en Savoie, pour repartir bientôt et aller s'établir à Naples, où il vit mourir, à l'âge de dix-huit ans, son fils, son espérance suprême, après avoir perdu déjà quatre enfants, dont une jeune fille de quinze ans, spirituelle et charmante. Il demeura à Naples jusqu'en 1839, époque où, rappelé à Saint-Pétersbourg par des affaires personnelles, il revint en Russie, « voulant, dit-il, ramener sa compagne où il l'avait prise », y resta et y mourut, le 12 juin 1852, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Vers la fin de sa vie, le pauvre et excellent homme ne quittait plus son appartement : on l'y promenait tristement dans un fauteuil. C'était le dernier VOYAGE AUTOUR DE LA CHAMBRE.

Xavier de Maistre avait à peine traversé la France, « sa vraie patrie littéraire », dit Sainte-Beuve, lorsqu'en 1825 il s'était rendu de Strasbourg à Genève par Besançon; mais en 1839, avant de repartir pour la Russie, il s'arrêta à Paris, et il s'aperçut avec une émotion reconnaissante que sa renommée était grande chez nous. « Il s'était cru étranger, ajoute Sainte-Beuve, et chacun lui parlait de la SIBÉRIENNE, *du* LÉPREUX, *des mêmes vieux amis. » D'ailleurs modeste, aimant peu à parler de lui, et, lorsqu'on le pressait d'écrire encore, répondant : « A quoi bon? Lisez Toppfer. » Rodolphe Toppfer, dont il avait trouvé en Italie le traité sur le lavis à l'encre de Chine,*

l'avait absolument séduit, et il mettait une vivacité généreuse à recommander au public français, qui l'ignorait alors, l'auteur des Nouvelles Genevoises, *son disciple.*

Lamartine, au moment de ce passage à Paris, adressait ces vers à Xavier, qui par alliance était, je crois, un peu son cousin :

Salut au nom des cieux, des monts et des rivages
Où s'écoulèrent tes beaux jours,
Voyageur fatigué, qui reviens sur nos plages
Demander à ces champs ses antiques ombrages,
A ton cœur ses premiers amours!

Un portrait de cette époque nous montre Xavier de Maistre avec son front élevé, de grands yeux noirs d'une vivacité étonnante, le nez fin et recourbé, la bouche spirituelle, douce, sans ironie. Des cheveux courts et bien plantés encadrent sa tête; la lèvre et le menton sont rasés; toute la physionomie exprime une bonté ardente, militante, profonde. En regardant ce visage, on ne sait trop si c'est celui d'un grand homme, mais on sent qu'à coup sûr c'est celui d'un bonhomme.

Veut-on des traits de cette bonhomie? M. J. Petit Senn en a conté deux quelque part. Lorsque Joseph rejoignit Xavier à Pétersbourg, il s'aperçut, lui catholique exalté, que son frère cadet était un peu philosophe, et philosophe à la française. Il l'engagea à se confesser. L'idée étonna et effraya Xavier. Se con-

fesser! M. de la Saussaye, pasteur protestant, vit donc arriver un matin Xavier de Maistre, son ami, soucieux et disant : « Le croirez-vous? je vais à confesse! Joseph l'a voulu. — Mais que tenez-vous à la main? dit M. de la Saussaye en apercevant une feuille de papier que Xavier agitait entre ses doigts. — Cela? c'est la liste de mes péchés. Il m'a fallu les chercher au fond de ma mémoire et les coucher sur le papier! — Mais, dit le pasteur en riant, mais elle me semble courte, cette liste. — Courte? Hélas! s'écria Xavier, il n'y a que quelques mots sur ce papier, mais ce sont des têtes de colonnes, *des* têtes de colonnes, *des* têtes de colonnes! » *Et il s'en alla consterné, ce grand pécheur fait de bonté, en répétant d'un ton navré :* Des têtes de colonnes! des têtes de colonnes!

Un jour, en Savoie, — le brillant officier était maintenant un vieillard, — il fit visite à l'un de ses parents, propriétaire à Chambéry, *et là il retrouva — non sans émotion — un jardin où il avait joué étant enfant. Il voulut s'y rendre seul, il y entra; mais, comme il y restait bien longtemps, on s'inquiéta, on le chercha et on l'aperçut, de loin, étendu à plat ventre près d'une flaque d'eau. On accourt, on s'alarme, on craint un accident. Mais non : — Xavier de Maistre jetait sur la surface de l'eau de petits morceaux de papier et regardait se jouer autour d'eux des araignées aquatiques. Il sourit, se releva, et dit :*

« Je me rappelle que, quand j'étais enfant, cette distraction m'amusait beaucoup ; j'ai voulu voir s'il en serait de même aujourd'hui que me voilà vieux, et, ma foi, à dire vrai, je n'y ai pas trouvé une bien grande différence ! »

Oh ! les chers grands hommes restés de grands enfants ! N'est-ce pas là un trait du bon de Maistre digne du bon La Fontaine ?

Spirituel et bonhomme, voilà donc Xavier. L'auteur du LÉPREUX DE LA CITÉ D'AOSTE *avait su prouver, en effet, que le véritable esprit peut s'allier à la douceur et à la tendresse. Ce sont les méchantes gens qui se figurent que l'esprit est fait pour mordre : il est fait surtout pour charmer.*

III

*C'est à propos de François de Sales, un Savoisien, que l'auteur de l'*HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE A L'ÉTRANGER, *M. Sayous, fait remarquer que le génie littéraire des Savoyards a pour caractère essentiel « la grâce et l'enjouement, une sensibilité qui n'a rien de triste, et une bonhomie qui n'est pas exempte de malice ». Cela est fort bien dit et très-juste. « Nous rencontrerons plus d'une fois, ajoute M. Sayous, l'expression de ces qualités toutes savoi-*

siennes, mais jamais plus complètes que chez les deux écrivains qui, dans l'ordre des dates, sont aux deux termes extrêmes de l'histoire littéraire de leur pays : saint François de Sales, qui l'ouvre au XVIIe siècle, et Xavier de Maistre, qui la termine de nos jours. »

*Xavier de Maistre, dont on a voulu faire un cousin de Sterne, n'est le parent de personne. Il a, en effet, les qualités de son terroir. On le pourrait plutôt comparer au Franc-Comtois Nodier, qui lui a emprunté de sa légèreté, mais que Xavier laisse loin derrière lui. Xavier de Maistre est un Savoisien délicat et un vrai Français de langue et d'esprit. Il ne se pique point de purisme, quoiqu'il soit du pays de Vaugelas ; mais il est correct, délié, exquis. Son style est transparent comme une eau limpide, et au-dessus de ce frais ruisselet flotte, comme un doux nuage, je ne sais quel souffle d'*humour, *— ou plutôt, car le mot nous appartient, — quel charme d'*humeur.

Qu'entend-on par humour? *Avec notre besoin d'emprunter aux idiomes étrangers bien des mots que possède notre langue nationale, nous avons demandé aux Anglais un mot qui exprimât une certaine gaieté d'imagination, une « veine comique », comme dit Littré, qui oublie d'ajouter :* et parfois mélancolique, *et ce mot, nous l'avions depuis longtemps dans notre dictionnaire, et Corneille et Scarron s'en servaient il y a plus de deux cents ans. Dans sa lettre du* 21 *avril* 1762, à l'abbé d'Olivet, *Voltaire protestait déjà*

*contre cet inutile emprunt fait à l'Angleterre et réclamait la possession du mot pour l'auteur de l'*ILLUSION COMIQUE *et du* MENTEUR.

« *Les Anglais, écrivait-il, ont un terme pour signifier cette plaisanterie, ce vrai comique, cette gaieté, cette urbanité, ces saillies qui échappent à un homme sans qu'il s'en doute ; et ils rendent cette idée par le mot humeur,* humour, *qu'ils prononcent* yumor *(Voltaire se trompe, c'est* iou-meur*), et ils croient qu'ils ont seuls cette* humeur, *que les autres nations n'ont point de terme pour exprimer ce caractère d'esprit : cependant c'est un ancien mot de notre langue, employé en ce sens dans plusieurs comédies de Corneille.* » *Littré nous dit bien que le mot* humeur *a vieilli en ce sens, mais à qui la faute ? A nous qui l'avons délaissé pour l'*humour *anglais, quoique Diderot s'en soit servi maintes fois, et que Sainte-Beuve l'ait appliqué cependant encore pour caractériser le sourire un peu triste de Châteaubriand.*

*L'*humour *ou l'*humeur *ne caractérise pas seulement une sorte de gaieté ; le mot s'applique surtout à une certaine qualité d'esprit qui ne va ni sans fantaisie, ni sans vivacité, ni sans malice, ni sans un peu de mélancolie. L'éclat de rire de tout humoriste se termine presque toujours par cette* larme à l'œil *dont parle Sterne, et l'on pourrait d'ailleurs comparer l'*humour *à l'*humeur *en mettant, par exemple, en parallèle Lawrence Sterne et Xavier de Maistre, l'au-*

teur du VOYAGE SENTIMENTAL *et l'écrivain du* VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE.

*Le parallèle serait curieux et peut-être les conclusions n'en seraient-elles pas toujours à l'avantage de l'*humoriste *anglais. Combien je l'ai aimé, ce Sterne, et avec quelle sensation de volupté exquise j'enfourchais autrefois le* dada *qu'il nous présente, tout prêt à gambader un peu partout et à nous emporter au hasard vers des pays imaginaires! Quelles heures profondément charmées j'ai passées avec Tristram Shandy, l'honnête Yorick et le bon caporal Trim décrivant dans les airs des moulinets bizarres! Lorsque, dans son* HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ANGLAISE, *M. Taine osa comparer l'esprit, la grâce, et, pour répéter le mot, l'*humour *de Sterne, à une sorte de petit fromage avancé qui ne plaît guère qu'à l'estomac des blasés, j'en ressentis une véritable irritation et une certaine tristesse.*

Sterne m'avait conquis. Depuis, sa verve satirique, souriante et sentimentale m'a un peu lassé, et je vois bien qu'il y a beaucoup de factice et de voulu dans ces éclats d'une gaieté un peu stridente et dans ces larmes d'une émotion un peu travaillée.

Sterne est de ces hommes extrêmement sensibles qui s'apitoient sur un âne qui meurt, et ne sacrifieraient pas une semaine de leur existence pour plaider la cause d'un juste ou défendre la liberté d'un peuple. Voltaire, un peu sec, irritable et personnel, sentait battre

son grand cœur dès qu'il entendait parler d'un déni de justice, d'un crime de lèse-humanité. Il défendait Sirven, Calas, Lally-Tollendal. L'auteur du Voyage sentimental *se fût attendri sur quelque pauvre petite mouche dont un enfant aurait coupé les ailes.*

Défiez-vous de ces êtres qui vibrent si facilement sous le choc des plus minces souffrances, et qui se cuirassent contre les grandes et vraies douleurs. Il y a bien de la sécheresse dans leur habitude de s'étudier eux-mêmes, de s'écouter, si je puis dire, intellectuellement et moralement, comme un malade imaginaire qui se tâterait le pouls tout le long du jour. L'égotisme olympien de Gœthe est moins irritant que leur petit égoïsme mesquin. Voilà ce qui distingue Xavier de Maistre de Sterne : il n'y a rien de factice et d'apprêté dans l'humeur de l'écrivain français; tout au contraire, l'humour du délicieux conteur anglais dénote un évident souci du double résultat à obtenir : le rire et les larmes.

Il y a plus de l'auteur dramatique dans Sterne : il prépare ses effets, il pleurniche autant qu'il pleure. Il y a plus du moraliste dans Xavier de Maistre : n'eût-il dû jamais rencontrer un public, que l'auteur du Voyage autour de ma chambre *eût écrit tout de même ses pages délicieuses.*

Qu'est-ce que ce Voyage autour de ma chambre? *Une conversation de l'auteur avec lui-même. On a très-justement dit que c'est là comme un portrait,*

une confession, ce piquant chef-d'œuvre que Joseph de Maistre eut le bon esprit de donner à l'imprimeur sans consulter Xavier. Et quelle confession naturelle et charmante! Je ne sais pas de livre plus sincère et qui fasse mieux connaître son auteur, et qui vous attache davantage. Nulle recherche; une vérité malicieuse et touchante. Tout un monde de sentiments, d'émotions et de souvenirs tient dans cette petite chambre où le dada *de l'oncle Tobie, comme dit Xavier de Maistre lui-même, peut piaffer en toute fantaisie. Mais cette fantaisie même (et voilà son charme) est toujours* humaine. *Si Xavier de Maistre s'attendrit après avoir brusqué le bon Joannetti, son domestique, cette* larme à l'œil, *il a dû l'essuyer vraiment et la sentir couler sur sa joue. Ce n'est point la larme purement littéraire d'un Sterne, — j'allais dire d'un Lamb, mais il y avait de la sincérité chez le pauvre Charles Lamb* [1].

Le VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE *est à la fois l'œuvre d'un philosophe attendri et d'un poëte. Poëte, Xavier de Maistre ne l'était pas seulement pour les*

1. Xavier de Maistre est simple et plaît à tous par ce naturel. M. Émile Souvestre, lisant à haute voix, à des ouvriers (1850), nos auteurs classiques, constatait que l'effet produit par Molière ou Corneille était plus grand, que Racine produisait un effet moins grand, etc. Bernardin de Saint-Pierre faisait grand plaisir. « J'ai lu, disait-il, *le Lépreux* avec succès. » (Voir Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, tome Ier, article sur *les lectures publiques*.)

quelques vers qu'il nous a laissés, il l'était surtout par l'émotion, la grâce des images, la délicieuse tendresse des soupirs poussés. Ce ne sont point les rimes qui font la poésie, quoi qu'en veuillent bien dire les sertisseurs, les joailliers littéraires de ce temps. Ce qui fait la poésie, c'est le pénétrant de la pensée uni à la séduction de la langue.

On est poëte en prose comme on est poëte en vers. Une page des CONFIDENCES de Lamartine vaut une strophe des MÉDITATIONS. N'est-ce pas de la poésie, et la plus touchante, et la plus doucement mélancolique, que ce chapitre où Xavier de Maistre nous montre le portrait de Mme de Hautcastel souriant au premier venu comme il sourit à celui qui aime, et suivant des yeux Joannetti avec son éponge mouillée, aussi bien que Xavier de Maistre étendu dans son fauteuil?

« Quel trait de lumière! Pauvre amant! tandis que tu te morfonds loin de ta maîtresse, auprès de laquelle tu es peut-être remplacé; tandis que tu fixes avidement tes yeux sur son portrait et que tu t'imagines (au moins en peinture) être le seul regardé, la perfide effigie, aussi infidèle que l'original, porte ses regards sur tout ce qui l'entoure et sourit à tout le monde. »

Et la rose desséchée, la fleur de carnaval de l'an dernier, qu'il présente à celle qu'il aime, et que la coquette, ne regardant qu'elle-même, n'aperçoit même pas! N'est-ce point là de la poésie? Il y a en-

core dans Xavier de Maistre une page où l'humoriste parle des vieilles lettres retrouvées comme le chantre des FEUILLES D'AUTOMNE *parlera de ses lettres d'*antan :

O mes lettres d'amour, de vertu, de jeunesse !

Certains sentiments profonds et vrais de l'âme humaine semblent ne devoir être exprimés que par les mêmes mots et de la même façon.

Mais ce qui est bien à Xavier de Maistre, ce qui est bien l'originalité, et peut-être aussi la hardiesse de son livre, c'est cette théorie philosophique, maintenant immortelle, de la bête et de l'âme. Il y a, Xavier a raison de le dire, tout un système dans la petite découverte métaphysique dont il semble vouloir se moquer, et qu'il a pourtant popularisée. Et, qui sait? on eût sans doute bien étonné l'auteur du VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE *si on lui eût dit que son système pourrait, à la rigueur, donner raison à ces matérialistes anathématisés par Joseph de Maistre, et qui prétendent que le corps a sur l'esprit une décisive influence. Les aventures de cet* autre *qui conduit le* voyageur *où il ne veut pas aller, le réveil de l'âme qui se croit à Turin, chez le roi, et qui se trouve, sans savoir comment, devant la porte de Mme de Hautcastel, à un demi-mille du palais royal, ce sont là, en vérité, des traits qui donneraient raison à ceux qui se moquent un peu de cette*

pauvre et admirable raison humaine, dont un peu d'alcool, une goutte d'opium ou une pincée de haschisch fait quelque chose d'aussi errant et d'aussi peu respectable qu'un caillou qui roule au hasard sur la pente d'une montagne.

*Oui, certes, Xavier de Maistre reconnaît toute la valeur, toute la puissance, toute la tyrannie de l'*autre, *de cet autre qui nous tient à la gorge par toutes les fatalités matérielles de notre nature, qui nous tire vers la terre par toutes nos infirmités, et qui fait que le poëte le plus superbe de la création s'enrhumera vulgairement s'il s'avise, par une nuit d'hiver, de sortir tête nue pour contempler les étoiles.*

C'est, du reste, cette sincérité, cette équitable part faite entre nos aspirations et nos faiblesse, qui rend si attachante la lecture du VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE *et lui donne un si grand prix. La moralité ou la philosophie du livre, si on s'avisait de la vouloir extraire, serait, après tout, celle d'un grand penseur de ce temps, disant très-justement et très-éloquemment : « Nous sommes terre et ciel, nuage et poussière, ni anges ni bêtes, mais un produit de la bête et de l'ange, avec quelque chose de plus intense dans la pensée de l'un et dans l'instinct de l'autre. » L'*autre! *Et voici le mot de Xavier de Maistre qui se trouve ainsi tout naturellement sous la plume de George Sand.*

C'est à M[me] *Sand encore, et aux contemplations*

*graves et sereines dont l'auteur d'*Impressions et Souvenirs *a jeté le résultat sur le papier*[1], *que certaines pages de l'*Expédition nocturne autour de ma chambre *m'ont fait songer. Sans doute, cette* Expédition nocturne *ne vaut point le* Voyage. *Joseph de Maistre avait raison de citer à son frère le proverbe espagnol, et les secondes parties ne font jamais oublier les premières. En littérature comme en art, il faut se défier des* pendants. *Mais cette suite du* Voyage autour de ma chambre *n'est pas sans agrément, quoi qu'en aient pu dire les critiques sévères, et, s'il y a moins d'originalité, moins d'imprévu et moins d'*humeur *dans ces chapitres que dans les premiers, on y trouve cependant encore des réflexions que pouvait faire seul un esprit tel que Xavier de Maistre.*

Oui, vraiment, George Sand, contemplant par un soir d'hiver, d'une fenêtre de son château berrichon, la constellation d'Orion, « brillante comme le diamant, et montant derrière la lune dans un bleu froid », George Sand, lorsqu'elle s'écrie, en trouvant dans ce petit champ du rayon visuel plusieurs centaines de lieues de perspective : « Comme un monde tient peu de place dans l'espace ! » me rappelle Xavier de Maistre regardant la voix lactée qui par-

1. Voyez dans les *Impressions et Souvenirs*, de George Sand, la première lettre à Charles Edmond (1 vol., 1873, pages 3 et suivantes).

tage le ciel comme un léger nuage, et aspirant du regard ces émanations des mondes éloignés.

Je rapproche volontiers l'humoriste de l'écrivain sévère, car, si l'on n'a jamais nié la grâce, le charme et l'esprit du VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE, *on s'étonnera peut-être de lui voir accorder la grande éloquence ; et pourtant, en dépit de sa forme volontairement légère, c'est plutôt de Pascal épouvanté par les « espaces infinis » que de Fontenelle s'amusant à la* PLURALITÉ DES MONDES *que Xavier de Maistre se rapproche. Il ne faut pas prendre au mot ces humoristes : il y a plus de profondeur qu'on ne croit sous leur fantaisie, quand elle est sincère. Les pédants seuls gardent éternellement leur sérieux.*

Xavier de Maistre n'eût pas écrit cet immortel petit chef-d'œuvre, le VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE, *qu'il mériterait encore, au surplus, de tenir le premier rang parmi nos* novellieri *avec ces trois récits achevés :* LE LÉPREUX DE LA CITÉ D'AOSTE, LES PRISONNIERS DU CAUCASE *et* LA JEUNE SIBÉRIENNE. *Il paraît que le Lépreux a existé : il s'appelait Pierre-Bernard Guasco, et les docteurs Martignène et Villot allaient, en se couvrant le visage d'un masque, et en mettant des gants, le soigner dans cette tour, où le rencontra Xavier de Maistre.*

M. Édouard Aubert, dans un travail intitulé : QUINZE JOURS A AOSTE, *et M. G. Carrel, qui dans une brochure a reproduit, comme l'avait fait R. Toppfer,*

la tour avec son plan et celui du jardin, ont donné sur le malheureux illustré par l'écrivain des détails authentiques. Mais le Lépreux n'eût-il pas existé, qu'il vivrait maintenant, grâce à Xavier de Maistre, dans la mémoire des hommes. Quoi de plus émouvant et de plus navrant que ce dialogue avec le misérable qui languit, comme un pestiféré, loin de toute créature humaine, et qui, le cœur gonflé d'amour, embrasse des arbres pour se donner l'illusion de la vie?

Pour lui, pour le malheureux, la douce solitude *du penseur, dont Xavier de Maistre célébrait les charmes, est devenue l'isolement farouche, cruel, le supplice du condamné! Et pourtant il n'y a aucune haine dans sa plainte. Il ne menace point, il ne fulmine pas; il se résigne.* « Cellula continuata dulcescit », *dit-il doucement. Que nous sommes loin, devant cette douleur atrocement réelle et pourtant silencieuse, des souffrances imaginaires d'un René, des larmes d'un Werther, des malédictions d'un Antony!*

Ce récit touchant et qui va droit au cœur est, par sa simplicité même, par sa netteté puissante, la condamnation des héros du romantisme, malades imaginaires que torture le « vague à l'âme », *et qui, en dépit de leurs suicides, sont aussi parfaitement ridicules que l'Argan de Molière entouré de ses médicaments.*

Xavier de Maistre aimait, en toutes choses, le clair,

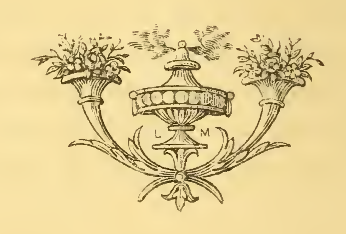
le simple et le vrai. En cela, cet Allobroge est de pure race française. Y a-t-il, dans notre littérature, des nouvelles *d'une valeur beaucoup plus haute que* LA JEUNE SIBÉRIENNE, *ou que* LES PRISONNIERS DU CAUCASE ? *Sainte-Beuve les comparait un jour aux chefs-d'œuvre de Prosper Mérimée. Après réflexion, on ne trouve pas que l'éloge soit exagéré. Mérimée est plus pittoresque, mais de Maistre est aussi profond et d'une note aussi juste. Il croyait que certaines histoires sont assez intéressantes par elles-mêmes, « sans autre ornement que la vérité ». Et la touchante et héroïque aventure de Prascovie Lopouloff, défigurée par M*me *Cottin dans son* ÉLISABETH, *peut se comparer aux récits les plus fameux du traducteur de Gogol et de Pouchskine. La mode est aux romans et aux drames russes aujourd'hui. On n'en écrira pas beaucoup d'aussi pénétrants que les deux nouvelles de Xavier de Maistre, — ce Mérimée ému, un Mérimée qui sait attendrir parce qu'il s'attendrit lui-même.*

Je sais bien que de tels récits, simples et sincères comme la réalité même, paraîtraient bien ternes aujourd'hui que le pittoresque déborde et que la littérature d'imagination dispute ses couleurs à la peinture. Xavier de Maistre n'a point de palette, *mais il a un style sobre et ferme, une langue admirable. Le filet d'eau pure qui coule à travers les prés vaut bien le flot boueux du fleuve traversant la ville. Et, sans nul*

doute, on aura depuis longtemps oublié ou jeté dans l'herbier desséché les brassées de fleurs éclatantes aux pénétrantes et capiteuses odeurs, les enivrantes plantes de serre chaude, adorées aujourd'hui, que l'on respirera encore le petit bouquet de fleurettes cueillies par Xavier de Maistre sur les montagnes de Savoie, et dont le parfum de sauge et de lavande embaumera éternellement les doigts qui l'auront touché.

JULES CLARETIE.

Septembre 1877.



VOYAGE

AUTOUR

DE MA CHAMBRE



VOYAGE

AUTOUR

DE MA CHAMBRE

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il est glorieux d'ouvrir une nouvelle carrière, et de paraître tout à coup dans le monde savant, un livre de découvertes à la main, comme une comète inattendue étincelle dans l'espace !

Non, je ne tiendrai plus mon livre *in petto :* le voilà, Messieurs, lisez. J'ai entrepris et exécuté un voyage de quarante-deux jours autour de ma chambre. Les observations intéressantes que j'ai faites,

et le plaisir continuel que j'ai éprouvé le long du chemin, me faisaient désirer de le rendre public; la certitude d'être utile m'y a décidé. Mon cœur éprouve une satisfaction inexprimable lorsque je pense au nombre infini de malheureux auxquels j'offre une ressource assurée contre l'ennui, et un adoucissement aux maux qu'ils endurent. Le plaisir qu'on trouve à voyager dans sa chambre est à l'abri de la jalousie inquiète des hommes; il est indépendant de la fortune.

Est-il en effet d'être assez malheureux, assez abandonné, pour n'avoir pas de réduit où il puisse se retirer et se cacher à tout le monde? Voilà tous les apprêts du voyage.

Je suis sûr que tout homme sensé adoptera mon système, de quelque caractère qu'il puisse être et quel que soit son tempérament; qu'il soit avare ou prodigue, riche ou pauvre, jeune ou vieux, né sous la zone torride ou près du pôle, il peut voyager comme moi; enfin, dans l'immense famille des hommes qui fourmillent sur la surface de la terre, il n'en est pas un seul, — non, pas un seul (j'entends de ceux qui habitent des chambres) qui puisse, après avoir lu ce livre, refuser son approbation à la nouvelle manière de voyager que j'introduis dans le monde.

CHAPITRE II.

Je pourrais commencer l'éloge de mon voyage par dire qu'il ne m'a rien coûté : cet article mérite attention. Le voilà d'abord prôné, fêté par les gens d'une fortune médiocre. Il est une autre classe d'hommes auprès de laquelle il est encore plus sûr d'un heureux succès, par cette même raison qu'il ne coûte rien.— Auprès de qui donc? Eh quoi! vous le demandez? C'est auprès des gens riches. D'ailleurs, de quelle ressource cette manière de voyager n'est-elle pas pour les malades! ils n'auront point à craindre l'intempérie de l'air et des saisons. — Pour les poltrons, ils seront à l'abri des voleurs; ils ne rencontreront ni précipices ni fondrières. Des milliers de personnes qui avant moi n'avaient point osé, d'autres qui n'avaient pu, d'autres enfin qui n'avaient pas songé à voyager, vont s'y résoudre à mon exemple. L'être le plus indolent hésiterait-il de se mettre en route avec moi pour se procurer un plaisir qui ne lui coûtera ni peine ni argent? — Courage donc, partons. — Suivez-moi, vous tous qu'une mortification de l'amour, une négligence de l'ami-

tié, retiennent dans votre appartement, loin de la petitesse et de la perfidie des hommes. Que tous les malheureux, les malades et les ennuyés de l'univers me suivent! — Que tous les paresseux se lèvent *en masse!* Et vous qui roulez dans votre esprit des projets sinistres de réforme ou de retraite pour quelque infidélité; vous qui, dans un boudoir, renoncez au monde pour la vie, aimables anachorètes d'une soirée, venez aussi. Quittez, croyez-moi, ces noires idées: vous perdez un instant pour le plaisir sans en gagner un pour la sagesse. Daignez m'accompagner dans mon voyage; nous marcherons à petites journées, en riant, le long du chemin, des voyageurs qui ont vu Rome et Paris. Aucun obstacle ne pourra nous arrêter; et, nous livrant gaiement à notre imagination, nous la suivrons partout où il lui plaira de nous conduire.

CHAPITRE III.

Il y a tant de personnes curieuses dans le monde! — Je suis persuadé qu'on voudrait savoir pourquoi mon voyage autour de ma chambre a duré quarante-deux jours au lieu de quarante-trois, ou de tout autre espace

de temps; mais comment l'apprendrais-je au lecteur, puisque je l'ignore moi-même? Tout ce que je puis assurer, c'est que, si l'ouvrage est trop long à son gré, il n'a pas dépendu de moi de le rendre plus court: toute vanité de voyageur à part, je me serais contenté d'un chapitre. J'étais, il est vrai, dans ma chambre, avec tout le plaisir et l'agrément possible; mais, hélas! je n'étais pas le maître d'en sortir à ma volonté; je crois même que, sans l'entremise de certaines personnes puissantes qui s'intéressaient à moi, et pour lesquelles ma reconnaissance n'est pas éteinte, j'aurais eu tout le temps de mettre un *in-folio* au jour, tant les protecteurs qui me faisaient voyager dans ma chambre étaient disposés en ma faveur!

Et cependant, lecteurs raisonnables, voyez combien ces hommes avaient tort, et saisissez bien, si vous le pouvez, la logique que je vais vous exposer.

Est-il rien de plus naturel et de plus juste que de se couper la gorge avec quelqu'un qui vous marche sur le pied par inadvertance, ou bien qui laisse échapper quelque terme piquant dans un moment de dépit dont votre imprudence est la cause, ou bien enfin qui a le malheur de plaire à votre maîtresse?

On va dans un pré, et là, comme Nicole faisait avec le Bourgeois gentilhomme, on essaye de tirer

quarte lorsqu'il pare tierce; et, pour que la vengeance soit sûre et complète, on lui présente la poitrine découverte, et on court risque de se faire tuer par son ennemi pour se venger de lui. — On voit que rien n'est plus conséquent, et toutefois on trouve des gens qui désapprouvent cette louable coutume! Mais ce qui est aussi conséquent que tout le reste, c'est que ces mêmes personnes qui la désapprouvent et qui veulent qu'on la regarde comme une faute grave traiteraient encore plus mal celui qui refuserait de la commettre. Plus d'un malheureux, pour se conformer à leur avis, a perdu sa réputation et son emploi; en sorte que, lorsqu'on a le malheur d'avoir ce qu'on appelle *une affaire*, on ne ferait pas mal de tirer au sort pour savoir si on doit la finir suivant les lois ou suivant l'usage; et, comme les lois et l'usage sont contradictoires, les juges pourraient aussi jouer leur sentence aux dés. — Et probablement aussi c'est à une décision de ce genre qu'il faut recourir pour expliquer pourquoi et comment mon voyage a duré quarante-deux jours juste.

CHAPITRE IV.

Ma chambre est située sous le quarante-quatrième degré de latitude, selon les mesures du père *Beccaria;* sa direction est du levant au couchant; elle forme un carré long qui a trente-six pas de tour, en rasant la muraille de bien près. Mon voyage en contiendra cependant davantage : car je la traverserai souvent en long et en large, ou bien diagonalement, sans suivre de règle ni de méthode. Je ferai même des zigzags, et je parcourrai toutes les lignes possibles en géométrie, si le besoin l'exige. Je n'aime pas les gens qui sont si fort les maîtres de leurs pas et de leurs idées, qui disent : *Aujourd'hui je ferai trois visites, j'écrirai quatre lettres, je finirai cet ouvrage que j'ai commencé.* Mon âme est tellement ouverte à toutes sortes d'idées, de goûts et de sentiments; elle reçoit si avidement tout ce qui se présente, que... — Et pourquoi refuserait-elle les jouissances qui sont éparses sur le chemin si difficile de la vie? Elles sont si rares, si clair-semées, qu'il faudrait être fou pour ne pas s'arrêter, se détourner même de son chemin pour cueillir toutes celles

qui sont à notre portée. Il n'en est pas de plus attrayante, selon moi, que de suivre ces idées à la piste, comme le chasseur poursuit le gibier, sans affecter de tenir aucune route. Aussi, lorsque je voyage dans ma chambre, je parcours rarement une ligne droite : je vais de ma table vers un tableau qui est placé dans un coin ; de là je pars obliquement pour aller à la porte ; mais, quoique en partant mon intention soit bien de m'y rendre, si je rencontre mon fauteuil en chemin, je ne fais pas de façons, et je m'y arrange tout de suite. — C'est un excellent meuble qu'un fauteuil ; il est surtout de la dernière utilité pour tout homme méditatif. Dans les longues soirées d'hiver, il est quelquefois doux et toujours prudent de s'y étendre mollement, loin du fracas des assemblées nombreuses.— Un bon feu, des livres, des plumes, que de ressources contre l'ennui ! Et quel plaisir encore d'oublier ses livres et ses plumes pour tisonner son feu, en se livrant à quelque douce méditation, ou en arrangeant quelques rimes pour égayer ses amis ! Les heures glissent alors sur vous, et tombent en silence dans l'éternité, sans vous faire sentir leur triste passage.

CHAPITRE V.

Après mon fauteuil, en marchant vers le nord, on découvre mon lit, qui est placé au fond de ma chambre, et qui forme la plus agréable perspective. Il est situé de la manière la plus heureuse : les premiers rayons du soleil viennent se jouer dans mes rideaux. — Je les vois, dans les beaux jours d'été, s'avancer le long de la muraille blanche, à mesure que le soleil s'élève : les ormes qui sont devant ma fenêtre les divisent de mille manières, et les font balancer sur mon lit, couleur de rose et blanc, qui répand de tous côtés une teinte charmante par leur réflexion. — J'entends le gazouillement confus des hirondelles qui se sont emparées du toit de la maison, et des autres oiseaux qui habitent les ormes ; alors mille idées riantes occupent mon esprit, et, dans l'univers entier, personne n'a un réveil aussi agréable, aussi paisible que le mien.

J'avoue que j'aime à jouir de ces doux instants, et que je prolonge toujours, autant qu'il est possible, le plaisir que je trouve à méditer dans la douce chaleur de mon lit. — Est-il de théâtre qui

prête plus à l'imagination, qui réveille de plus tendres idées, que le meuble où je m'oublie quelquefois? — Lecteur modeste, ne vous effrayez point; — mais ne pourrais-je donc parler du bonheur d'un amant qui serre pour la première fois dans ses bras une épouse vertueuse? plaisir ineffable, que mon mauvais destin me condamne à ne jamais goûter! N'est-ce pas dans un lit qu'une mère, ivre de joie à la naissance d'un fils, oublie ses douleurs? C'est là que les plaisirs fantastiques, fruits de l'imagination et de l'espérance, viennent nous agiter. — Enfin, c'est dans ce meuble délicieux que nous oublions, pendant une moitié de la vie, les chagrins de l'autre moitié. Mais quelle foule de pensées agréables et tristes se pressent à la fois dans mon cerveau! Mélange étonnant de situations terribles et délicieuses!

Un lit nous voit naître et nous voit mourir; c'est le théâtre variable où le genre humain joue tour à tour des drames intéressants, des farces risibles et des tragédies épouvantables. — C'est un berceau garni de fleurs;—c'est le trône de l'amour; — c'est un sépulcre.

CHAPITRE VI.

CE chapitre n'est absolument que pour les métaphysiciens. Il va jeter le plus grand jour sur la nature de l'homme : c'est le prisme avec lequel on pourra analyser et décomposer les facultés de l'homme, en séparant la puissance animale des rayons purs de l'intelligence.

Il me serait impossible d'expliquer comment et pourquoi je me brûlai les doigts aux premiers pas que je fis en commençant mon voyage, sans expliquer dans le plus grand détail au lecteur mon système de l'*âme* et de la *bête*. — Cette découverte métaphysique influe d'ailleurs tellement sur mes idées et sur mes actions qu'il serait très-difficile de comprendre ce livre si je n'en donnais la clef au commencement.

Je me suis aperçu, par diverses observations, que l'homme est composé d'une âme et d'une bête. — Ces deux êtres sont absolument distincts, mais tellement emboîtés l'un dans l'autre, ou l'un sur l'autre, qu'il faut que l'âme ait une certaine supériorité sur la bête pour être en état d'en faire la distinction.

Je tiens d'un vieux professeur (c'est du plus loin qu'il me souvienne) que Platon appelait la matière *l'autre*. C'est fort bien; mais j'aimerais mieux donner ce nom par excellence à la bête qui est jointe à notre âme. C'est réellement cette substance qui est *l'autre,* et qui nous lutine d'une manière si étrange. On s'aperçoit bien en gros que l'homme est double; mais c'est, dit-on, parce qu'il est composé d'une âme et d'un corps; et l'on accuse ce corps de je ne sais combien de choses, mais bien mal à propos assurément, puisqu'il est aussi incapable de sentir que de penser. C'est à la bête qu'il faut s'en prendre, à cet être sensible, parfaitement distinct de l'âme, véritable *individu,* qui a son existence séparée, ses goûts, ses inclinations, sa volonté, et qui n'est au-dessus des autres animaux que parce qu'il est mieux élevé et pourvu d'organes plus parfaits.

Messieurs et Mesdames, soyez fiers de votre intelligence tant qu'il vous plaira, mais défiez-vous beaucoup de *l'autre*, surtout quand vous êtes ensemble !

J'ai fait je ne sais combien d'expériences sur l'union de ces deux créatures hétérogènes. Par exemple, j'ai reconnu clairement que l'âme peut se faire obéir par la bête, et que, par un fâcheux retour, celle-ci oblige très-souvent l'âme d'agir contre son gré. Dans les règles, l'une a le pouvoir

législatif, et l'autre le pouvoir exécutif; mais ces deux pouvoirs se contrarient souvent. — Le grand art d'un homme de génie est de savoir bien élever sa bête, afin qu'elle puisse aller seule, tandis que l'âme, délivrée de cette pénible accointance, peut s'élever jusqu'au ciel.

Mais il faut éclaircir ceci par un exemple.

Lorsque vous lisez un livre, Monsieur, et qu'une idée plus agréable entre tout à coup dans votre imagination, votre âme s'y rattache tout de suite et oublie le livre, tandis que vos yeux suivent machinalement les mots et les lignes; vous achevez la page sans la comprendre et sans vous souvenir de ce que vous avez lu. — Cela vient de ce que votre âme, ayant ordonné à sa compagne de lui faire la lecture, ne l'a point avertie de la petite absence qu'elle allait faire; en sorte que *l'autre* continuait la lecture que votre âme n'écoutait plus.

CHAPITRE VII.

CELA ne vous paraît-il pas clair? Voici un autre exemple :

Un jour de l'été passé, je m'acheminai pour aller à la cour. J'avais peint toute la matinée, et mon âme, se plaisant à méditer sur la

peinture, laissa le soin à la bête de me transporter au palais du roi.

Que la peinture est un art sublime! pensait mon âme. Heureux celui que le spectacle de la nature a touché, qui n'est pas obligé de faire des tableaux pour vivre, qui ne peint pas uniquement par passe-temps, mais qui, frappé de la majesté d'une belle physionomie et des jeux admirables de la lumière qui se fond en mille teintes sur le visage humain, tâche d'approcher dans ses ouvrages des effets sublimes de la nature! Heureux encore le peintre que l'amour du paysage entraîne dans des promenades solitaires, qui sait exprimer sur la toile le sentiment de tristesse que lui inspire un bois sombre ou une campagne déserte! Ses productions imitent et reproduisent la nature; il crée des mers nouvelles et de noires cavernes inconnues au soleil : à son ordre, de verts bocages sortent du néant, l'azur du ciel se réfléchit dans ses tableaux; il connaît l'art de troubler les airs et de faire mugir les tempêtes. D'autres fois il offre à l'œil du spectateur enchanté les campagnes délicieuses de l'antique Sicile : on voit des nymphes éperdues fuyant, à travers les roseaux, la poursuite d'un satyre; des temples d'une architecture majestueuse élèvent leur front superbe par-dessus la forêt sacrée qui les entoure : l'imagination se perd dans les routes silencieuses de ce pays idéal; les lointains bleuâtres se confon-

dent avec le ciel, et le paysage entier, se répétant dans les eaux d'un fleuve tranquille, forme un spectacle qu'aucune langue ne peut décrire. — Pendant que mon âme faisait ces réflexions, *l'autre* allait son train, et Dieu sait où elle allait ! — Au lieu de se rendre à la cour, comme elle en avait reçu l'ordre, elle dériva tellement sur la gauche qu'au moment où mon âme la rattrapa, elle était à la porte de Mme de *Hautcastel*, à un demi-mille du palais royal.

Je laisse penser au lecteur ce qui serait arrivé si elle était entrée toute seule chez une aussi belle dame.

CHAPITRE VIII.

S'IL est utile et agréable d'avoir une âme dégagée de la matière au point de la faire voyager toute seule lorsqu'on le juge à propos, cette faculté a aussi ses inconvénients. C'est à elle, par exemple, que je dois la brûlure dont j'ai parlé dans les chapitres précédents. — Je donne ordinairement à ma bête le soin des apprêts de mon déjeuner : c'est elle qui fait griller mon pain et le coupe en tranches. Elle fait à mer-

veille le café, et le prend même très-souvent sans que mon âme s'en mêle, à moins que celle-ci ne s'amuse à la voir travailler; mais cela est rare et très-difficile à exécuter : car il est aisé, lorsqu'on fait quelque opération mécanique, de penser à toute autre chose; mais il est extrêmement difficile de se regarder agir, pour ainsi dire; ou, pour m'expliquer suivant mon système, d'employer son âme à examiner la marche de sa bête, et de la voir travailler sans y prendre part. Voilà le plus étonnant tour de force métaphysique que l'homme puisse exécuter.

J'avais couché mes pincettes sur la braise pour faire griller mon pain; et, quelque temps après, tandis que mon âme voyageait, voilà qu'une souche enflammée roule sur le foyer : ma pauvre bête porta la main aux pincettes, et je me brûlai les doigts.





LE TERTRE
(Voyage autour de ma chambre, Ch. XI)



CHAPITRE IX.

J'espère avoir suffisamment développé mes idées dans les chapitres précédents pour donner à penser au lecteur, et pour le mettre à même de faire des découvertes dans cette brillante carrière. Il ne pourra qu'être satisfait de lui, s'il parvient un jour à savoir faire voyager son âme toute seule ; les plaisirs que cette faculté lui procurera balanceront de reste les quiproquos qui pourront en résulter. Est-il de jouissance plus flatteuse que celle d'étendre ainsi son existence, d'occuper à la fois la terre et les cieux, et de doubler, pour ainsi dire, son être? — Le désir éternel et jamais satisfait de l'homme n'est-il pas d'augmenter sa puissance et ses facultés, de vouloir être où il n'est pas, de rappeler le passé et de vivre dans l'avenir? — Il veut commander les armées, présider aux académies ; il veut être adoré des belles, et, s'il possède tout cela, il regrette alors les champs et la tranquillité, et porte envie à la cabane des bergers : ses projets, ses espérances





CHAPITRE IX.

J'ESPÈRE avoir suffisamment développé mes idées dans les chapitres précédents pour donner à penser au lecteur, et pour le mettre à même de faire des découvertes dans cette brillante carrière. Il ne pourra qu'être satisfait de lui, s'il parvient un jour à savoir faire voyager son âme toute seule; les plaisirs que cette faculté lui procurera balanceront de reste les *qui-proquo* qui pourront en résulter. Est-il de jouissance plus flatteuse que celle d'étendre ainsi son existence, d'occuper à la fois la terre et les cieux, et de doubler, pour ainsi dire, son être? — Le désir éternel et jamais satisfait de l'homme n'est-il pas d'augmenter sa puissance et ses facultés, de vouloir être où il n'est pas, de rappeler le passé et de vivre dans l'avenir? — Il veut commander les armées, présider aux académies; il veut être adoré des belles, et, s'il possède tout cela, il regrette alors les champs et la tranquillité, et porte envie à la cabane des bergers : ses projets, ses espérances

échouent sans cesse contre les malheurs réels attachés à la nature humaine ; il ne saurait trouver le bonheur. Un quart d'heure de voyage avec moi lui en montrera le chemin.

Eh ! que ne laisse-t-il à *l'autre* ces misérables soins, cette ambition qui le tourmente? — Viens, pauvre malheureux ! fais un effort pour rompre ta prison, et, du haut du ciel où je vais te conduire, du milieu des orbes célestes et de l'Empyrée, — regarde ta bête, lancée dans le monde, courir toute seule la carrière de la fortune et des honneurs ; vois avec quelle gravité elle marche parmi les hommes : la foule s'écarte avec respect, et, crois-moi, personne ne s'apercevra qu'elle est toute seule ; c'est le moindre souci de la cohue au milieu de laquelle elle se promène, de savoir si elle a une âme ou non, si elle pense ou non. — Mille femmes sentimentales l'aimeront à la fureur sans s'en apercevoir ; elle peut même s'élever, sans le secours de ton âme, à la plus haute faveur et à la plus grande fortune. — Enfin, je ne m'étonnerais nullement si, à notre retour de l'Empyrée, ton âme, en rentrant chez elle, se trouvait dans la bête d'un grand seigneur.

CHAPITRE X.

Qu'on n'aille pas croire qu'au lieu de tenir ma parole en donnant la description de mon voyage autour de ma chambre, je bats la campagne pour me tirer d'affaire : on se tromperait fort, car mon voyage continue réellement; et, pendant que mon âme, se repliant sur elle-même, parcourait, dans le chapitre précédent, les détours tortueux de la métaphysique, j'étais dans mon fauteuil, sur lequel je m'étais renversé de manière que ses deux pieds antérieurs étaient élevés à deux pouces de terre, et, tout en me balançant à droite et à gauche et gagnant du terrain, j'étais insensiblement parvenu tout près de la muraille. — C'est la manière dont je voyage lorsque je ne suis pas pressé. — Là ma main s'était emparée machinalement du portrait de Mme *de Hautcastel*, et *l'autre* s'amusait à ôter la poussière qui le couvrait. — Cette occupation lui donnait un plaisir tranquille, et ce plaisir se faisait sentir à mon âme, quoiqu'elle fût perdue dans les vastes plaines du ciel : car il est bon d'observer que, lorsque l'esprit voyage ainsi dans l'espace, il

tient toujours aux sens par je ne sais quel lien secret ; en sorte que, sans se déranger de ses occupations, il peut prendre part aux jouissances paisibles de *l'autre*. Mais, si ce plaisir augmente à un certain point, ou si elle est frappée par quelque spectacle inattendu, l'âme aussitôt reprend sa place avec la vitesse de l'éclair.

C'est ce qui m'arriva tandis que je nettoyais le portrait.

A mesure que le linge enlevait la poussière et faisait paraître des boucles de cheveux blonds et la guirlande de roses dont ils sont couronnés, mon âme, depuis le soleil où elle s'était transportée, sentit un léger frémissement de plaisir et partagea sympathiquement la jouissance de mon cœur. Cette jouissance devint moins confuse et plus vive lorsque le linge, d'un seul coup, découvrit le front éclatant de cette charmante physionomie : mon âme fut sur le point de quitter les cieux pour jouir du spectacle. Mais, se fût-elle trouvée dans les champs Élysées, eût-elle assisté à un concert de chérubins, elle n'y serait pas demeurée une demi-seconde, lorsque sa compagne, prenant toujours plus d'intérêt à son ouvrage, s'avisa de saisir une éponge mouillée qu'on lui présentait, et de la passer tout à coup sur les sourcils et les yeux, — sur le nez, — sur les joues, — sur cette bouche, — ah ! Dieu ! le cœur me bat ! — sur le menton,

sur le sein : ce fut l'affaire d'un moment; toute la figure parut renaître et sortir du néant. — Mon âme se précipita du ciel comme une étoile tombante ; elle trouva *l'autre* dans une extase ravissante, et parvint à l'augmenter en la partageant. Cette situation singulière et imprévue fit disparaître le temps et l'espace pour moi. — J'existai pour un instant dans le passé et je rajeunis, contre l'ordre de la nature. — Oui, la voilà, cette femme adorée, c'est elle, elle-même, je la vois qui sourit ; elle va parler pour dire qu'elle m'aime. — Quel regard ! viens, que je te serre contre mon cœur, âme de ma vie, ma seconde existence ! viens partager mon ivresse et mon bonheur ! — Ce moment fut court, mais il fut ravissant : la froide raison reprit bientôt son empire, et, dans l'espace d'un clin d'œil, je vieillis d'une année entière : — mon cœur devint froid, glacé, et je me trouvai de niveau avec la foule des indifférents qui pèsent sur le globe.

CHAPITRE XI.

Il ne faut pas anticiper sur les événements ; l'empressement de communiquer au lecteur mon système de l'âme et de la bête m'a fait abandonner la description de mon lit plus tôt que je ne devais ; lorsque je l'aurai terminée, je reprendrai mon voyage à l'endroit où je l'ai interrompu dans le chapitre précédent. — Je vous prie seulement de vous ressouvenir que nous avons laissé *la moitié de moi-même* tenant le portrait de Mme *de Hautcastel,* tout près de la muraille, à quatre pas de mon bureau. J'avais oublié, en parlant de mon lit, de conseiller à tout homme qui le pourra d'avoir un lit couleur de rose et blanc : il est certain que les couleurs influent sur nous au point de nous égayer ou de nous attrister, suivant leurs nuances. — Le rose et le blanc sont deux couleurs consacrées au plaisir et à la félicité. — La nature, en les donnant à la rose, lui a donné la couronne de l'empire de Flore ; et lorsque le ciel veut annoncer une belle journée au monde, il colore les nues de cette teinte charmante au lever du soleil.

Un jour, nous montions avec peine le long d'un sentier rapide : l'aimable Rosalie était en avant; son agilité lui donnait des ailes : nous ne pouvions la suivre. — Tout à coup, arrivée au sommet d'un tertre, elle se tourna vers nous pour reprendre haleine, et sourit à notre lenteur. — Jamais peut-être les deux couleurs dont je fais l'éloge n'avaient ainsi triomphé. — Ses joues enflammées, ses lèvres de corail, ses dents brillantes, son cou d'albâtre, sur un fond de verdure, frappèrent *tous les regards*. Il fallut *nous* arrêter pour la contempler. *Je* ne dis rien de ses yeux bleus, ni du regard qu'elle jeta sur *nous*, parce que *je* sortirais de mon sujet, et que d'ailleurs *je* n'y pense jamais que le moins qu'il m'est possible; il me suffit d'avoir donné le plus bel exemple possible de la supériorité de ces deux couleurs sur toutes les autres, et de leur influence sur le bonheur des hommes.

Je n'irai pas plus avant aujourd'hui : quel sujet pourrais-je traiter qui ne fût insipide? quelle idée n'est pas effacée par cette idée? — Je ne sais même quand je pourrai me remettre à l'ouvrage. — Si je le continue, et que le lecteur désire en voir la fin, qu'il s'adresse à l'ange distributeur des pensées, et qu'il le prie de ne plus mêler l'image de ce tertre parmi la foule des pensées décousues qu'il me jette à tout instant.

Sans cette précaution, c'en est fait de mon voyage.

CHAPITRE XII.

. . . .
. . . .
. . . . . . le tertre. . . . . . .
. . . .
. . . .
. . . .

CHAPITRE XIII.

Mes efforts sont vains ; il faut remettre la partie et séjourner ici malgré moi : c'est une étape militaire.





LE PAUVRE
(Voyage autour de ma chambre, Ch. XXVIII)



CHAPITRE XIV.

[illegible] que l'homme [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]. [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] tends marcher légèrement et [illegible] dans sa chambre avec discrétion, et ce bruit me [illegible] l'agrément de me sentir sommeiller : plaisir [illegible] et inconnu de bien des gens.

On est assez [illegible] pour [illegible] qu'il ne l'est pas tout à fait et pour calculer [illegible] que l'heure des affaires et du travail [illegible] dans le [illegible] du temps. [illegible] [illegible] devient plus [illegible] ; il [illegible] [illegible] [illegible] d'ailleurs, il sait que l'heure fatale s'approche. — Il regarde à sa montre, [illegible] [illegible] pour m'avancer ; mais je [illegible] [illegible] et pour allonger encore cette [illegible] [illegible]





CHAPITRE XIV.

J'ai dit que j'aimais singulièrement à méditer dans la douce chaleur de mon lit, et que sa couleur agréable contribue beaucoup au plaisir que j'y trouve.

Pour me procurer ce plaisir, mon domestique a reçu l'ordre d'entrer dans ma chambre une demi-heure avant celle où j'ai résolu de me lever. Je l'entends marcher légèrement et *tripoter* dans ma chambre avec discrétion, et ce bruit me donne l'agrément de me sentir sommeiller : plaisir délicat et inconnu de bien des gens.

On est assez éveillé pour s'apercevoir qu'on ne l'est pas tout à fait et pour calculer confusément que l'heure des affaires et des ennuis est encore dans le sablier du temps. Insensiblement mon homme devient plus bruyant : il est si difficile de se contraindre ! d'ailleurs, il sait que l'heure fatale s'approche. — Il regarde à ma montre, et fait sonner les breloques pour m'avertir ; mais je fais la sourde oreille ; et pour allonger encore cette heure charmante, il

n'est sorte de chicane que je ne fasse à ce pauvre malheureux. J'ai cent ordres préliminaires à lui donner pour gagner du temps. Il sait fort bien que ces ordres, que je lui donne d'assez mauvaise humeur, ne sont que des prétextes pour rester au lit sans paraître le désirer. Il ne fait pas semblant de s'en apercevoir, et je lui en suis vraiment reconnaissant.

Enfin, lorsque j'ai épuisé toutes mes ressources, il s'avance au milieu de ma chambre, et se plante là, les bras croisés, dans la plus parfaite immobilité.

On m'avouera qu'il n'est pas possible de désapprouver ma pensée avec plus d'esprit et de discrétion : aussi je ne résiste jamais à cette invitation tacite ; j'étends les bras pour lui témoigner que j'ai compris, et me voilà assis.

Si le lecteur réfléchit sur la conduite de mon domestique, il pourra se convaincre que, dans certaines affaires délicates, du genre de celle-ci, la simplicité et le bon sens valent infiniment mieux que l'esprit le plus adroit. J'ose assurer que le discours le plus étudié sur les inconvénients de la paresse ne me déciderait pas à sortir aussi promptement de mon lit que le reproche muet de *M. Joannetti*.

C'est un parfait honnête homme que *M. Joannetti*, et en même temps celui de tous les hommes

qui convenait le plus à un voyageur comme moi. Il est accoutumé aux fréquents voyages de mon âme, et ne rit jamais des inconséquences de *l'autre;* il la dirige même quelquefois lorsqu'elle est seule, en sorte qu'on pourrait dire alors qu'elle est conduite par deux âmes. Lorsqu'elle s'habille, par exemple, il m'avertit par un signe qu'elle est sur le point de mettre ses bas à l'envers ou son habit avant sa veste. — Mon âme s'est souvent amusée à voir le pauvre *Joannetti* courir après la folle sous les berceaux de la citadelle pour l'avertir qu'elle avait oublié son chapeau; une autre fois, son mouchoir.

Un jour (l'avouerai-je?), sans ce fidèle domestique qui la rattrapa au bas de l'escalier, l'étourdie s'acheminait vers la cour sans épée, aussi hardiment que le grand maître des cérémonies portant l'auguste baguette.

CHAPITRE XV.

« TIENS, *Joannetti,* lui dis-je, raccroche ce portrait. » Il m'avait aidé à le nettoyer, et ne se doutait non plus de tout ce qui a produit le chapitre du portrait que de ce qui se passe dans la lune. C'était lui qui de son propre

mouvement m'avait présenté l'éponge mouillée, et qui, par cette démarche en apparence indifférente, avait fait parcourir à mon âme cent millions de lieues en un instant. Au lieu de le remettre à sa place, il le tenait pour l'essuyer à son tour. — Une difficulté, un problème à résoudre, lui donnait un air de curiosité que je remarquai. « Voyons, lui dis-je, que trouves-tu à redire dans ce portrait? — Oh! rien, Monsieur. — Mais encore? » Il le posa debout sur une des tablettes de mon bureau; puis, s'éloignant de quelques pas: « Je voudrais, dit-il, que Monsieur m'expliquât pourquoi ce portrait me regarde toujours, quel que soit l'endroit de la chambre où je me trouve. Le matin, lorsque je fais le lit, sa figure se tourne vers moi, et si je vais à la fenêtre, elle me regarde encore et me suit des yeux en chemin. — En sorte, *Joannetti,* lui dis-je, que si la chambre était pleine de monde, cette belle dame lorgnerait de tout côté et tout le monde à la fois? — Oh! oui, Monsieur. — Elle sourirait aux allants et aux venants tout comme à moi? » *Joannetti* ne répondit rien. — Je m'étendis dans mon fauteuil, et, baissant la tête, je me livrai aux méditations les plus sérieuses. — Quel trait de lumière! Pauvre amant! tandis que tu te morfonds loin de ta maîtresse, auprès de laquelle tu es peut-être déjà remplacé, tandis que tu fixes avidement tes yeux sur son portrait et que tu t'imagines (au moins en pein-

ture) être le seul regardé, la perfide effigie, aussi infidèle que l'original, porte ses regards sur tout ce qui l'entoure, et sourit à tout le monde.

Voilà une ressemblance morale entre certains portraits et leur modèle qu'aucun philosophe, aucun peintre, aucun observateur n'avait encore aperçue.

Je marche de découvertes en découvertes.

CHAPITRE XVI.

Joannetti était toujours dans la même attitude en attendant l'explication qu'il m'avait demandée. Je sortis la tête des plis de mon *habit de voyage*, où je l'avais enfoncée pour méditer plus à mon aise, et, pour me remettre des tristes réflexions que je venais de faire : « Ne vois-tu pas, *Joannetti*, lui dis-je après un moment de silence et tournant mon fauteuil de son côté, ne vois-tu pas qu'un tableau étant une surface plane, les rayons de lumière qui partent de chaque point de cette surface... » *Joannetti*, à cette explication, ouvrit tellement les yeux qu'il en laissait voir la prunelle tout entière; il avait en outre la bouche entr'ouverte : ces deux mouvements dans la figure humaine annoncent, selon le fameux Le

Brun, le dernier période de l'étonnement. C'était ma bête, sans doute, qui avait entrepris une semblable dissertation : mon âme savait de reste que *Joannetti* ignore complétement ce que c'est qu'une surface plane, et encore plus ce que sont des rayons de lumière. La prodigieuse dilatation de ses paupières m'ayant fait rentrer en moi-même, je remis la tête dans le collet de mon habit de voyage, et je l'y enfonçai tellement que je parvins à la cacher presque tout entière.

Je résolus de dîner en cet endroit : la matinée était fort avancée, un pas de plus dans ma chambre aurait porté mon dîner à la nuit. Je me glissai jusqu'au bord de mon fauteuil, et, mettant les deux pieds sur la cheminée, j'attendis patiemment le repas. — C'est une attitude délicieuse que celle-là : il serait, je crois, bien difficile d'en trouver une autre qui réunît autant d'avantages, et qui fût aussi commode pour les séjours inévitables dans un long voyage.

Rosine, ma chienne fidèle, ne manque jamais de venir alors tirailler les basques de mon habit de voyage, pour que je la prenne sur moi ; elle y trouve un lit tout arrangé et fort commode, au sommet de l'angle que forment les deux parties de mon corps : un V consonne représente à merveille ma situation. *Rosine* s'élance sur moi, si je ne la prends pas assez tôt à son gré. Je la trouve souvent là

sans savoir comment elle y est venue. Mes mains s'arrangent d'elles-mêmes de la manière la plus favorable à son bien-être, soit qu'il y ait une sympathie entre cette aimable bête et la mienne, soit que le hasard seul en décide ; — mais je ne crois point au hasard, à ce triste système, à ce mot qui ne signifie rien. — Je croirais plutôt au magnétisme ; — je croirais plutôt au martinisme. — Non, je n'y croirai jamais.

Il y a une telle réalité dans les rapports qui existent entre ces deux animaux, que, lorsque je mets les deux pieds sur la cheminée, par pure distraction, lorsque l'heure du dîner est encore éloignée, et que je ne pense nullement à prendre *l'étape,* toutefois, *Rosine*, présente à ce mouvement, trahit le plaisir qu'elle éprouve en remuant légèrement la queue ; la discrétion la retient à sa place, et *l'autre,* qui s'en aperçoit, lui en sait gré : quoique incapables de raisonner sur la cause qui le produit, il s'établit ainsi entre elles un dialogue muet, un rapport de sensation très-agréable, et qui ne saurait absolument être attribué au hasard.

CHAPITRE XVII.

Qu'on ne me reproche pas d'être prolixe dans les détails : c'est la manière des voyageurs. Lorsqu'on part pour monter sur le mont Blanc, lorsqu'on va visiter la large ouverture du tombeau d'*Empédocle*, on ne manque jamais de décrire exactement les moindres circonstances : le nombre des personnes, celui des mulets, la qualité des provisions, l'excellent appétit des voyageurs, tout enfin, jusqu'aux faux pas des montures, est soigneusement enregistré dans le journal, pour l'instruction de l'univers sédentaire. Sur ce principe, j'ai résolu de parler de ma chère *Rosine*, aimable animal que j'aime d'une véritable affection, et de lui consacrer un chapitre tout entier.

Depuis six ans que nous vivons ensemble, il n'y a pas eu le moindre refroidissement entre nous; ou, s'il s'est élevé entre elle et moi quelques petites altercations, j'avoue de bonne foi que le plus grand tort a toujours été de mon côté, et que *Rosine* a toujours fait les premiers pas vers la réconciliation.

Le soir, lorsqu'elle a été grondée, elle se retire

tristement et sans murmurer; le lendemain, à la pointe du jour, elle est auprès de mon lit, dans une attitude respectueuse ; et, au moindre mouvement de son maître, au moindre signe de réveil, elle annonce sa présence par les battements précipités de sa queue sur ma table de nuit.

Et pourquoi refuserais-je mon affection à cet être caressant qui n'a jamais cessé de m'aimer depuis l'époque où nous avons commencé de vivre ensemble? Ma mémoire ne suffirait pas à faire l'énumération des personnes qui se sont intéressées à moi et qui m'ont oublié. J'ai eu quelques amis, plusieurs maîtresses, une foule de liaisons, encore plus de connaissances ; — et maintenant je ne suis plus rien pour tout ce monde, qui a oublié jusqu'à mon nom.

Que de protestations, que d'offres de services! Je pouvais compter sur leur fortune, sur une amitié éternelle et sans réserve!

Ma chère *Rosine*, qui ne m'a point offert de services, me rend le plus grand service qu'on puisse rendre à l'humanité : elle m'aimait jadis, et m'aime encore aujourd'hui. Aussi, je ne crains point de le dire, je l'aime avec une portion du même sentiment que j'accorde à mes amis.

Qu'on en dise ce qu'on voudra.

CHAPITRE XVIII.

Nous avons laissé *Joannetti* dans l'attitude de l'étonnement, immobile devant moi, attendant la fin de la sublime explication que j'avais commencée.

Lorsqu'il me vit enfoncer tout à coup la tête dans ma robe de chambre, et finir ainsi mon explication, il ne douta pas un instant que je ne fusse resté court faute de bonnes raisons, et de m'avoir, par conséquent, terrassé par la difficulté qu'il m'avait proposée.

Malgré la supériorité qu'il en acquérait sur moi, il ne sentit pas le moindre mouvement d'orgueil, et ne chercha point à profiter de son avantage. — Après un petit moment de silence, il prit le portrait, le remit à sa place, et se retira légèrement sur la pointe du pied. — Il sentait bien que sa présence était une espèce d'humiliation pour moi, et sa délicatesse lui suggéra de se retirer sans m'en laisser apercevoir. — Sa conduite, dans cette occasion, m'intéressa vivement, et le plaça toujours plus avant dans mon cœur. Il aura sans doute une place dans celui du lecteur ; et s'il en est quel-

qu'un assez insensible pour la lui refuser après avoir lu le chapitre suivant, le Ciel lui a sans doute donné un cœur de marbre.

CHAPITRE XIX.

Morbleu ! lui dis-je un jour, c'est pour la troisième fois que je vous ordonne de m'acheter une brosse ! Quelle tête ! quel animal ! » Il ne répondit pas un mot : il n'avait rien répondu la veille à une pareille incartade. « *Il est si exact!* » disais-je ; je n'y concevais rien. « Allez chercher un linge pour nettoyer mes souliers », lui dis-je en colère. Pendant qu'il allait, je me repentais de l'avoir ainsi brusqué. Mon courroux passa tout à fait lorsque je vis le soin avec lequel il tâchait d'ôter la poussière de mes souliers sans toucher à mes bas : j'appuyai ma main sur lui en signe de réconciliation. « Quoi ! dis-je alors en moi-même, il y a donc des hommes qui décrottent les souliers des autres pour de l'argent? » Ce mot d'*argent* fut un trait de lumière qui vint m'éclairer. Je me ressouvins tout à coup qu'il y avait longtemps que je n'en avais point donné à mon do-

mestique. « *Joannetti,* lui dis-je en retirant mon pied, avez-vous de l'argent? » Un demi-sourire de justification parût sur ses lèvres à cette demande. « Non, Monsieur; il y a huit jours que je n'ai pas un sou; j'ai dépensé tout ce qui m'appartient pour vos petites emplettes. — Et la brosse? C'est sans doute pour cela? » Il sourit encore. Il aurait pu dire à son maître : « Non, je ne suis point une tête vide, un *animal*, comme vous avez eu la cruauté de le dire à votre fidèle serviteur. Payez-moi 23 livres 10 sous 4 deniers que vous me devez, et je vous achèterai votre brosse. » Il se laissa maltraiter injustement plutôt que d'exposer son maître à rougir de sa colère.

Que le ciel le bénisse! Philosophes! chrétiens! avez-vous lu?

« Tiens, *Joannetti*, tiens, lui dis-je, cours acheter la brosse. — Mais, Monsieur, voulez-vous rester ainsi avec un soulier blanc et l'autre noir?— Va, te dis-je, acheter la brosse; laisse, laisse cette poussière sur mon soulier. » Il sortit; je pris le linge et je nettoyai délicieusement mon soulier gauche, sur lequel je laissai tomber une larme de repentir.

CHAPITRE XX.

Les murs de ma chambre sont garnis d'estampes et de tableaux qui l'embellissent singulièrement. Je voudrais de tout mon cœur les faire examiner au lecteur les uns après les autres, pour l'amuser et le distraire le long du chemin que nous devons encore parcourir pour arriver à mon bureau; mais il est aussi impossible d'expliquer clairement un tableau que de faire un portrait ressemblant d'après une description.

Quelle émotion n'éprouverait-il pas, par exemple, en contemplant la première estampe qui se présente aux regards! — Il y verrait la malheureuse *Charlotte*, essuyant lentement et d'une main tremblante les pistolets d'*Albert*. — De noirs pressentiments et toutes les angoisses de l'amour sans espoir et sans consolation sont empreints sur sa physionomie, tandis que le froid *Albert*, entouré de sacs de procès et de vieux papiers de toute espèce, se retourne froidement pour souhaiter un bon voyage à son ami. Combien de fois n'ai-je pas été tenté de briser la glace qui couvre cette

estampe, pour arracher cet *Albert* de sa table, pour le mettre en pièces, le fouler aux pieds ! Mais il restera toujours trop d'*Alberts* en ce monde. Quel est l'homme sensible qui n'a pas le sien, avec lequel il est obligé de vivre, et contre lequel les épanchements de l'âme, les douces émotions du cœur et les élans de l'imagination vont se briser comme les flots sur les rochers? Heureux celui qui trouve un ami dont le cœur et l'esprit lui conviennent, un ami qui s'unisse à lui par une conformité de goûts, de sentiments et de connaissances, un ami qui ne soit pas tourmenté par l'ambition ou l'intérêt; — qui préfère l'ombre d'un arbre à la pompe d'une cour ! — Heureux celui qui possède un ami !

CHAPITRE XXI.

J'EN avais un : la mort me l'a ôté; elle l'a saisi au commencement de sa carrière, au moment où son amitié était devenue un besoin pressant pour mon cœur. — Nous nous soutenions mutuellement dans les travaux pénibles de la guerre; nous n'avions qu'une pipe à nous deux; nous buvions dans la même

coupe; nous couchions sous la même toile, et, dans les circonstances malheureuses où nous sommes, l'endroit où nous vivions ensemble était pour nous une nouvelle patrie. Je l'ai vu en butte à tous les périls de la guerre, et d'une guerre désastreuse. — La mort semblait nous épargner l'un pour l'autre : elle épuisa mille fois ses traits autour de lui sans l'atteindre; mais c'était pour me rendre sa perte plus sensible. Le tumulte des armes, l'enthousiasme qui s'empare de l'âme à l'aspect du danger, auraient peut-être empêché ses cris d'aller jusqu'à mon cœur. — Sa mort eût été utile à son pays et funeste aux ennemis : je l'aurais moins regretté. — Mais le perdre au milieu des délices d'un quartier d'hiver! le voir expirer dans mes bras au moment où il paraissait regorger de santé; au moment où notre liaison se resserrait encore dans le repos et la tranquillité! — Ah! je ne m'en consolerai jamais! Cependant sa mémoire ne vit plus que dans mon cœur; elle n'existe plus parmi ceux qui l'environnaient et qui l'ont remplacé : cette idée me rend plus pénible le sentiment de sa perte. La nature, indifférente de même au sort des individus, remet sa robe brillante du printemps et se pare de toute sa beauté autour du cimetière où il repose. Les arbres se couvrent de feuilles et entrelacent leurs branches; les oiseaux chantent sous le feuillage; les mouches bourdonnent parmi les fleurs; tout

respire la joie et la vie dans le séjour de la mort : — et le soir, tandis que la lune brille dans le ciel et que je médite près de ce triste lieu, j'entends le grillon poursuivre gaiement son chant infatigable, caché dans l'herbe qui couvre la tombe silencieuse de mon ami. La destruction insensible des êtres et tous les malheurs de l'humanité sont comptés pour rien dans le grand tout. — La mort d'un homme sensible qui expire au milieu de ses amis désolés, et celle d'un papillon que l'air froid du matin fait périr dans le calice d'une fleur, sont deux époques semblables dans le cours de la nature. L'homme n'est rien qu'un fantôme, une ombre, une vapeur qui se dissipe dans les airs...

Mais l'aube matinale commence à blanchir le ciel; les noires idées qui m'agitaient s'évanouissent avec la nuit, et l'espérance renaît dans mon cœur. — Non, celui qui inonde ainsi l'orient de lumière ne l'a point fait briller à mes regards pour me plonger bientôt dans la nuit du néant. Celui qui étendit cet horizon incommensurable, celui qui éleva ces masses énormes, dont le soleil dore les sommets glacés, est aussi celui qui a ordonné à mon cœur de battre et à mon esprit de penser.

Non, mon ami n'est point entré dans le néant : quelle que soit la barrière qui nous sépare, je le reverrai. — Ce n'est point sur un syllogisme que je fonde mon espérance. — Le vol d'un insecte

qui traverse les airs suffit pour me persuader ; et souvent l'aspect de la campagne, le parfum des airs, et je ne sais quel charme répandu autour de moi, élèvent tellement mes pensées qu'une preuve invincible de l'immortalité entre avec violence dans mon âme et l'occupe tout entière.

CHAPITRE XXII.

Depuis longtemps le chapitre que je viens d'écrire se présentait à ma plume, et je l'avais toujours rejeté. Je m'étais promis de ne laisser voir dans ce livre que la face riante de mon âme ; mais ce projet m'a échappé comme tant d'autres : j'espère que le lecteur sensible me pardonnera de lui avoir demandé quelques larmes ; et si quelqu'un trouve qu'*à la vérité* j'aurais pu retrancher ce triste chapitre, il peut le déchirer dans son exemplaire, ou même jeter le livre au feu.

Il me suffit que tu le trouves selon ton cœur, toi, ma chère *Jenny*, toi, la meilleure et la plus aimée des femmes ; — toi, la meilleure et la plus aimée des sœurs ; c'est à toi que je dédie mon ou-

vrage : s'il a ton approbation, il aura celle de tous les cœurs sensibles et délicats ; et si tu pardonnes aux folies qui m'échappent quelquefois malgré moi, je brave tous les censeurs de l'univers.

CHAPITRE XXIII.

Je ne dirai qu'un mot de l'estampe suivante :

C'est la famille du malheureux *Ugolin* expirant de faim : autour de lui, un de ses fils est étendu sans mouvement à ses pieds, les autres lui tendent leurs bras affaiblis et lui demandent du pain, tandis que le malheureux père, appuyé contre une colonne de la prison, l'œil fixe et hagard, le visage immobile, — dans l'horrible tranquillité que donne le dernier période du désespoir, meurt à la fois de sa propre mort et de celle de tous ses enfants, et souffre tout ce que la nature humaine peut souffrir.

Brave chevalier *d'Assas*, te voilà expirant sous cent baïonnettes, par un effort de courage, par un héroïsme qu'on ne connaît plus de nos jours.

Et toi qui pleures sous ces palmiers, malheureuse négresse ! toi qu'un barbare, qui sans doute n'était

pas Anglais, a trahie et délaissée; — que dis-je? toi qu'il a eu la cruauté de vendre comme une vile esclave malgré ton amour et tes services, malgré le fruit de sa tendresse que tu portais dans ton sein, — je ne passerai point devant ton image sans te rendre l'hommage qui est dû à ta sensibilité et à tes malheurs!

Arrêtons-nous un instant devant cet autre tableau : c'est une bergère qui garde toute seule son troupeau sur le sommet des Alpes. Elle est assise sur un vieux tronc de sapin renversé et blanchi par les hivers; ses pieds sont recouverts par les larges feuilles d'une touffe de *cacalia*, dont la fleur lilas s'élève au-dessus de sa tête. La lavande, le thym, l'anémone, la centaurée, des fleurs de toute espèce, qu'on cultive avec peine dans nos serres et nos jardins, et qui naissent sur les Alpes dans toute leur beauté primitive, forment le tapis brillant sur lequel errent ses brebis. — Aimable bergère, dis-moi où se trouve l'heureux coin de la terre que tu habites? de quelle bergerie éloignée es-tu partie ce matin au lever de l'aurore? — Ne pourrais-je y aller vivre avec toi?— Mais, hélas! la douce tranquillité dont tu jouis ne tardera pas à s'évanouir : le démon de la guerre, non content de désoler les cités, va bientôt porter le trouble et l'épouvante jusque dans ta retraite solitaire. Déjà les soldats s'avancent : je les vois gravir de montagnes en mon-

tagnes et s'approcher des nues. — Le bruit du canon se fait entendre dans le séjour élevé du tonnerre. — Fuis, bergère, presse ton troupeau, cache-toi dans les antres les plus reculés et les plus sauvages : il n'est plus de repos sur cette triste terre.

CHAPITRE XXIV.

Je ne sais comment cela m'arrive : depuis quelque temps mes chapitres finissent toujours sur un ton sinistre. En vain je fixe en les commençant mes regards sur quelque objet agréable,—en vain je m'embarque par le calme, j'essuie bientôt une bourrasque qui me fait dériver.—Pour mettre fin à cette agitation, qui ne me laisse pas le maître de mes idées, et pour apaiser les battements de mon cœur, que tant d'images attendrissantes ont trop agité, je ne vois d'autre remède qu'une dissertation. — Oui, je veux mettre ce morceau de glace sur mon cœur.

Et cette dissertation sera sur la peinture, car de disserter sur tout autre objet, il n'y a point moyen. Je ne puis descendre tout à fait du point où j'étais monté tout à l'heure : d'ailleurs, c'est le *dada* de mon oncle *Tobie*.

Je voudrais dire, en passant, quelques mots sur la question de la prééminence entre l'art charmant de la peinture et celui de la musique : oui, je veux mettre quelque chose dans la balance, ne fût-ce qu'un grain de sable, un atome.

On dit en faveur du peintre qu'il laisse quelque chose après lui : ses tableaux lui survivent et éternisent sa mémoire.

On répond que les compositeurs en musique laissent aussi des opéras et des concerts ; — mais la musique est sujette à la mode, et la peinture ne l'est pas. — Les morceaux de musique qui attendrissaient nos aïeux sont ridicules pour les amateurs de nos jours, et on les place dans les opéras bouffons pour faire rire les neveux de ceux qu'ils faisaient pleurer autrefois.

Les tableaux de *Raphaël* enchanteront notre postérité comme ils ont ravi nos ancêtres.

Voilà mon grain de sable.

CHAPITRE XXV.

Mais que m'importe à moi, me dit un jour Mme *de Hautcastel*, que la musique de *Cherubini* ou de *Cimarosa* diffère de celle de leurs prédécesseurs? Que m'importe que l'ancienne musique me fasse rire, pourvu que la nouvelle m'attendrisse délicieusement? Est-il donc nécessaire à mon bonheur que mes plaisirs ressemblent à ceux de ma trisaïeule ? Que me parlez-vous de peinture? d'un art qui n'est goûté que par une classe très-peu nombreuse de personnes, tandis que la musique enchante tout ce qui respire? »

Je ne sais pas trop, dans ce moment, ce qu'on pourrait répondre à cette observation, à laquelle je ne m'attendais pas en commençant ce chapitre.

Si je l'avais prévue, peut-être je n'aurais pas entrepris cette dissertation. Et qu'on ne prenne point ceci pour un tour de musicien. — Je ne le suis point, sur mon honneur, — non, je ne suis pas musicien : j'en atteste le ciel et tous ceux qui m'ont entendu jouer du violon.

Mais, en supposant le mérite de l'art égal de

part et d'autre, il ne faudrait pas se presser de conclure du mérite de l'art au mérite de l'artiste. — On voit des enfants toucher du clavier en grands maîtres; on n'a jamais vu un bon peintre de douze ans. La peinture, outre le goût et le sentiment, exige une tête pensante, dont les musiciens peuvent se passer. On voit tous les jours des hommes sans tête et sans cœur tirer d'un violon, d'une harpe, des sons ravissants.

On peut élever la bête humaine à toucher du clavecin; et, lorsqu'elle est élevée par un bon maître, l'âme peut voyager tout à son aise, tandis que les doigts vont machinalement tirer des sons dont elle ne se mêle nullement. — On ne saurait, au contraire, peindre la chose du monde la plus simple sans que l'âme y emploie toutes ses facultés.

Si cependant quelqu'un s'avisait de distinguer entre la musique de composition et celle d'exécution, j'avoue qu'il m'embarrasserait un peu. Hélas! si tous les faiseurs de dissertations étaient de bonne foi, c'est ainsi qu'elles finiraient toutes. En commençant l'examen d'une question, on prend ordinairement le ton dogmatique, parce qu'on est décidé en secret, comme je l'étais réellement pour la peinture, malgré mon hypocrite impartialité; mais la discussion réveille l'objection, — et tout finit par le doute.

CHAPITRE XXVI.

Maintenant que je suis plus tranquille, je vais tâcher de parler sans émotion des deux portraits qui suivent le tableau de *la Bergère des Alpes*.

Raphaël! ton portrait ne pouvait être peint que par toi-même. Quel autre eût osé l'entreprendre ? — Ta figure ouverte, sensible, spirituelle, annonce ton caratère et ton génie.

Pour complaire à ton ombre, j'ai placé auprès de toi le portrait de ta maîtresse, à qui tous les hommes de tous les siècles demanderont éternellement compte des ouvrages sublimes dont ta mort prématurée à privé les arts.

Lorsque j'examine le portrait de *Raphaël*, je me sens pénétré d'un respect presque religieux pour ce grand homme qui, à la fleur de son âge, avait surpassé toute l'antiquité, et dont les tableaux font l'admiration et le désespoir des artistes modernes. — Mon âme, en l'admirant, éprouve un mouvement d'indignation contre cette Italienne qui préféra son amour à son amant, et qui éteignit dans son sein ce flambeau céleste, ce génie divin.

Malheureuse ! ne savais-tu donc pas que *Raphaël* avait annoncé un tableau supérieur à celui de *la Transfiguration ?* — Ignorais-tu que tu serrais dans tes bras le favori de la nature, le père de l'enthousiasme, un génie sublime, un dieu ?

Tandis que mon âme fait ces observations, sa *compagne*, en fixant un œil attentif sur la figure ravissante de cette funeste beauté, se sent toute prête à lui pardonner la mort de *Raphaël*.

En vain mon âme lui reproche son extravagante faiblesse, elle n'est point écoutée. — Il s'établit entre ces deux dames, dans ces sortes d'occasions, un dialogue singulier, qui finit trop souvent à l'avantage du *mauvais principe*, et dont je réserve un échantillon pour un autre chapitre.

Et si mon âme, par exemple, ne levait brusquement la séance dans ce moment, — si elle laissait à *l'autre* le loisir de contempler les formes arrondies et pleines de grâces de la belle Romaine, l'intelligence perdrait misérablement sa suprématie.

Et si, dans cette situation critique, j'obtenais tout à coup le privilége accordé à l'heureux *Pygmalion*, — sans avoir la moindre étincelle du génie qui fait pardonner à Raphaël ses égarements, je serais capable, — oui, je serais capable — de faire la même mort que lui.

CHAPITRE XXVII.

Les estampes et les tableaux dont je viens de parler pâlissent et disparaissent au premier coup d'œil qu'on jette sur le tableau suivant : les ouvrages immortels de *Raphaël*, de *Corrége* et de toute l'École d'Italie ne soutiendraient pas le parallèle. Aussi je le garde toujours pour le dernier morceau, pour la pièce de réserve, lorsque je procure à quelques curieux le plaisir de voyager avec moi ; et je puis assurer que, depuis que je fais voir ce tableau sublime aux connaisseurs et aux ignorants, aux gens du monde, aux artisans, aux femmes et aux enfants, aux animaux mêmes, j'ai toujours vu les spectateurs quelconques donner, chacun à sa manière, des signes de plaisir et d'étonnement : tant la nature y est admirablement rendue !

Eh ! quel tableau pourrait-on vous présenter, Messieurs, quel spectacle pourrait-on mettre sous vos yeux, Mesdames, plus sûr de votre suffrage que la fidèle représentation de vous-mêmes ? Le tableau dont je parle est un miroir, et personne jusqu'à présent ne s'est encore avisé de le critiquer ;

il est pour tous ceux qui le regardent un tableau parfait, auquel il n'y a rien à redire.

On conviendra sans doute qu'il doit être compté pour une des merveilles de la contrée où je me promène.

Je passerai sous silence le plaisir qu'éprouve le physicien méditant sur les étranges phénomènes de la lumière qui représente tous les objets de la nature sur cette surface polie. Le miroir présente au voyageur sédentaire mille réflexions intéressantes, mille observations qui le rendent un objet utile et précieux.

Vous que l'amour a tenus ou tient encore sous son empire, apprenez que c'est devant un miroir qu'il aiguise ses traits et médite ses cruautés ; c'est là qu'il répète ses manœuvres, qu'il étudie ses mouvements, qu'il se prépare d'avance à la guerre qu'il veut déclarer ; c'est là qu'il s'exerce aux doux regards, aux petites mines, aux bouderies savantes, comme un acteur s'exerce en face de lui-même avant de se présenter au public. Toujours impartial et vrai, un miroir renvoie aux yeux du spectateur les roses de la jeunesse et les rides de l'âge, sans calomnier et sans flatter personne. — Seul entre tous les conseillers des grands, il leur dit constamment la vérité.

Cet avantage m'avait fait désirer l'invention d'un miroir moral où tous les hommes pourraient se

voir avec leurs vices et leurs vertus. Je songeais même à proposer un prix à quelque académie pour cette découverte, lorsque de mûres réflexions m'en ont prouvé l'inutilité.

Hélas! il est si rare que la laideur se reconnaisse et casse le miroir! En vain les glaces se multiplient autour de nous, et réfléchissent avec une exactitude géométrique la lumière et la vérité : au moment où les rayons vont pénétrer dans notre œil et nous peindre tels que nous sommes, l'amour-propre glisse son prisme trompeur entre nous et notre image, et nous présente une divinité.

Et de tous les prismes qui ont existé, depuis le premier qui sortit des mains de l'immortel *Newton*, aucun n'a possédé une force de réfraction aussi puissante et ne produit des couleurs aussi agréables et aussi vives que le prisme de l'amour-propre.

Or, puisque les miroirs communs annoncent en vain la vérité, et que chacun est content de sa figure; puisqu'ils ne peuvent faire connaître aux hommes leurs imperfections physiques, à quoi servirait mon miroir moral? Peu de monde y jetterait les yeux, et personne ne s'y reconnaîtrait, — excepté les philosophes. — J'en doute même un peu.

En prenant le miroir pour ce qu'il est, j'espère que personne ne me blâmera de l'avoir placé au-dessus de tous les tableaux de l'École d'Italie. Les

dames, dont le goût ne saurait être faux et dont la décision doit tout régler, jettent ordinairement leur premier coup d'œil sur ce tableau lorsqu'elles entrent dans un appartement.

J'ai vu mille fois des dames et même des damoiseaux oublier au bal leurs amants ou leurs maîtresses, la danse et tous les plaisirs de la fête, pour contempler avec une complaisance marquée ce tableau enchanteur, — et l'honorer même de temps à autre d'un coup d'œil au milieu de la contredanse la plus animée.

Qui pourrait donc lui disputer le rang que je lui accorde parmi les chefs-d'œuvre de l'art d'Apelles?

CHAPITRE XXVIII.

J'ÉTAIS enfin arrivé tout près de mon bureau; déjà même, en allongeant le bras, j'aurais pu en toucher l'angle le plus voisin de moi, lorsque je me vis au moment de voir détruire le fruit de tous mes travaux, et de perdre la vie. — Je devrais passer sous silence l'accident qui m'arriva, pour ne pas décourager les voyageurs; mais il est si difficile de verser

dans la chaise de poste dont je me sers, qu'on sera forcé de convenir qu'il faut être malheureux au dernier point, — aussi malheureux que je le suis, pour courir un semblable danger. Je me trouvai étendu par terre, complétement versé et renversé ; et cela si vite, si inopinément, que j'aurais été tenté de révoquer en doute mon malheur, si un tintement dans la tête et une violente douleur à l'épaule gauche ne m'en avaient trop évidemment prouvé l'authenticité.

Ce fut encore un mauvais tour de *ma moitié.* — Effrayée par la voix d'un pauvre qui demanda tout à coup l'aumône à ma porte, et par les aboiements de *Rosine,* elle fit tourner brusquement mon fauteuil avant que mon âme eût le temps de l'avertir qu'il manquait une brique derrière : l'impulsion fut si violente, que ma chaise de poste se trouva absolument hors de son centre de gravité et se renversa sur moi.

Voici, je l'avoue, une des occasions où j'ai eu le plus à me plaindre de mon âme : car, au lieu d'être fâchée de l'absence qu'elle venait de faire, et de tancer sa compagne sur sa précipitation, elle s'oublia au point de partager le ressentiment le plus *animal*, et de maltraiter de paroles ce pauvre innocent. « *Fainéant, allez travailler,* » lui dit-elle (apostrophe exécrable, inventée par l'avare et cruelle richesse). « *Monsieur,* dit-il alors pour

m'attendrir, *je suis de Chambéry...* — Tant pis pour vous. — *Je suis Jacques : c'est moi que vous avez vu à la campagne; c'est moi qui menais les moutons aux champs...* — Que venez-vous faire ici? » — Mon âme commençait à se repentir de la brutalité de mes premières paroles. — Je crois même qu'elle s'en était repentie un instant avant de les laisser échapper. C'est ainsi que, lorsqu'on rencontre inopinément dans sa course un fossé ou un bourbier, on le voit, mais on n'a plus le temps de l'éviter.

Rosine acheva de me ramener au bon sens et au repentir : elle avait reconnu *Jacques,* qui avait souvent partagé son pain avec elle, et lui témoignait, par ses caresses, son souvenir et sa reconnaissance.

Pendant ce temps, *Joannetti,* ayant rassemblé les restes de mon dîner, qui étaient destinés pour le sien, les donna sans hésiter à *Jacques.*

Pauvre *Joannetti!*

C'est ainsi que, dans mon voyage, je vais prenant des leçons de philosophie et d'humanité de mon domestique et de mon chien.





CHAPITRE XXIX.

AVANT d'aller plus loin, je veux détruire un doute qui pourrait s'être introduit dans l'esprit de mes lecteurs.

Je ne voudrais pas, pour tout au monde, qu'on me soupçonnât d'avoir entrepris ce voyage uniquement pour ne savoir que faire, et forcé, en quelque manière, par les circonstances : j'assure ici, et jure par tout ce qui m'est cher, que j'avais le dessein de l'entreprendre longtemps avant l'événement qui m'a fait perdre ma liberté pendant quarante-deux jours. Cette retraite forcée ne fut qu'une occasion de me mettre en route plus tôt.

Je sais que la protestation gratuite que je fais ici paraîtra suspecte à certaines personnes ; — mais je sais aussi que les gens soupçonneux ne liront pas ce livre : — ils ont assez d'occupation chez eux et chez leurs amis ; ils ont bien d'autres affaires ; — et les bonnes gens me croiront.

Je conviens cependant que j'aurais préféré m'occuper de ce voyage dans un autre temps, et que



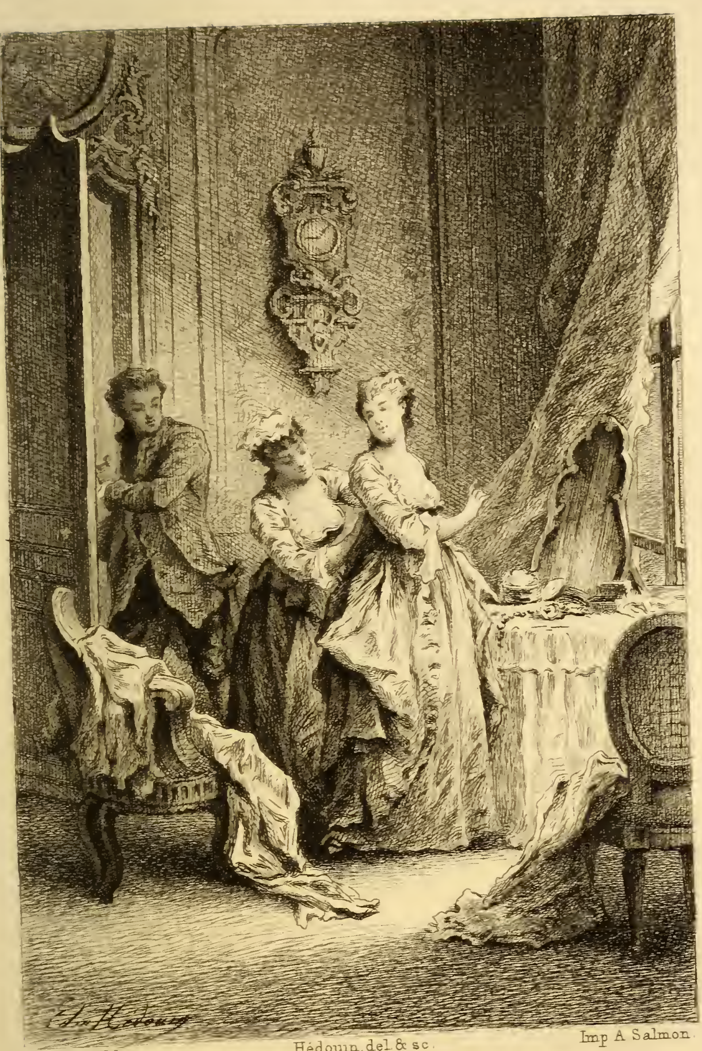


[illegible]

[illegible] dans l'esprit de mes lecteurs.

Je ne voudrais pas, pour tout au [illegible]

[illegible]



Jouaust. Ed. Hédouin, del. & sc. Imp A Salmon.

LA ROSE
(Voyage autour de ma chambre, Ch. XXXV)

j'aurais choisi, pour l'exécuter, le carême plutôt que le carnaval : toutefois, des réflexions philosophiques, qui me sont venues du ciel, m'ont beaucoup aidé à supporter la privation des plaisirs que Turin présente en foule dans ces moments de bruit et d'agitation. — Il est très-sûr, me disais-je, que les murs de ma chambre ne sont pas aussi magnifiquement décorés que ceux d'une salle de bal; le silence de ma *cabine* ne vaut pas l'agréable bruit de la musique et de la danse; mais, parmi les brillants personnages qu'on rencontre dans ces fêtes, il en est certainement de plus ennuyés que moi.

Et pourquoi m'attacherais-je à considérer ceux qui sont dans une situation plus agréable, tandis que le monde fourmille de gens plus malheureux que je ne le suis dans la mienne? — Au lieu de me transporter par l'imagination dans ce superbe *casin*, où tant de beautés sont éclipsées par la jeune *Eugénie,* pour me trouver heureux je n'ai qu'à m'arrêter un instant le long des rues qui y conduisent. — Un tas d'infortunés, couchés à demi nus sous les portiques de ces appartements somptueux, semblent près d'expirer de froid et de misère. — Quel spectacle! Je voudrais que cette page de mon livre fût connue de tout l'univers; je voudraisqu'on sût que, dans cette ville où tout respire l'opulence, pendant les nuits les plus froides de l'hiver, une foule de

malheureux dorment à découvert, la tête appuyée sur une borne ou sur le seuil d'un palais.

Ici, c'est un groupe d'enfants serrés les uns contre les autres pour ne pas mourir de froid. — Là, c'est une femme tremblante et sans voix pour se plaindre. — Les passants vont et viennent sans être émus d'un spectacle auquel ils sont accoutumés. — Le bruit des carrosses, la voix de l'intempérance, les sons ravissants de la musique, se mêlent quelquefois aux cris de ces malheureux, et forment une horrible dissonance.

CHAPITRE XXX.

CELUI qui se presserait de juger une ville d'après le chapitre précédent se tromperait fort. J'ai parlé des pauvres qu'on y trouve, de leurs cris pitoyables, et de l'indifférence de certaines personnes à leur égard ; mais je n'ai rien dit de la foule d'hommes charitables qui dorment pendant que les autres s'amusent, qui se lèvent à la pointe du jour et vont secourir l'infortune, sans témoin et sans ostentation. — Non, je ne passerai point cela sous silence : —

je veux l'écrire sur le revers de la page *que tout l'univers doit lire.*

Après avoir ainsi partagé leur fortune avec leurs frères, après avoir versé le baume dans ces cœurs froissés par la douleur, ils vont dans les églises, tandis que le vice fatigué dort sur l'édredon, offrir à Dieu leurs prières et le remercier de ses bienfaits : la lumière de la lampe solitaire combat encore dans le temple celle du jour naissant, et déjà ils sont prosternés au pied des autels ; — et l'Éternel, irrité de la dureté et de l'avarice des hommes, retient sa foudre prête à frapper !

CHAPITRE XXXI.

J'ai voulu dire quelque chose de ces malheureux dans mon voyage, parce que l'idée de leur misère est souvent venue me distraire en chemin. Quelquefois, frappé de la différence de leur situation et de la mienne, j'arrêtais tout à coup ma berline, et ma chambre me paraissait prodigieusement embellie. Quel luxe inutile ! Six chaises, deux tables, un bureau, un miroir, quelle ostentation ! Mon lit

surtout, mon lit couleur de rose et blanc, et mes deux matelas, me semblaient défier la magnificence et la mollesse des monarques de l'Asie. — Ces réflexions me rendaient indifférents les plaisirs qu'on m'avait défendus; et, de réflexions en réflexions, mon accès de philosophie devenait tel que j'aurais vu un bal dans la chambre voisine, que j'aurais entendu le son des violons et des clarinettes sans remuer de ma place; — j'aurais entendu de mes deux oreilles la voix mélodieuse de *Marchesini*, cette voix qui m'a si souvent mis hors de moi-même, — oui, je l'aurais entendue sans m'ébranler; — bien plus, j'aurais regardé sans la moindre émotion la plus belle femme de Turin, *Eugénie* elle-même, parée de la tête aux pieds par les mains de Mlle *Rapoux*. — Cela n'est cependant pas bien sûr.

CHAPITRE XXXII.

MAIS, permettez-moi de vous le demander, Messieurs, vous amusez-vous autant qu'autrefois au bal et à la comédie? — Pour moi, je vous l'avoue, depuis quelque temps toutes les assemblées nom-

breuses m'inspirent une certaine terreur. — J'y suis assailli par un songe sinistre. — En vain je fais mes efforts pour le chasser, il revient toujours, comme celui d'*Athalie*. — C'est peut-être parce que l'âme, inondée aujourd'hui d'idées noires et de tableaux déchirants, trouve partout des sujets de tristesse, — comme un estomac vicié convertit en poisons les aliments le plus sains. — Quoi qu'il en soit, voici mon songe : — Lorsque je suis dans une de ces fêtes, au milieu de cette foule d'hommes aimables et caressants qui dansent, qui chantent, — qui pleurent aux tragédies, qui n'expriment que la joie, la franchise et la cordialité, je me dis : — Si dans cette assemblée polie il entrait tout à coup un ours blanc, un philosophe, un tigre, ou quelque autre animal de cette espèce, et que, montant à l'orchestre, il s'écriât d'une voix forcenée : « Malheureux humains ! écoutez la vérité qui vous parle par ma bouche : vous êtes opprimés, tyrannisés; vous êtes malheureux; vous vous ennuyez. — Sortez de cette léthargie !

« Vous, musiciens, commencez par briser ces instruments sur vos têtes; que chacun s'arme d'un poignard; ne pensez plus désormais aux délassements ni aux fêtes : montez aux loges, égorgez tout le monde; que les femmes trempent aussi leurs mains timides dans le sang !

« Sortez, vous êtes *libres ;* arrachez votre roi de son trône, et votre Dieu de son sanctuaire ! »

— Eh bien, ce que le tigre a dit, combien de ces hommes *charmants* l'exécuteront ? — Combien peut-être y pensaient avant qu'il entrât ? Qui le sait ? — Est-ce qu'on ne dansait pas à Paris il y a cinq ans ?

« *Joannetti*, fermez les portes et les fenêtres. — Je ne veux plus voir la lumière ; qu'aucun homme n'entre dans ma chambre ; — mettez mon sabre à la portée de ma main ; — sortez vous-même, et ne reparaissez plus devant moi ! »

CHAPITRE XXXIII.

NON, non, reste, *Joannetti ;* reste, pauvre garçon ; et toi aussi, ma *Rosine,* toi qui devines mes peines et qui les adoucis par tes caresses ; viens, ma *Rosine,* viens. — V consonne et séjour. »

CHAPITRE XXXIV.

La chute de ma chaise de poste a rendu le service au lecteur de raccourcir mon voyage d'une bonne douzaine de chapitres, parce qu'en me relevant je me trouvai vis-à-vis et tout près de mon bureau, et que je ne fus plus à temps de faire des réflexions sur nombre d'estampes et de tableaux que j'avais encore à parcourir, et qui auraient pu allonger mes excursions sur la peinture.

En laissant donc sur la droite les portraits de *Raphaël* et de sa maîtresse, le chevalier *d'Assas* et la *Bergère des Alpes*, et longeant sur la gauche du côté de la fenêtre, on découvre mon bureau : c'est le premier objet et le plus apparent qui se présente aux regards du voyageur, en suivant la route que je viens d'indiquer.

Il est surmonté de quelques tablettes servant de bibliothèque : — le tout est couronné par un buste qui termine la pyramide, et c'est l'objet qui contribue le plus à l'embellissement du pays.

En tirant le premier tiroir à droite, on trouve une écritoire, du papier de toute espèce, des plumes

toutes taillées, de la cire à cacheter. — Tout cela donnerait l'envie d'écrire à l'être le plus indolent. — Je suis sûr, ma chère *Jenny*, que, si tu venais à ouvrir ce tiroir par hasard, tu répondrais à la lettre que je t'écrivis l'an passé. — Dans le tiroir correspondant gisent, confusément entassés, les matériaux de l'histoire attendrissante de la prisonnière de Pignerol, que vous lirez bientôt, mes chers amis.

Entre ces deux tiroirs est un enfoncement où je jette les lettres à mesure que je les reçois ; on trouve là toutes celles que j'ai reçues depuis dix ans : les plus anciennes sont rangées, selon leurs dates, en plusieurs paquets ; les nouvelles sont pêle-mêle ; il m'en reste plusieurs qui datent de ma première jeunesse.

Quel plaisir de revoir dans ces lettres les situations intéressantes de nos jeunes années, d'être transportés de nouveau dans ces temps heureux que nous ne reverrons plus !

Ah ! comme mon cœur est plein ! Comme il jouit tristement lorsque mes yeux parcourent les lignes tracées par un être qui n'existe plus ! Voilà ses caractères, c'est son cœur qui conduisait sa main ; c'est à moi qu'il écrivait cette lettre, et cette lettre est tout ce qui me reste de lui !

Lorsque je porte la main dans ce réduit, il est rare que je m'en tire de toute la journée. C'est ainsi que le voyageur traverse rapidement quelques

provinces d'Italie, en faisant à la hâte quelques observations superficielles, pour se fixer à Rome pendant des mois entiers. — C'est la veine la plus riche de la mine que j'exploite. Quel changement dans mes idées et dans mes sentiments! quelle différence dans mes amis! Lorsque je les examine alors et aujourd'hui, je les vois mortellement agités par des projets qui ne les touchent plus maintenant. Nous regardions comme un grand malheur un événement; mais la fin de la lettre manque, et l'événement est complétement oublié : je ne puis savoir de quoi il était question. — Mille préjugés nous assiégeaient; le monde et les hommes nous étaient totalement inconnus; mais aussi quelle chaleur dans notre commerce! quelle liaison intime! quelle confiance sans bornes!

Nous étions heureux par nos erreurs. — Et maintenant, — ah! ce n'est plus cela! il nous a fallu lire, comme les autres, dans le cœur humain; — et la vérité, tombant au milieu de nous comme une bombe, a détruit pour toujours le palais enchanté de l'illusion.

CHAPITRE XXXV.

Il ne tiendrait qu'à moi de faire un chapitre sur cette rose sèche que voilà, si le sujet en valait la peine : c'est une fleur du carnaval de l'année dernière. J'allai moi-même la cueillir dans les terres du *Valentin*, et le soir, une heure avant le bal, plein d'espérance et dans une agréable émotion, j'allai la présenter à Mme de *Hautcastel*. Elle la prit, — la posa sur sa toilette sans la regarder, et sans me regarder moi-même. — Mais comment aurait-elle fait attention à moi? elle était occupée à se regarder elle-même. Debout devant un grand miroir, toute coiffée, elle mettait la dernière main à sa parure : elle était si fort préoccupée, son attention était si totalement absorbée par des rubans, des gazes et des pompons de toute espèce amoncelés devant elle, que je n'obtins pas même un regard, un signe. — Je me résignai : je tenais humblement des épingles toutes prêtes, arrangées dans ma main ; mais, son carreau se trouvant plus à sa portée, elle les prenait à son carreau, — et, si j'avançais la main, elle les prenait de ma main — indifférem-

ment; — et pour les prendre elle tâtonnait, sans ôter les yeux de son miroir, de crainte de se perdre de vue.

Je tins quelque temps un second miroir derrière elle, pour lui faire mieux juger de sa parure; et, sa physionomie se répétant d'un miroir à l'autre, je vis alors une perspective de coquettes dont aucune ne faisait attention à moi. Enfin, l'avouerai-je? nous faisions, ma rose et moi, une fort triste figure.

Je finis par perdre patience, et, ne pouvant plus résister au dépit qui me dévorait, je posai le miroir que je tenais à ma main, et je sortis d'un air de colère, et sans prendre congé.

« *Vous en allez-vous?* » me dit-elle en se tournant de côté pour voir sa taille de profil. — Je ne répondis rien; mais j'écoutai quelque temps à la porte, pour savoir l'effet qu'allait produire ma brusque sortie. « *Ne voyez-vous pas*, disait-elle à sa femme de chambre, après un instant de silence, *ne voyez-vous pas que ce* caraco *est beaucoup trop large pour ma taille, surtout en bas, et qu'il y faut faire une baste avec des épingles?* »

Comment et pourquoi cette rose sèche se trouve là sur une tablette de mon bureau, c'est ce que je ne dirai certainement pas, parce que j'ai déclaré qu'une rose sèche ne méritait pas un chapitre.

Remarquez bien, Mesdames, que je ne fais aucune réflexion sur l'aventure de la rose sèche. Je

ne dis point que Mme *de Hautcastel* ait bien ou mal fait de me préférer sa parure, ni que j'eusse le droit d'être reçu autrement.

Je me garde encore avec plus de soin d'en tirer des conséquences générales sur la réalité, la force et la durée de l'affection des dames pour leurs amis. — Je me contente de jeter ce chapitre (puisque c'en est un), de le jeter, dis-je, dans le monde, avec le reste du voyage, sans l'adresser à personne, et sans le recommander à personne.

Je n'ajouterai qu'un conseil pour vous, Messieurs : c'est de vous mettre bien dans l'esprit qu'un jour de bal votre maîtresse n'est plus à vous.

Au moment où la parure commence, l'amant n'est plus qu'un mari, et le bal seul devient l'amant.

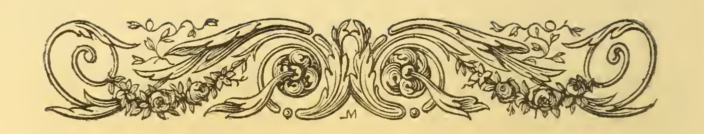
Tout le monde sait de reste ce que gagne un mari à vouloir se faire aimer par force : prenez donc votre mal en patience et en riant.

Et ne vous faites pas illusion, Monsieur : si l'on vous voit venir avec plaisir au bal, ce n'est point en votre qualité d'amant, car vous êtes un mari ; c'est parce que vous faites partie du bal, et que vous êtes, par conséquent, une fraction de sa nouvelle conquête ; vous êtes une *décimale* d'amant : ou bien, peut-être, c'est parce que vous dansez bien, et que vous la ferez briller ; enfin, ce qu'il peut y avoir de plus flatteur pour vous dans le bon accueil qu'elle

vous fait, c'est qu'elle espère qu'en déclarant pour son amant un homme de mérite comme vous, elle excitera la jalousie de ses compagnes : sans cette considération, elle ne vous regarderait seulement pas.

Voilà donc qui est entendu : il faudra vous résigner et attendre que votre rôle de mari soit passé. — J'en connais plus d'un qui voudrait en être quitte à si bon marché.





CHAPITRE XXXVI.

J'ai promis un dialogue entre mon âme et l'*autre;* mais il est certains chapitres qui m'échappent, ou plutôt il en est d'autres qui coulent de ma plume comme malgré moi, et qui déroutent mes projets : de ce nombre est celui de ma bibliothèque, que je ferai le plus court possible. — Les quarante-deux jours vont finir, et un espace de temps égal ne suffirait pas pour achever la description du riche pays où je voyage si agréablement.

Ma bibliothèque donc est composée de romans, puisqu'il faut vous le dire, — oui, de romans, et de quelques poëtes choisis.

Comme si je n'avais pas assez de mes maux, je partage encore volontairement ceux de mille personnages imaginaires, et je les sens aussi vivement que les miens : que de larmes n'ai-je pas versées pour cette malheureuse *Clarisse* et pour l'amant de *Charlotte !*







Jouaust Ed. Hédouin del & sc. Imp. A. Salmon.

LE SONGE

(Voyage autour de ma chambre; Ch. XLII)

Mais, si je cherche ainsi de feintes afflictions, je trouve, en revanche, dans ce monde imaginaire, la vertu, la bonté, le désintéressement, que je n'ai pas encore trouvés réunis dans le monde réel où j'existe. — J'y trouve une femme comme je la désire, sans humeur, sans légèreté, sans détour; je ne dis rien de la beauté, on peut s'en fier à mon imagination : je la fais si belle qu'il n'y a rien à redire. Ensuite, fermant le livre, qui ne répond plus à mes idées, je la prends par la main, et nous parcourons ensemble un pays mille fois plus délicieux que celui d'Éden. Quel peintre pourrait représenter le paysage enchanté où j'ai placé la divinité de mon cœur? et quel poëte pourra jamais décrire les sensations vives et variées que j'éprouve dans ces régions enchantées ?

Combien de fois n'ai-je pas maudit ce *Cleveland*, qui s'embarque à tout instant dans de nouveaux malheurs qu'il pourrait éviter! Je ne puis souffrir ce livre et cet enchaînement de calamités; mais, si je l'ouvre par distraction, il faut que je le dévore jusqu'à la fin.

Comment laisser ce pauvre homme chez les *Abaquis?* que deviendrait-il avec ces sauvages? J'ose encore moins l'abandonner dans l'excursion qu'il fait pour sortir de sa captivité.

Enfin, j'entre tellement dans ses peines, je

m'intéresse si fort à lui et à sa famille infortunée, que l'apparition inattendue des féroces *Ruintons* me fait dresser les cheveux; une sueur froide me couvre lorsque je lis ce passage, et ma frayeur est aussi vive, aussi réelle, que si je devais être rôti moi-même et mangé par cette canaille.

Lorsque j'ai assez pleuré et fait l'amour, je cherche quelque poëte, et je pars de nouveau pour un autre monde.

CHAPITRE XXXVII.

DEPUIS l'expédition des Argonautes jusqu'à l'assemblée des Notables, depuis le fin fond des enfers jusqu'à la dernière étoile fixe au delà de la voie lactée, jusqu'aux confins de l'univers, jusqu'aux portes du chaos, voilà le vaste champ où je me promène en long et en large, et tout à loisir, car le temps ne me manque pas plus que l'espace. C'est là où je transporte mon existence, à la suite d'*Homère,* de *Milton,* de *Virgile*, d'*Ossian*, etc.

Tous les événements qui ont eu lieu entre ces

deux époques, tous les pays, tous les mondes et tous les êtres qui ont existé entre ces deux termes, tout cela est à moi, tout cela m'appartient aussi bien, aussi légitimement que les vaisseaux qui entraient dans le *Pirée* appartenaient à un certain Athénien.

J'aime surtout les poëtes qui me transportent dans la plus haute antiquité : la mort de l'ambitieux *Agamemnon*, les fureurs d'*Oreste* et toute l'histoire tragique de la famille des *Atrées* persécutée par le ciel, m'inspirent une terreur que les événements modernes ne sauraient faire naître en moi.

Voilà l'urne fatale qui contient les cendres d'*Oreste*. Qui ne frémirait à cet aspect? *Électre!* malheureuse sœur, apaise-toi : c'est *Oreste* lui-même qui apporte l'urne, et ces cendres sont celles de ses ennemis.

On ne retrouve plus maintenant de rivages semblables à ceux du *Xanthe* ou du *Scamandre;* — on ne voit plus de plaines comme celles de l'*Hespérie* ou de l'*Arcadie*. Où sont aujourd'hui les îles de *Lemnos* et de *Crète* ? Où est le fameux labyrinthe ? Où est le rocher qu'*Ariane* délaissée arrosait de ses larmes? — On ne voit plus de *Thésées*, encore moins d'*Hercules;* les hommes et même les héros d'aujourd'hui sont des pygmées.

Lorsque je veux ensuite me donner une scène

d'enthousiasme, et jouir de toutes les forces de mon imagination, je m'attache hardiment aux plis de la robe flottante du sublime aveugle d'Albion, au moment où il s'élance dans le ciel et qu'il ose approcher du trône de l'Éternel. — Quelle muse a pu le soutenir à cette hauteur, où nul homme avant lui n'avait osé porter ses regards? — De l'éblouissant parvis céleste que l'avare *Mammon* regardait avec des yeux d'envie je passe avec horreur dans les vastes cavernes du séjour de Satan ; — j'assiste au conseil infernal, je me mêle à la foule des esprits rebelles, et j'écoute leurs discours.

Mais il faut que j'avoue ici une faiblesse que je me suis souvent reprochée.

Je ne puis m'empêcher de prendre un certain intérêt à ce pauvre Satan depuis qu'il est ainsi précipité du ciel (je parle du Satan de *Milton*). En blâmant l'opiniâtreté de l'esprit rebelle, la fermeté qu'il montre dans l'excès du malheur et la grandeur de son courage me forcent à l'admiration malgré moi. — Quoique je n'ignore pas les malheurs dérivés de la funeste entreprise qui le conduisit à forcer les portes des Enfers pour venir troubler le ménage de nos premiers parents, je ne puis, quoi que je fasse, souhaiter un moment de le voir périr en chemin dans la confusion du chaos. Je crois même que je l'aiderais volontiers, sans la honte qui me re-

tient. Je suis tous ses mouvements, et je trouve autant de plaisir à voyager avec lui que si j'étais en bonne compagnie. J'ai beau réfléchir qu'après tout c'est un diable, qu'il est en chemin pour perdre le genre humain, que c'est un vrai démocrate, non de ceux d'Athènes, mais de ceux de Paris, tout cela ne peut me guérir de ma prévention.

Quel vaste projet ! et quelle hardiesse dans l'exécution !

Lorsque les spacieuses et triples portes des Enfers s'ouvrirent tout à coup devant lui à deux battants, et que la profonde fosse du néant et de la nuit parut à ses pieds dans toute son horreur, — il parcourut d'un œil intrépide le sombre empire du chaos ; et, sans hésiter, ouvrant ses vastes ailes, qui auraient pu couvrir une armée entière, il se précipita dans l'abîme.

Je le donne en quatre au plus hardi. — Et c'est, selon moi, un des beaux efforts de l'imagination, comme un des plus beaux voyages qui aient jamais été faits, — après le voyage autour de ma chambre.

CHAPITRE XXXVIII.

Je ne finirais pas si je voulais décrire la millième partie des événements singuliers qui m'arrivent lorsque je voyage près de ma bibliothèque ; les voyages de *Cook* et les observations de ses compagnons de voyage, les docteurs *Banks* et *Solander,* ne sont rien en comparaison de mes aventures dans ce seul district : aussi je crois que j'y passerais ma vie dans une espèce de ravissement, sans le buste dont j'ai parlé, sur lequel mes yeux et mes pensées finissent toujours par se fixer, quelle que soit la situation de mon âme ; et lorsqu'elle est trop violemment agitée, ou qu'elle s'abandonne au découragement, je n'ai qu'à regarder ce buste pour la remettre dans son assiette naturelle : c'est le *diapason* avec lequel j'accorde l'assemblage variable et discord de sensations et de perceptions qui forme mon existence.

Comme il est ressemblant ! — Voilà bien les traits que la nature avait donnés au plus vertueux des hommes. Ah ! si le sculpteur avait pu rendre visibles son âme excellente, son génie et son caractère ! —

Mais qu'ai-je entrepris? Est-ce donc ici le lieu de faire son éloge? Est-ce aux hommes qui m'entourent que je l'adresse? Eh! que leur importe?

Je me contente de me prosterner devant ton image chérie, ô le meilleur des pères! Hélas! cette image est tout ce qui me reste de toi et de ma patrie : tu as quitté la terre au moment où le crime allait l'envahir; et tels sont les maux dont il nous accable, que ta famille elle-même est contrainte de regarder aujourd'hui ta perte comme un bienfait. Que de maux t'eût fait éprouver une plus longue vie? O mon père! le sort de ta nombreuse famille est-il connu de toi dans le séjour du bonheur? Sais-tu que tes enfants sont exilés de cette patrie que tu as servie pendant soixante ans avec tant de zèle et d'intégrité? Sais-tu qu'il leur est défendu de visiter ta tombe? — Mais la tyrannie n'a pu leur enlever la partie la plus précieuse de ton héritage : le souvenir de tes vertus et la force de tes exemples. Au milieu du torrent criminel qui entraînait leur patrie et leur fortune dans le gouffre, ils sont demeurés inaltérablement unis sur la ligne que tu leur avais tracée; et lorsqu'ils pourront encore se prosterner sur ta cendre vénérée, elle les reconnaîtra toujours.

CHAPITRE XXXIX.

J'ai promis un dialogue, je tiens parole. — C'était le matin à l'aube du jour : les rayons du soleil doraient à la fois le sommet du mont Viso et celui des montagnes les plus élevées de l'île qui est à nos antipodes ; et déjà *elle* était éveillée, soit que son réveil prématuré fût l'effet des visions nocturnes qui la mettent souvent dans une agitation aussi fatigante qu'inutile, soit que le carnaval, qui tirait alors vers sa fin, fût la cause occulte de son réveil, ce temps de plaisir et de folie ayant une influence sur la machine humaine comme les phases de la lune et la conjonction de certaines planètes. — Enfin, *elle* était éveillée et très-éveillée, lorsque mon âme se débarrassa elle-même des liens du sommeil.

Depuis longtemps celle-ci partageait confusément les sensations de l'*autre ;* mais elle était encore embarrassée dans les crêpes de la nuit et du sommeil ; et ces crêpes lui semblaient transformés en gazes, en linon, en toile des Indes. — Ma pauvre âme était donc comme empaquetée dans tout cet

attirail; et le dieu du sommeil, pour la retenir plus fortement dans son empire, ajoutait à ses liens des tresses de cheveux blonds en désordre, des nœuds de rubans, des colliers de perles : c'était une pitié pour qui l'aurait vue se débattre dans ces filets.

L'agitation de la plus noble partie de moi-même se communiquait à l'autre, et celle-ci à son tour agissait puissamment sur mon âme. — J'étais parvenu tout entier à un état difficile à décrire, lorsqu'enfin mon âme, soit par sagacité, soit par hasard, trouva la manière de se délivrer des gazes qui la suffoquaient. Je ne sais si elle rencontra une ouverture, ou si elle s'avisa tout simplement de les relever, ce qui est plus naturel; le fait est qu'elle trouva l'issue du labyrinthe. Les tresses de cheveux en désordre étaient toujours là; mais ce n'était plus un *obstacle*, c'était plutôt un *moyen :* mon âme les saisit, comme un homme qui se noie s'accroche aux herbes du rivage; mais le collier de perles se rompit dans l'action, et les perles se défilant roulèrent sur le sofa et de là sur le parquet de Mme *de Hautcastel :* car mon âme, par une bizarrerie dont il serait difficile de rendre raison, s'imaginait être chez cette dame; un gros bouquet de violettes tomba par terre, et mon âme, s'éveillant alors, rentra chez elle, amenant à sa suite la raison et la réalité. Comme on l'imagine, elle désapprouva fortement tout ce qui s'était passé en son absence, et

c'est ici que commence le dialogue qui fait le sujet de ce chapitre.

Jamais mon âme n'avait été si mal reçue. Les reproches qu'elle s'avisa de faire dans ce moment critique achevèrent de brouiller le ménage : ce fut une révolte, une insurrection formelle.

« Quoi donc ! dit mon âme, c'est ainsi que, pendant mon absence, au lieu de réparer vos forces par un sommeil paisible, et vous rendre par là plus propre à exécuter mes ordres, vous vous avisez *insolemment* (le terme était un peu fort) de vous livrer à des transports que ma volonté n'a pas sanctionnés ? »

Peu accoutumée à ce ton de hauteur, l'*autre* lui repartit en colère :

« Il vous sied bien, MADAME (pour éloigner de la discussion toute idée de familiarité), il vous sied bien de vous donner des airs de décence et de vertu ! Eh ! n'est-ce pas aux écarts de votre imagination et à vos extravagantes idées que je dois tout ce qui vous déplaît en moi ? Pourquoi n'étiez-vous pas là ! — Pourquoi auriez-vous le droit de jouir sans moi, dans les fréquents voyages que vous faites toute seule ? — Ai-je jamais désapprouvé vos séances dans l'Empyrée ou dans les champs Élysées, vos conversations avec les intelligences, vos spéculations profondes (un peu de raillerie comme on voit), vos châteaux en Espagne,

vos systèmes sublimes? Et je n'aurais pas le droit, lorsque vous m'abandonnez ainsi, de jouir des bienfaits que m'accorde la nature et des plaisirs qu'elle me présente! »

Mon âme, surprise de tant de vivacité et d'éloquence, ne savait que répondre. — Pour arranger l'affaire, elle entreprit de couvrir du voile de la bienveillance les reproches qu'*elle* venait de se permettre, et, afin de ne pas avoir l'air de faire les premiers pas vers la réconciliation, elle imagina de prendre aussi le ton de la cérémonie. — « MADAME », dit-elle à son tour avec une cordialité affectée... — (Si le lecteur a trouvé ce mot déplacé lorsqu'il s'adressait à mon âme, que dira-t-il maintenant, pour peu qu'il veuille se rappeler le sujet de la dispute? — Mon âme ne sentit point l'extrême ridicule de cette façon de parler, tant la passion obscurcit l'intelligence!) — « MADAME, dit-elle donc, je vous assure que rien ne me ferait autant de plaisir que de vous voir jouir de tous les plaisirs dont votre nature est susceptible, quand même je ne les partagerais pas, si ces plaisirs ne vous étaient pas nuisibles et s'ils n'altéraient pas l'harmonie qui... » Ici mon âme fut interrompue vivement : « Non, non, je ne suis point la dupe de votre bienveillance supposée : — le séjour forcé que nous faisons ensemble dans cette chambre où nous voyageons; la blessure que j'ai

reçue, qui a failli me détruire, et qui saigne encore ; tout cela n'est-il pas le fruit de votre orgueil extravagant et de vos préjugés barbares? Mon bien-être et mon existence même sont comptés pour rien lorsque vos passions vous entraînent, — et vous prétendez vous intéresser à moi, et vos reproches viennent de votre amitié ! »

Mon âme vit bien qu'elle ne jouait pas le meilleur rôle dans cette occasion ; — elle commençait d'ailleurs à s'apercevoir que la chaleur de la dispute en avait supprimé la cause, et, profitant de la circonstance pour faire une diversion : « *Faites du café,* » dit-elle à *Joannetti*, qui entrait dans la chambre. — Le bruit des tasses attirant toute l'attention de l'*insurgente*, dans l'instant elle oublia tout le reste. C'est ainsi qu'en montrant un hochet aux enfants, on leur fait oublier les fruits malsains qu'ils demandent en trépignant.

Je m'assoupis insensiblement pendant que l'eau chauffait. — Je jouissais de ce plaisir charmant dont j'ai entretenu mes lecteurs, et qu'on éprouve lorsqu'on se sent dormir. Le bruit agréable que faisait *Joannetti* en frappant de la cafetière sur le chenet retentissait sur mon cerveau, et faisait vibrer toutes mes fibres sensitives, comme l'ébranlement d'une corde de harpe fait résonner les octaves. — Enfin, je vis comme une ombre devant

moi ; j'ouvris les yeux, c'était *Joannetti.* Ah ! quel parfum ; quelle agréable surprise ! du café ! de la crème ! une pyramide de pain grillé ! — Bon lecteur, déjeune avec moi.

CHAPITRE XL.

QUEL riche trésor de jouissances la bonne nature a livré aux hommes dont le cœur sait jouir ! et quelle variété dans ces jouissances ! Qui pourra compter leurs nuances innombrables dans les divers individus et dans les différents âges de la vie ? Le souvenir confus de celles de mon enfance me fait encore tressaillir. Essayerai-je de peindre celle qu'éprouve le jeune homme dont le cœur commence à brûler de tous les feux du sentiment ? Dans cet âge heureux où l'on ignore encore jusqu'au nom de l'intérêt, de l'ambition, de la haine et de toutes les passions honteuses qui dégradent et tourmentent l'humanité ; durant cet âge, hélas ! trop court, le soleil brille d'un éclat qu'on ne lui retrouve plus dans le reste de la vie. L'air est plus pur ; — les fontaines sont plus limpides et plus

fraîches ; — la nature a des aspects, les bocages ont des sentiers qu'on ne retrouve plus dans l'âge mûr. Dieu ! quels parfums envoient ces fleurs ! que ces fruits sont délicieux ! de quelles couleurs se pare l'aurore ! — Toutes les femmes sont aimables et fidèles ; tous les hommes sont bons, généreux et sensibles : partout on rencontre la cordialité, la franchise et le désintéressement ; il n'existe dans la nature que des fleurs, des vertus et des plaisirs.

Le trouble de l'amour, l'espoir du bonheur n'inondent-ils pas notre cœur de sensations aussi vives que variées !

Le spectacle de la nature et sa contemplation dans l'ensemble et les détails ouvrent devant la raison une immense carrière de jouissances. Bientôt l'imagination, planant sur cet océan de plaisirs, en augmente le nombre et l'intensité ; les sensations diverses s'unissent et se combinent pour en former de nouvelles ; les rêves de la gloire se mêlent aux palpitations de l'amour ; la binfaisance marche à côté de l'amour-propre qui lui tend la main ; la mélancolie vient de temps en temps jeter sur nous son crêpe solennel, et changer nos larmes en plaisir. — Enfin, les perceptions de l'esprit, les sensations du cœur, les souvenirs même des sens, sont pour l'homme des sources inépuisables de plaisir et de bonheur. — Qu'on ne s'étonne

donc point que le bruit que faisait *Joannetti* en frappant de la cafetière sur le chenet, et l'aspect imprévu d'une tasse de crème aient fait sur moi une impression si vive et si agréable.

CHAPITRE XLI.

Je mis aussitôt mon *habit de voyage,* après l'avoir examiné avec un œil de complaisance ; et ce fut alors que je résolus de faire un chapitre *ad hoc,* pour le faire connaître au lecteur. La forme et l'utilité de ces habits étant assez généralement connues, je traiterai plus particulièrement de leur influence sur l'esprit des voyageurs. — Mon habit de voyage pour l'hiver est fait de l'étoffe la plus chaude et la plus moelleuse qu'il m'ait été possible de trouver ; il m'enveloppe entièrement de la tête aux pieds ; et lorsque je suis dans mon fauteuil, les mains dans mes poches et la tête enfoncée dans le collet de l'habit, je ressemble à la statue de *Visnou* sans pieds et sans mains, qu'on voit dans les pagodes des Indes.

On taxera, si l'on veut, de préjugé l'influence

que j'attribue aux habits de voyage sur les voyageurs; ce que je puis dire de certain à cet égard, c'est qu'il me paraîtrait aussi ridicule d'avancer d'un seul pas mon voyage autour de ma chambre, revêtu de mon uniforme et l'épée au côté, que de sortir et d'aller dans le monde en robe de chambre. — Lorsque je me vois ainsi habillé suivant toutes les rigueurs de la pragmatique, non-seulement je ne serais pas à même de continuer mon voyage, mais je crois que je ne serais pas même en état de lire ce que j'en ai écrit jusqu'à présent, et moins encore de le comprendre.

Mais cela vous étonne-t-il? Ne voit-on pas tous les jours des personnes qui se croient malades parce qu'elles ont la barbe longue, ou parce que quelqu'un s'avise de leur trouver l'air malade et de le dire? Les vêtements ont tant d'influence sur l'esprit des hommes qu'il est des valétudinaires qui se trouvent beaucoup mieux lorsqu'ils se voient en habit neuf et en perruque poudrée : on en voit qui trompent ainsi le public et eux-mêmes par une parure soutenue; — ils meurent un beau matin tout coiffés, et leur mort frappe tout le monde.

Enfin, dans la classe des hommes parmi lesquels je vis, combien n'en est-il pas qui, se voyant parés d'un uniforme, se croient fermement des officiers, — jusqu'au moment où l'apparition inattendue de

l'ennemi les détrompe? — Il y a plus : s'il plaît au roi de permettre à l'un d'eux d'ajouter à son habit une certaine broderie, voilà qu'il se croit un général, et toute l'armée lui donne ce titre, sans rire, — tant l'influence de l'habit est forte sur l'imagination humaine.

L'exemple suivant prouvera mieux encore ce que j'avance.

On oubliait quelquefois de faire avertir plusieurs jours d'avance le comte de... qu'il devait monter la garde : — un caporal allait l'éveiller de grand matin le jour même où il devait la monter, et lui annoncer cette triste nouvelle ; mais l'idée de se lever tout de suite, de mettre ses guêtres, et de sortir ainsi sans y avoir pensé la veille, le troublait tellement qu'il aimait mieux faire dire qu'il était malade, et ne pas sortir de chez lui. Il mettait donc sa robe de chambre et renvoyait le perruquier : cela lui donnait un air pâle, malade, qui alarmait sa femme et toute la famille. — Il se trouvait réellement lui-même *un peu défait* ce jour-là.

Il le disait à tout le monde, un peu pour soutenir gageure, un peu aussi parce qu'il croyait l'être tout de bon. — Insensiblement l'influence de la robe de chambre opérait : les bouillons qu'il avait pris, bon gré, mal gré, lui causaient des nausées ; bientôt les parents et les amis envoyaient

demander des nouvelles : il n'en fallait pas tant pour le mettre décidément au lit.

Le soir, le docteur *Ranson* lui trouvait le pouls *concentré*, et ordonnait la saignée pour le lendemain. Si le service avait duré un mois de plus, c'en était fait du malade.

Qui pourrait douter de l'influence des habits de voyage sur les voyageurs, lorsqu'on réfléchira que le pauvre comte de... pensa plus d'une fois faire le voyage de l'autre monde pour avoir mis mal à propos sa robe de chambre dans celui-ci ?

CHAPITRE XLII.

J'ÉTAIS assis près de mon feu, après dîner, plié dans mon *habit de voyage*, et livré volontairement à toute son influence, en attendant l'heure du départ, lorsque les vapeurs de la digestion, se portant à mon cerveau, obstruèrent tellement les passages par lesquels les idées s'y rendent en venant des sens que toute communication se trouva interceptée ; et, de même que mes sens ne transmettaient plus aucune idée à mon cerveau, celui-ci, à

son tour, ne pouvait plus envoyer le fluide électrique qui les anime et avec lequel l'ingénieux docteur *Valli* ressuscite des grenouilles mortes.

On concevra facilement, après avoir lu ce préambule, pourquoi ma tête tomba sur ma poitrine, et comment les muscles du pouce et de l'index de ma main droite, n'étant plus irrités par ce fluide, se relâchèrent au point qu'un volume des œuvres du marquis *Caraccioli*, que je tenais serré entre ces deux doigts, m'échappa sans que je m'en aperçusse, et tomba sur le foyer.

Je venais de recevoir des visites, et ma conversation avec les personnes qui étaient sorties avait roulé sur la mort du fameux médecin *Cigna*, qui venait de mourir, et qui était universellement regretté : il était savant, laborieux, bon physicien et fameux botaniste. — Le mérite de cet homme habile occupait ma pensée ; et cependant, me disais-je, s'il m'était permis d'évoquer les âmes de tous ceux qu'il peut avoir fait passer dans l'autre monde, qui sait si sa réputation ne souffrirait pas quelque échec ?

Je m'acheminais insensiblement à une dissertation sur la médecine et sur les progrès qu'elle a faits depuis *Hippocrate*. — Je me demandais si les personnages fameux de l'antiquité qui sont morts dans leur lit, comme *Périclès*, *Platon*, la célèbre *Aspasie* et *Hippocrate* lui-même, étaient

morts comme des gens ordinaires, d'une fièvre putride, inflammatoire ou vermineuse; si on les avait saignés et bourrés de remèdes.

Dire pourquoi je songeai à ces quatre personnages plutôt qu'à d'autres, c'est ce qui ne me serait pas possible. — Qui peut rendre raison d'un songe? Tout ce que je puis dire, c'est que ce fut mon âme qui évoqua le docteur de Cos, celui de Turin et le fameux homme d'État qui fit de si belles choses et de si grandes fautes.

Mais pour son élégante amie, j'avoue humblement que ce fut *l'autre* qui lui fit signe. — Cependant, quand j'y pense, je serais tenté d'éprouver un petit mouvement d'orgueil, car il est clair que dans ce songe la balance en faveur de la raison était de quatre contre un. — C'est beaucoup pour un militaire de mon âge.

Quoi qu'il en soit, pendant que je me livrais à ces réflexions, mes yeux achevèrent de se fermer, et je m'endormis profondément; mais, en fermant les yeux, l'image des personnages auxquels j'avais pensé demeura peinte sur cette toile fine qu'on appelle *mémoire*, et, ces images se mêlant dans mon cerveau avec l'idée de l'évocation des morts, je vis bientôt arriver à la file *Hippocrate, Platon, Périclès, Aspasie* et le docteur *Cigna* avec sa perruque.

Je les vis tous s'asseoir sur les siéges encore

rangés autour du feu ; *Périclès* seul resta debout pour lire les gazettes.

« Si les découvertes dont vous me parlèz étaient vraies, disait *Hippocrate* au docteur, et si elles avaient été aussi utiles à la médecine que vous le prétendez, j'aurais vu diminuer le nombre des hommes qui descendent chaque jour dans le royaume sombre, et dont la liste commune, d'après les registres de *Minos*, que j'ai vérifiés moi-même, est constamment la même qu'autrefois. »

Le docteur *Cigna* se tourna vers moi : « Vous avez sans doute ouï parler de ces découvertes ? me dit-il ; vous connaissez celle d'*Harvey* sur la circulation du sang, celle de l'immortel *Spallanzani* sur la digestion, dont nous connaissons maintenant tout le mécanisme ? » — Et il fit un long détail de toutes les découvertes qui ont trait à la médecine, et de la foule de remèdes qu'on doit à la chimie ; il fit enfin un discours académique en faveur de la médecine moderne.

« Croirai-je, lui répondis-je alors, que ces grands hommes ignorent tout ce que vous venez de leur dire, et que leur âme, dégagée des entraves de la matière, trouve quelque chose d'obscur dans toute la nature ? — Ah ! quelle est votre erreur ! s'écria le *proto-médecin* du Péloponèse : les mystères de la nature sont cachés aux morts comme aux vivants. Celui qui a créé et

qui dirige tout sait lui seul le grand secret auquel les hommes s'efforcent en vain d'atteindre : voilà ce que nous apprenons de certain sur les bords du Styx ; et, croyez-moi, ajouta-t-il en adressant la parole au docteur, dépouillez-vous de ce reste d'esprit de corps que vous avez apporté du séjour des mortels ; et puisque les travaux de mille générations et toutes les découvertes des hommes n'ont pu allonger d'un seul instant leur existence, puisque *Caron* passe chaque jour dans sa barque une égale quantité d'ombres, ne nous fatiguons plus à défendre un art qui, chez les morts où nous sommes, ne serait pas même utile aux médecins. » Ainsi parla le fameux *Hippocrate*, à mon grand étonnement.

Le docteur *Cigna* sourit ; et, comme les esprits ne sauraient se refuser à l'évidence ni taire la vérité, non-seulement il fut de l'avis d'*Hippocrate*, mais il avoua même, en rougissant à la manière des intelligences, qu'il s'en était toujours douté.

Périclès, qui s'était approché de la fenêtre, fit un grand soupir, dont je devinai la cause. Il lisait un numéro du *Moniteur* qui annonçait la décadence des arts et des sciences ; il voyait des savants illustres quitter leurs sublimes spéculations pour inventer de nouveaux crimes ; et il frémissait d'entendre une horde de cannibales se comparer aux héros de la généreuse Grèce, en faisant périr sur l'échafaud,

sans honte et sans remords, des vieillards vénérables, des femmes, des enfants, et commettant de sang-froid les crimes les plus atroces et les plus inutiles.

Platon, qui avait écouté sans rien dire notre conversation, la voyant tout à coup terminée d'une manière inattendue, prit la parole à son tour. « Je conçois, nous dit-il, comment les découvertes qu'ont faites vos grands hommes dans toutes les branches de la physique sont inutiles à la médecine, qui ne pourra jamais changer le cours de la nature qu'aux dépens de la vie des hommes ; mais il n'en sera pas de même, sans doute, des recherches qu'on a faites sur la politique. Les découvertes de *Locke* sur la nature de l'esprit humain, l'invention de l'imprimerie, les observations accumulées tirées de l'histoire, tant de livres profonds qui ont répandu la science jusque parmi le peuple ; — tant de merveilles enfin auront sans doute contribué à rendre les hommes meilleurs, et cette république heureuse et sage que j'avais imaginée, et que le siècle dans lequel je vivais m'avait fait regarder comme un songe impraticable, existe sans doute aujourd'hui dans le monde ? » A cette demande, l'honnête docteur baissa les yeux et ne répondit que par ses larmes ; et, comme il les essuyait avec son mouchoir, il fit involontairement tourner sa perruque, de manière qu'une partie de son visage en fut cachée. « Dieux immortels, dit

Aspasie en poussant un cri perçant, quelle étrange figure ! est-ce donc une découverte de vos grands hommes qui vous a fait imaginer de vous coiffer ainsi avec le crâne d'un autre? »

Aspasie, que les dissertations des philosophes faisaient bâiller, s'était emparée d'un journal de modes qui était sur la cheminée, et qu'elle feuilletait depuis quelque temps, lorsque la perruque du médecin lui fit faire cette exclamation ; et, comme le siége étroit et chancelant sur lequel elle était assise était fort incommode pour elle, elle avait placé sans façon ses deux jambes nues, ornées de bandelettes, sur la chaise de paille qui se trouvait entre elle et moi, et s'appuyait du coude sur une des larges épaules de *Platon*.

« Ce n'est point un crâne, lui répondit le docteur en prenant sa perruque et la jetant au feu; c'est une perruque, Mademoiselle, et je ne sais pourquoi je n'ai pas jeté cet ornement ridicule dans les flammes du Tartare lorsque j'arrivai parmi vous : mais les ridicules et les préjugés sont si fort inhérents à notre misérable nature qu'ils nous suivent encore quelque temps au delà du tombeau. » Je prenais un plaisir singulier à voir le docteur abjurer ainsi tout à la fois sa médecine et sa perruque.

« Je vous assure, lui dit *Aspasie,* que la plupart des coiffures qui sont représentées dans le cahier

que je feuillette mériteraient le même sort que la vôtre, tant elles sont extravagantes ! » La belle Athénienne s'amusait extrêmement à parcourir ces estampes, et s'étonnait avec raison de la variété et de la bizarrerie des ajustements modernes. Une figure entre autres la frappa : c'était celle d'une jeune dame représentée avec une coiffure des plus élégantes, et qu'*Aspasie* trouva seulement un peu trop haute ; mais la pièce de gaze qui couvrait la gorge était d'une ampleur si extraordinaire qu'à peine apercevait-on la moitié du visage. *Aspasie*, ne sachant pas que ces formes prodigieuses n'étaient que l'ouvrage de l'amidon, ne put s'empêcher de témoigner un étonnement qui aurait redoublé en sens inverse si la gaze eût été transparente.

« Mais apprenez-nous, dit-elle, pourquoi les femmes d'aujourd'hui semblent plutôt avoir des habillements pour se cacher que pour se vêtir : à peine laissent-elles apercevoir leur visage, auquel seul on peut reconnaître leur sexe, tant les formes de leur corps sont défigurées par les plis bizarres des étoffes ! De toutes les figures qui sont représentées dans ces feuilles, aucune ne laisse à découvert la gorge, les bras et les jambes : comment vos jeunes guerriers n'ont-ils pas tenté de détruire une semblable coutume ? Apparemment, ajouta-t-elle, la vertu des femmes d'aujourd'hui, qui se montre

dans tous leurs habillements, surpasse de beaucoup celle de mes contemporaines? » En finissant ces mots, *Aspasie* me regardait et semblait me demander une réponse. — Je feignis de ne m'en pas apercevoir; — et pour me donner un air de distinction, je poussai sur la braise, avec les pincettes, les restes de la perruque du docteur qui avaient échappé à l'incendie. — M'apercevant ensuite qu'une des bandelettes qui serraient le brodequin d'*Aspasie* était dénouée : « Permettez, lui dis-je, charmante personne »; et, en parlant ainsi, je me baissai vivement, portant les mains vers la chaise où je croyais voir ces deux jambes qui firent jadis extravaguer de grands philosophes.

Je suis persuadé que dans ce moment je touchais au véritable somnambulisme, car le mouvement dont je parle fut très-réel; mais *Rosine*, qui reposait en effet sur la chaise, prit ce mouvement pour elle, et, sautant légèrement dans mes bras, elle replongea dans les Enfers les ombres fameuses évoquées par mon habit de voyage.

Charmant pays de l'imagination, toi que l'Être bienfaisant par excellence a livré aux hommes pour les consoler de la réalité, il faut que je te quitte. — C'est aujourd'hui que certaines personnes dont je dépens prétendent me rendre ma liberté. Comme s'ils me l'avaient enlevée! comme s'il était en leur pouvoir de me la ravir un seul instant, et de m'em-

pêcher de parcourir à mon gré le vaste espace toujours ouvert devant moi! — Ils m'ont défendu de parcourir une ville, un point; mais ils m'ont laissé l'univers entier : l'immensité et l'éternité sont à mes ordres.

C'est aujourd'hui donc que je suis libre, ou plutôt que je vais rentrer dans les fers! Le joug des affaires va de nouveau peser sur moi; je ne ferai plus un pas qui ne soit mesuré par la bienséance et le devoir. — Heureux encore si quelque déesse capricieuse ne me fait pas oublier l'un et l'autre, et si j'échappe à cette nouvelle et dangereuse captivité!

Eh! que ne me laissait-on achever mon voyage! Était-ce donc pour me punir qu'on m'avait relégué dans ma chambre, — dans cette contrée délicieuse qui renferme tous les biens et toutes les richesses du monde? Autant vaudrait exiler une souris dans un grenier.

Cependant jamais je ne me suis aperçu plus clairement que je suis *double*. — Pendant que je regrette mes jouissances imaginaires, je me sens consolé par force : une puissance secrète m'entraîne; — elle me dit que j'ai besoin de l'air et du ciel, et que la solitude ressemble à la mort. — Me voilà paré; — ma porte s'ouvre : — j'erre sous les spacieux portiques de la rue du Pô; — mille fantômes agréables voltigent devant mes yeux. — Oui, voilà

bien cet hôtel, — cette porte, cet escalier; — je tressaille d'avance.

C'est ainsi qu'on éprouve un avant-goût acide lorsqu'on coupe un citron pour le manger.

Pauvre *animal!* prends garde à toi!





Jouaust, Ed. Hédouin, del. & sc. Imp. A. Salmon.

LE BALCON

(Expédition nocturne autour de ma chambre, Ch. XVII)



EXPÉDITION NOCTURNE

AUTOUR

DE MA CHAMBRE

CHAPITRE PREMIER

[illegible]





EXPÉDITION NOCTURNE

AUTOUR

DE MA CHAMBRE

CHAPITRE PREMIER.

Pour jeter quelque intérêt sur la nouvelle chambre dans laquelle j'ai fait une expédition nocturne, je dois apprendre aux curieux comment elle m'était tombée en partage. Continuellement distrait de mes occupations dans la maison bruyante que j'habitais, je me proposais depuis longtemps de me procurer dans le voisinage une retraite plus solitaire, lors-

qu'un jour, en parcourant une notice biographique sur M. de Buffon, j'y lus que cet homme célèbre avait choisi dans ses jardins un pavillon isolé, qui ne contenait aucun autre meuble qu'un fauteuil et le bureau sur lequel il écrivait, ni aucun autre ouvrage que le manuscrit auquel il travaillait.

Les chimères dont je m'occupe offrent tant de disparate avec les travaux immortels de M. de Buffon, que la pensée de l'imiter, même en ce point, ne me serait sans doute jamais venue à l'esprit sans un accident qui m'y détermina. Un domestique, en ôtant la poussière des meubles, crut en voir beaucoup sur un tableau peint au pastel que je venais de terminer, et l'essuya si bien avec un linge, qu'il parvint en effet à le débarrasser de toute la poussière que j'y avais arrangée avec beaucoup de soin. Après m'être mis fort en colère contre cet homme, qui était absent, et ne lui avoir rien dit quand il revint, suivant mon habitude, je me mis aussitôt en campagne, et je rentrai chez moi avec la clef d'une petite chambre que j'avais louée au cinquième étage dans la rue *de la Providence*. J'y fis transporter dans la même journée les matériaux de mes occupations favorites, et j'y passai dans la suite la plus grande partie de mon temps, à l'abri du fracas domestique et des nettoyeurs de tableaux. Les heures s'écoulaient pour moi comme des minutes dans ce réduit isolé, et

plus d'une fois mes rêveries m'y ont fait oublier l'heure du dîner.

O douce solitude ! j'ai connu les charmes dont tu enivres tes amants. Malheur à celui qui ne peut être seul un jour de sa vie sans éprouver le tourment de l'ennui, et qui préfère, s'il le faut, converser avec des sots plutôt qu'avec lui-même !

Je l'avouerai toutefois, j'aime la solitude dans les grandes villes; mais, à moins que d'y être forcé par quelque circonstance grave, comme un voyage autour de ma chambre, je ne veux être ermite que le matin : le soir, j'aime à revoir les faces humaines. Les inconvénients de la vie sociale et ceux de la solitude se détruisent ainsi mutuellement, et ces deux modes d'existence s'embellissent l'un par l'autre.

Cependant l'inconstance et la fatalité des choses de ce monde sont telles, que la vivacité même des plaisirs dont je jouissais dans ma nouvelle demeure aurait dû me faire prévoir combien ils seraient de courte durée. La Révolution française, qui débordait de toutes parts, venait de surmonter les Alpes, et se précipitait sur l'Italie. Je fus entraîné par la première vague jusqu'à Bologne. Je gardai mon ermitage, dans lequel je fis transporter tous mes meubles, jusqu'à des temps plus heureux. J'étais depuis quelques années sans patrie, j'appris un beau matin que j'étais sans emploi. Après une

année passée tout entière à voir des hommes et des choses que je n'aimais guère, et à désirer des choses et des hommes que je ne voyais plus, je revins à Turin. Il fallait prendre un parti. Je sortis de l'auberge *de la Bonne Femme*, où j'étais débarqué, dans l'intention de rendre la petite chambre au propriétaire et de me défaire de mes meubles.

En rentrant dans mon ermitage, j'éprouvai des sensations difficiles à décrire : tout y avait conservé l'ordre, c'est-à-dire le désordre dans lequel je l'avais laissé : les meubles, entassés contre les murs, avaient été mis à l'abri de la poussière par la hauteur du gîte ; mes plumes étaient encore dans l'encrier desséché, et je trouvai sur la table une lettre commencée.

Je suis encore chez moi, me dis-je avec une véritable satisfaction. Chaque objet me rappelait quelque événement de ma vie, et ma chambre était tapissée de souvenirs. Au lieu de retourner à l'auberge, je pris la résolution de passer la nuit au milieu de mes propriétés. J'envoyai prendre ma valise, et je fis en même temps le projet de partir le lendemain, sans prendre congé ni conseil de personne, m'abandonnant sans réserve à la Providence.

CHAPITRE II.

TANDIS que je faisais ces réflexions, et tout en me glorifiant d'un plan de voyage bien combiné, le temps s'écoulait, et mon domestique ne revenait point. C'était un homme que la nécessité m'avait fait prendre à mon service depuis quelques semaines, et sur la fidélité duquel j'avais conçu des soupçons. L'idée qu'il pouvait m'avoir emporté ma valise s'était à peine présentée à moi que je courus à l'auberge : il était temps. Comme je tournais le coin de la rue où se trouve l'hôtel *de la Bonne Femme*, je le vis sortir précipitamment de la porte, précédé d'un portefaix chargé de ma valise. Il s'était chargé lui-même de ma cassette ; et, au lieu de tourner de mon côté, il s'acheminait à gauche dans une direction opposée à celle qu'il devait tenir. Son intention devenait manifeste. Je le joignis aisément, et, sans lui rien dire, je marchai quelque temps à côté de lui avant qu'il s'en aperçût. Si l'on voulait peindre l'expression de l'étonnement et de l'effroi portée au plus haut degré sur la figure humaine, il en aurait été le

modèle parfait lorsqu'il me vit à ses côtés. J'eus tout le loisir d'en faire l'étude; car il était si déconcerté de mon apparition inattendue et du sérieux avec lequel je le regardais qu'il continua de marcher quelque temps avec moi sans proférer une parole, comme si nous avions été à la promenade ensemble. Enfin il balbutia le prétexte d'une affaire dans la rue *Grand-Doire;* mais je le remis dans le bon chemin, et nous revînmes à la maison, où je le congédiai.

Ce fut alors seulement que je me proposai de faire un nouveau voyage dans ma chambre pendant la dernière nuit que je devais y passer, et je m'occupai à l'instant même des préparatifs.

CHAPITRE III.

DEPUIS longtemps je désirais revoir le pays que j'avais parcouru jadis si délicieusement, et dont la description ne me paraissait pas complète. Quelques amis qui l'avaient goûtée me sollicitaient de la continuer, et je m'y serais décidé plus tôt sans doute, si je n'avais pas été séparé de mes compagnons de voyage. Je rentrais à regret dans la

carrière. Hélas! j'y rentrais seul. J'allais voyager sans mon cher Joannetti et sans l'aimable Rosine. Ma première chambre elle-même avait subi la plus désastreuse révolution ; que dis-je? elle n'existait plus, son enceinte faisait alors partie d'une horrible masure noircie par les flammes, et toutes les inventions meurtrières de la guerre s'étaient réunies pour la détruire de fond en comble[1]. Le mur auquel était suspendu le portrait de Mme de Hautcastel avait été percé par une bombe. Enfin, si heureusement je n'avais pas fait mon voyage avant cette catastrophe, les savants de nos jours n'auraient jamais eu connaissance de cette chambre remarquable. C'est ainsi que, sans les observations d'Hipparque, ils ignoreraient aujourd'hui qu'il existait jadis une étoile de plus dans les pléiades, qui est disparue depuis ce fameux astronome.

Déjà, forcé par les circonstances, j'avais depuis quelque temps abandonné ma chambre et transporté mes pénates ailleurs. Le malheur n'est pas grand, dira-t-on. Mais comment remplacer Joannetti et Rosine? Ah! cela n'est pas possible. Joannetti m'était devenu si nécessaire que sa perte ne sera jamais réparée pour moi. Qui peut, au reste, se flatter de vivre toujours avec les personnes

1. Cette chambre était située dans la citadelle de Turin, et ce nouveau voyage fut entrepris quelque temps après la prise de cette place par les Austro-Russes.

qu'il chérit? Semblable à ces essaims de moucherons que l'on voit tourbillonner dans les airs pendant les belles soirées d'été, les hommes se rencontrent par hasard et pour bien peu de temps. Heureux encore si, dans leur mouvement rapide, aussi adroits que les moucherons, ils ne se rompent pas la tête les uns contre les autres!

Je me couchais un soir. Joannetti me servait avec son zèle ordinaire, et paraissait même plus attentif. Lorsqu'il emporta la lumière, je jetai les yeux sur lui, et je vis une altération marquée sur sa physionomie. Devais-je croire cependant que le pauvre Joannetti me servait pour la dernière fois? Je ne tiendrai point le lecteur dans une incertitude plus cruelle que la vérité. Je préfère lui dire sans ménagement que Joannetti se maria dans la nuit même, et me quitta le lendemain.

Mais qu'on ne l'accuse pas d'ingratitude pour avoir quitté son maître si brusquement. Je savais son intention depuis longtemps, et j'avais eu tort de m'y opposer. Un officieux vint de grand matin chez moi pour me donner cette nouvelle, et j'eus le loisir, avant de revoir Joannetti, de me mettre en colère et de m'apaiser, ce qui lui épargna les reproches auxquels il s'attendait. Avant d'entrer dans ma chambre, il affecta de parler haut à quelqu'un depuis la galerie, pour me faire croire qu'il n'avait pas peur; et, s'armant de toute l'effron-

terie qui pouvait entrer dans une bonne âme comme la sienne, il se présenta d'un air déterminé. Je lus à l'instant sur sa figure tout ce qui se passait dans son âme, et je ne lui en sus pas mauvais gré. Les mauvais plaisants de nos jours ont tellement effrayé les bonnes gens sur ces dangers du mariage qu'un nouveau marié ressemble souvent à un homme qui vient de faire une chute épouvantable sans se faire aucun mal, et qui est à la fois troublé de frayeur et de satisfaction, ce qui lui donne un air ridicule. Il n'était donc pas étonnant que les actions de mon fidèle serviteur se ressentissent de la bizarrerie de sa situation.

« Te voilà donc marié, mon cher Joannetti? » lui dis-je en riant. Il ne s'était précautionné que contre ma colère, en sorte que tous ses préparatifs furent perdus. Il retomba tout à coup dans son assiette ordinaire, et même un peu plus bas, car il se mit à pleurer. « Que voulez-vous, Monsieur! me dit-il d'une voix altérée : j'avais donné ma parole. — Eh! morbleu! tu as bien fait, mon ami; puisses-tu être content de ta femme, et surtout de toi-même! puisses-tu avoir des enfants qui te ressemblent! Il faudra donc nous séparer! — Oui, Monsieur : nous comptons aller nous établir à Asti. — Et quand veux-tu me quitter? » Ici Joannetti baissa les yeux d'un air embarrassé, et répondit de deux tons plus bas : « Ma femme a

trouvé un voiturier de son pays qui retourne avec sa voiture vide, et qui part aujourd'hui. Ce serait une belle occasion ; mais... cependant... ce sera quand il plaira à Monsieur... quoiqu'une semblable occasion se retrouverait difficilement. — Eh quoi! sitôt? » lui dis-je. Un sentiment de regret et d'affection, mêlé d'une forte dose de dépit, me fit garder un instant le silence. « Non, certainement, lui répondis-je assez durement, je ne vous retiendrai point : partez à l'heure même, si cela vous arrange. » Joannetti pâlit. « Oui, pars, mon ami, va trouver ta femme ; sois toujours aussi bon, aussi honnête, que tu l'as été avec moi. » Nous fîmes quelques arrangements ; je lui dis tristement adieu : il sortit.

Cet homme me servait depuis quinze ans. Un instant nous a séparés. Je ne l'ai plus revu.

Je réfléchissais, en me promenant dans ma chambre, à cette brusque séparation. Rosine avait suivi Joannetti sans qu'il s'en aperçût. Un quart d'heure après, la porte s'ouvrit : Rosine entra. Je vis la main de Joannetti qui la poussa dans la chambre ; la porte se referma, et je sentis mon cœur se serrer... Il n'entre déjà plus chez moi ! — Quelques minutes ont suffi pour rendre étrangers l'un à l'autre deux vieux compagnons de quinze ans. O triste, triste condition de l'humanité, de ne pouvoir jamais trouver un seul objet stable sur lequel placer la moindre de ses affections !

CHAPITRE IV.

ROSINE aussi vivait alors loin de moi. Vous apprendrez sans doute avec quelque intérêt, ma chère Marie, qu'à l'âge de quinze ans elle était encore le plus aimable des animaux, et que la même supériorité d'intelligence qui la distinguait jadis de toute son espèce lui servit également à supporter le poids de la vieillesse. J'aurais désiré ne m'en point séparer; mais, lorsqu'il s'agit du sort de ses amis, ne doit-on consulter que son plaisir ou son intérêt? L'intérêt de Rosine était de quitter la vie ambulante qu'elle menait avec moi, et de goûter enfin dans ses vieux jours un repos que son maître n'espérait plus. Son grand âge m'obligeait à la faire porter. Je crus devoir lui accorder ses invalides. Une religieuse bienfaisante se chargea de la soigner le reste de ses jours; et je sais que dans cette retraite elle a joui de tous les avantages que ses bonnes qualités, son âge et sa réputation lui avaient si justement mérités.

Et puisque telle est la nature des hommes que le bonheur semble n'être pas fait pour eux, puis-

que l'ami offense son ami sans le vouloir, et que les amants eux-mêmes ne peuvent vivre sans se quereller ; enfin, puisque, depuis Lycurgue jusqu'à nos jours, tous les législateurs ont échoué dans leurs efforts pour rendre les hommes heureux, j'aurai du moins la consolation d'avoir fait le bonheur d'un chien.

CHAPITRE V.

MAINTENANT que j'ai fait connaître au lecteur les derniers traits de l'histoire de Joannetti et de Rosine, il ne me reste plus qu'à dire un mot de l'âme et de la bête pour être parfaitement en règle avec lui. Ces deux personnages, le dernier surtout, ne joueront plus un rôle aussi intéressant dans mon voyage. Un aimable voyageur qui a suivi la même carrière que moi[1] prétend qu'ils doivent être fatigués. Hélas ! il n'a que trop raison. Ce n'est pas que mon âme ait rien perdu de son activité, autant du moins qu'elle peut s'en apercevoir ; mais ces rela-

1. *Second Voyage autour de ma chambre,* par un anonyme, chapitre premier.

tions avec l'*autre* ont changé. Celle-ci n'a plus la même vivacité dans ses reparties ; elle n'a plus... comment expliquer cela ?... J'allais dire la même présence d'esprit, comme si une bête pouvait en avoir ! Quoi qu'il en soit, et sans entrer dans une explication embarrassante, je dirai seulement qu'entraîné par la confiance que me témoignait la jeune Alexandrine, je lui avais écrit une lettre assez tendre, lorsque j'en reçus une réponse polie, mais froide, qui finissait par ces propres termes : « Soyez sûr, Monsieur, que je conserverai toujours pour vous les sentiments de l'estime la plus sincère. » Juste Ciel ! m'écriai-je aussitôt, me voilà perdu. Depuis ce jour fatal, je résolus de ne plus mettre en avant mon système de l'âme et de la bête. En conséquence, sans faire de distinction entre ces deux êtres et sans les séparer, je les ferai passer l'un portant l'autre, comme certains marchands leurs marchandises, et je voyagerai en bloc pour éviter tout inconvénient.

CHAPITRE VI.

Il serait inutile de parler des dimensions de ma nouvelle chambre. Elle ressemble si fort à la première qu'on s'y méprendrait au premier coup d'œil, si, par une précaution de l'architecte, le plafond ne s'inclinait obliquement du côté de la rue, et ne laissait au toit la direction qu'exigent les lois de l'hydraulique pour l'écoulement de la pluie. Elle reçoit le jour par une seule ouverture de deux pieds et demi de large sur quatre pieds de haut, élevée de six à sept pieds environ au-dessus du plancher, et à laquelle on arrive au moyen d'une petite échelle.

L'élévation de ma fenêtre au-dessus du plancher est une de ces circonstances heureuses qui peuvent être également dues au hasard ou au génie de l'architecte. Le jour presque perpendiculaire qu'elle répandait dans mon réduit lui donnait un aspect mystérieux. Le temple antique du Panthéon reçoit le jour à peu près de la même manière. En outre, aucun objet extérieur ne pouvait me distraire. Semblable à ces navigateurs qui, perdus sur le vaste Océan, ne voient plus que le ciel et la mer,

je ne voyais que le ciel et ma chambre, et les objets extérieurs les plus voisins sur lesquels pouvaient se porter mes regards étaient la lune ou l'étoile du matin : ce qui me mettait dans un rapport immédiat avec le ciel, et donnait à mes pensées un vol élevé qu'elles n'auraient jamais eu si j'avais choisi mon logement au rez-de-chaussée.

La fenêtre dont j'ai parlé s'élevait au-dessus du toit et formait la plus jolie lucarne : sa hauteur sur l'horizon était si grande que, lorsque les premiers rayons du soleil venaient l'éclairer, il faisait encore sombre dans la rue. Aussi je jouissais d'une des plus belles vues qu'on puisse imaginer. Mais la plus belle vue nous fatigue bientôt lorsqu'on la voit trop souvent : l'œil s'y habitue, et l'on n'en fait plus de cas. La situation de ma fenêtre me préservait encore de cet inconvénient, parce que je ne voyais jamais le magnifique spectacle de la campagne de Turin sans monter quatre ou cinq échelons, ce qui me procurait des jouissances toujours vives, parce qu'elles étaient ménagées. Lorsque, fatigué, je voulais me donner une agréable récréation, je terminais ma journée en montant à ma fenêtre.

Au premier échelon, je ne voyais encore que le ciel; bientôt le temple colossal de Supergue [1] com-

1. Ou la Superga, église magnifique élevée par le roi

mençait à paraitre. La colline de Turin sur laquelle il repose s'élevait peu à peu devant moi, couverte de forêts et de riches vignobles, offrant avec orgueil au soleil couchant ses jardins et ses palais, tandis que des habitations simples et modestes semblaient se cacher à moitié dans ses vallons, pour servir de retraite au sage et favoriser ses méditations.

Charmante colline! tu m'as vu souvent rechercher tes retraites solitaires et préférer tes sentiers écartés aux promenades brillantes de la capitale; tu m'as vu souvent perdu dans tes labyrinthes de verdure, attentif au chant de l'alouette matinale, le cœur plein d'une vague inquiétude et du désir ardent de me fixer pour jamais dans tes vallons enchantés. — Je te salue, colline charmante! tu es peinte dans mon cœur! Puisse la rosée céleste rendre, s'il est possible, tes champs plus fertiles et tes bocages plus touffus! puissent tes habitants jouir en paix de leur bonheur, et tes ombrages leur être favorables et salutaires! puisse enfin ton heureuse terre être toujours le doux asile de la vraie philosophie, de la science modeste, de l'amitié sincère et hospitalière que j'y ai trouvée!

Victor-Amédée I[er], en 1706, pour l'accomplissement du vœu qu'il avait fait à la Vierge, si les Français levaient le siége de Turin. La Superga sert de sépulcre aux princes de la maison de Savoie.

CHAPITRE VII.

Je commençai mon voyage à huit heures du soir précises. Le temps était calme et promettait une belle nuit. J'avais pris mes précautions pour ne pas être dérangé par des visites, qui sont très-rares à la hauteur où je logeais, dans les circonstances surtout où je me trouvais alors, et pour rester seul jusqu'à minuit. Quatre heures suffisaient amplement à l'exécution de mon entreprise, ne voulant faire pour cette fois qu'une simple excursion autour de ma chambre. Si le premier voyage a duré quarante-trois jours, c'est parce que je n'avais pas été le maître de le faire plus court. Je ne voulus pas non plus m'assujettir à voyager beaucoup en voiture, comme auparavant, persuadé qu'un voyageur pédestre voit beaucoup de choses qui échappent à celui qui court la poste. Je résolus donc d'aller alternativement, et suivant les circonstances, à pied ou à cheval : nouvelle méthode que je n'ai pas encore fait connaître et dont on verra bientôt l'utilité. Enfin, je me proposai de prendre des

notes en chemin, et d'écrire mes observations à mesure que je les faisais, pour ne rien oublier.

Afin de mettre de l'ordre dans mon entreprise, et de lui donner une nouvelle chance de succès, je pensai qu'il fallait commencer par composer une épître dédicatoire, et l'écrire en vers pour la rendre plus intéressante. Mais deux difficultés m'embarrassaient et faillirent à m'y faire renoncer, malgré tout l'avantage que j'en pouvais retirer. La première était de savoir à qui j'adresserais l'épître, la seconde comment je m'y prendrais pour faire des vers. Après y avoir mûrement réfléchi, je ne tardai pas à comprendre qu'il était raisonnable de faire premièrement mon épître de mon mieux, et de chercher ensuite quelqu'un à qui elle pût convenir. Je me mis à l'instant à l'ouvrage, et je travaillai pendant plus d'une heure sans pouvoir trouver une rime au premier vers que j'avais fait, et que je voulais conserver parce qu'il me paraissait très-heureux. Je me souvins alors fort à propos d'avoir lu quelque part que le célèbre Pope ne composait jamais rien d'intéressant sans être obligé de déclamer longtemps à haute voix et de s'agiter en tous sens dans son cabinet pour exciter sa verve. J'essayai à l'instant de l'imiter. Je pris les poésies d'Ossian et je les récitai tout haut, en me promenant à grands pas pour me monter à l'enthousiasme.

Je vis en effet que cette méthode exaltait insensiblement mon imagination, et me donnait un sentiment secret de capacité poétique dont j'aurais certainement profité pour composer avec succès mon épître dédicatoire en vers, si malheureusement je n'avais oublié l'obliquité du plafond de ma chambre, dont l'abaissement rapide empêcha mon front d'aller aussi avant que mes pieds dans la direction que j'avais prise. Je frappai si rudement de la tête contre cette maudite cloison, que le toit de la maison en fut ébranlé : les moineaux qui dormaient sur les tuiles s'envolèrent épouvantés, et le contre-coup me fit reculer de trois pas en arrière.

CHAPITRE VIII.

TANDIS que je me promenais ainsi pour exciter ma verve, une jeune et jolie femme qui logeait au-dessous de moi, étonnée du tapage que je faisais, et croyant peut-être que je donnais un bal dans ma chambre, députa son mari pour s'informer de la cause du bruit. J'étais encore tout étourdi de la contusion que j'avais reçue, lorsque la porte s'entr'ouvrit. Un homme âgé, portant un visage

mélancolique, avança la tête, et promena ses regards curieux dans la chambre. Quand la surprise de me trouver seul lui permit de parler : « Ma femme a la migraine, Monsieur, me dit-il d'un air fâché. Permettez-moi de vous faire observer que... » Je l'interrompis aussitôt, et mon style se ressentit de la hauteur de mes pensées. « Respectable messager de ma belle voisine, lui dis-je dans le langage des bardes, pourquoi tes yeux brillent-ils sous tes épais sourcils, comme deux météores dans la forêt noire de Cromba ? Ta belle compagne est un rayon de lumière, et je mourrais mille fois plutôt que de vouloir troubler son repos ; mais ton aspect, ô respectable messager !... ton aspect est sombre comme la voûte la plus reculée de la caverne de Camora, lorsque les nuages amoncelés de la tempête obscurcissent la face de la nuit et pèsent sur les campagnes silencieuses de Morven. »

Le voisin, qui n'avait apparemment jamais lu les poésies d'Ossian, prit, mal à propos, l'accès d'enthousiasme qui m'animait pour un accès de folie, et parut fort embarrassé. Mon intention n'étant point de l'offenser, je lui offris un siége, et je le priai de s'asseoir ; mais je m'aperçus qu'il se retirait doucement, et se signait en disant à demi-voix : *È matto, per Bacco, è matto !*

CHAPITRE IX.

Je le laissai sortir sans vouloir approfondir jusqu'à quel point son observation était fondée, et je m'assis à mon bureau pour prendre note de ces événements, comme je fais toujours; mais à peine eus-je ouvert un tiroir dans lequel j'espérais trouver du papier, que je le refermai brusquement, troublé par un des sentiments les plus désagréables que l'on puisse éprouver, celui de l'amour-propre humilié. L'espèce de surprise dont je fus saisi dans cette occasion ressemble à celle qu'éprouve un voyageur altéré lorsque, approchant ses lèvres d'une fontaine limpide, il aperçoit au fond de l'eau une grenouille qui le regarde. Ce n'était cependant autre chose que les ressorts et la carcasse d'une colombe artificielle qu'à l'exemple d'Archytas je m'étais proposé jadis de faire voler dans les airs. J'avais travaillé sans relâche à sa construction pendant plus de trois mois. Le jour de l'essai venu, je la plaçai sur le bord d'une table, après avoir soigneusement fermé la porte, afin de tenir la découverte secrète et de causer une aimable surprise

à mes amis. Un fil tenait le mécanisme immobile. Qui pourrait imaginer les palpitations de mon cœur et les angoisses de mon amour-propre lorsque j'approchai les ciseaux pour couper le lien fatal ?... Zest !... le ressort de la colombe part et se développe avec bruit. Je lève les yeux pour la voir passer ; mais, après avoir fait quelques tours sur elle-même, elle tombe et va se cacher sous la table. Rosine, qui dormait là, s'éloigna tristement. Rosine, qui ne vit jamais ni poulet, ni pigeon, ni le plus petit oiseau, sans les attaquer et les poursuivre, ne daigna pas même regarder ma colombe qui se débattait sur le plancher... Ce fut le coup de grâce pour mon amour-propre. J'allai prendre l'air sur les remparts.

CHAPITRE X.

TEL fut le sort de ma colombe artificielle. Tandis que le génie de la mécanique la destinait à suivre l'aigle dans les cieux, le destin lui donna les inclinations d'une taupe.

Je me promenais tristement et découragé, comme on l'est toujours après une grande espérance déçue,

lorsque, levant les yeux, j'aperçus un vol de grues qui passait sur ma tète. Je m'arrêtai pour les examiner. Elles s'avançaient en ordre triangulaire, comme la colonne anglaise à la bataille de Fontenoy. Je les voyais traverser le ciel de nuage en nuage. « Ah! qu'elles volent bien! disais-je tout bas; avec quelle assurance elles semblent glisser sur l'invisible sentier qu'elles parcourent! » L'avouerai-je? hélas! qu'on me le pardonne! l'horrible sentiment de l'envie est une fois, une seule fois, entré dans mon cœur, et c'était pour des grues. Je les poursuivis de mes regards jaloux jusqu'aux bornes de l'horizon. Longtemps, immobile au milieu de la foule qui se promenait, j'observais le mouvement rapide des hirondelles, et je m'étonnais de les voir suspendues dans les airs, comme si je n'avais jamais vu ce phénomène. Le sentiment d'une admiration profonde, inconnue pour moi jusqu'alors, éclairait mon âme. Je croyais voir la nature pour la première fois. J'entendais avec surprise le bourdonnement des mouches, le chant des oiseaux, et ce bruit mystérieux et confus de la création vivante qui célèbre involontairement son auteur. Concert ineffable, auquel l'homme seul a le privilége sublime de pouvoir joindre des accents de reconnaissance! « Quel est l'auteur de ce brillant mécanisme? m'écriai-je dans le transport qui m'animait. Quel est celui qui, ouvrant sa main

créatrice, laissa échapper la première hirondelle dans les airs? — celui qui donna l'ordre à ces arbres de sortir de la terre et d'élever leurs rameaux vers le ciel? — Et toi, qui t'avances majestueusement sous leur ombre, créature ravissante, dont les traits commandent le respect et l'amour, qui t'a placée sur la surface de la terre pour l'embellir? Quel est la pensée qui dessina tes formes divines, qui fut assez puissante pour créer le regard et le sourire de l'innocente beauté?... Et moi-même, qui sens palpiter mon cœur... quel est le but de mon existence? — Que suis-je, et d'où viens-je, moi l'auteur de la colombe artificielle centripète?... » A peine eus-je prononcé ce mot barbare que, revenant tout à coup à moi comme un homme endormi sur lequel on jetterait un seau d'eau, je m'aperçus que plusieurs personnes m'avaient entouré pour m'examiner, tandis que mon enthousiasme me faisait parler seul. Je vis alors la belle Georgine qui me devançait de quelques pas. La moitié de sa joue gauche, chargée de rouge, que j'entrevoyais à travers les boucles de sa perruque blonde, acheva de me remettre au courant des affaires de ce monde, dont je venais de faire une petite absence.

CHAPITRE XI.

Dès que je fus un peu remis du trouble que m'avait causé l'aspect de ma colombe artificielle, la douleur de la contusion que j'avais reçue se fit sentir vivement. Je passai la main sur mon front, et j'y reconnus une nouvelle protubérance précisément à cette partie de la tête où le docteur Gall a placé la protubérance poétique. Mais je n'y songeais point alors, et l'expérience devait seule me démontrer la vérité du système de cet homme célèbre.

Après m'être recueilli quelques instants pour faire un dernier effort en faveur de mon épître dédicatoire, je pris un crayon et me mis à l'ouvrage. Quel fut mon étonnement!... les vers coulaient d'eux-mêmes sous ma plume : j'en remplis deux pages en moins d'une heure, et je conclus de cette circonstance que, si le mouvement était nécessaire à la tête de Pope pour composer des vers, il ne fallait pas moins qu'une contusion pour en tirer de la mienne. Je ne donnerai cependant pas au lecteur ceux que je fis alors, parce que la rapidité prodigieuse avec laquelle se succédaient les aven-

tures de mon voyage m'empêcha d'y mettre la dernière main. Malgré cette réticence, il n'est pas douteux qu'on doit regarder l'accident qui m'était arrivé comme une découverte précieuse, et dont les poëtes ne sauraient trop user.

Je suis en effet si convaincu de l'infaillibilité de cette nouvelle méthode que, dans le poëme en vingt-quatre chants que j'ai composé depuis lors, et qui sera publié avec *la Prisonnière de Pignerol*[1], je n'ai pas cru nécessaire jusqu'à présent de commencer les vers; mais j'ai mis au net cinq cents pages de notes, qui forment, comme on le sait, tout le mérite et le volume de la plupart des poëmes modernes.

Comme je rêvais profondément à mes découvertes, en marchant dans ma chambre je rencontrai mon lit, sur lequel je tombai assis, et ma main se trouvant par hasard placée sur mon bonnet, je pris le parti de m'en couvrir la tête et de me coucher.

1. L'auteur paraît avoir renoncé depuis à publier *la Prisonnière de Pignerol*, cet ouvrage rentrant trop dans le genre du roman.

CHAPITRE XII.

J'ÉTAIS au lit depuis un quart d'heure, et, contre mon ordinaire, je ne dormais point encore. A l'idée de mon épître dédicatoire avait succédé les réflexions les plus tristes ; ma lumière, qui tirait vers sa fin, ne jetait plus qu'une lueur inconstante et lugubre du fond de la bobèche, et ma chambre avait l'air d'un tombeau. Un coup de vent ouvrit tout à coup la fenêtre, éteignit ma bougie, et ferma la porte avec violence. La teinte noire de mes pensées s'accrut avec l'obscurité.

Tous mes plaisirs passés, toutes mes peines présentes, vinrent fondre à la fois dans mon cœur, et le remplirent de regrets et d'amertume.

Quoique je fasse des efforts continuels pour oublier mes chagrins et les chasser de ma pensée, il m'arrive quelquefois, lorsque je n'y prends pas garde, qu'ils rentrent tous à la fois dans ma mémoire, comme si on leur ouvrait une écluse. Il ne me reste plus d'autre parti à prendre dans ces occasions que de m'abandonner au torrent qui m'emtraîne, et mes idées deviennent alors si noires,

tous les objets me paraissent si lugubres, que je finis ordinairement par rire de ma folie : en sorte que le remède se trouve dans la violence même du mal.

J'étais encore dans toute la force d'une de ces crises mélancoliques, lorsqu'une partie de la bouffée de vent qui avait ouvert ma fenêtre et fermé ma porte en passant, après avoir fait quelques tours dans ma chambre, feuilleté mes livres et jeté une feuille volante de mon voyage par terre, entra finalement dans mes rideaux et vint mourir sur ma joue. Je sentis la douce fraîcheur de la nuit, et, regardant cela comme une invitation de sa part, je me levai tout de suite, et j'allai sur mon échelle jouir du calme de la nature.

CHAPITRE XIII.

LE temps était serein : la voie lactée, comme un léger nuage, partageait le ciel ; un doux rayon partait de chaque étoile pour venir jusqu'à moi, et, lorsque j'en examinais une attentivement, ses compagnes semblaient scintiller plus vivement pour attirer mes regards.

C'est un charme toujours nouveau pour moi que celui de contempler le ciel étoilé, et je n'ai pas à me reprocher d'avoir fait un seul voyage, ni même une simple promenade nocturne, sans payer le tribut d'admiration que je dois aux merveilles du firmament. Quoique je sente toute l'impuissance de ma pensée dans ces hautes méditations, je trouve un plaisir inexprimable à m'en occuper. J'aime à penser que ce n'est point le hasard qui conduit jusqu'à mes yeux cette émanation des mondes éloignés, et chaque étoile verse avec sa lumière un rayon d'espérance dans mon cœur. Eh quoi ! ces merveilles n'auraient-elles d'autre rapport avec moi que celui de briller à mes yeux? Et ma pensée qui s'élève jusqu'à elles, mon cœur qui s'émeut à leur aspect, leur seraient-ils étrangers ?... Spectateur éphémère d'un spectacle éternel, l'homme lève un instant les yeux vers le ciel, et les referme pour toujours; mais, pendant cet instant rapide qui lui est accordé, de tous les points du ciel et depuis les bornes de l'univers, un rayon consolateur part de chaque monde, et vient frapper ses regards, pour lui annoncer qu'il existe un rapport entre l'immensité et lui, et qu'il est associé à l'éternité.

CHAPITRE XIV.

Un sentiment fâcheux troublait cependant le plaisir que j'éprouvais en me livrant à ces méditations. Combien peu de personnes, me disais-je, jouissent maintenant avec moi du spectacle sublime que le ciel étale inutilement pour les hommes assoupis !... Passe encore pour ceux qui dorment ; mais qu'en coûterait-il à ceux qui se promènent, à ceux qui sortent en foule du théâtre, de regarder un instant et d'admirer les brillantes constellations qui rayonnent de toutes parts sur leur tête ? — Non, les spectateurs attentifs de Scapin ou de Jocrisse ne daigneront pas lever les yeux : ils vont rentrer brutalement chez eux, ou ailleurs, sans songer que le ciel existe. Quelle bizarrerie !... parce qu'on peut le voir souvent et gratis, ils n'en veulent pas. Si le firmament était toujours voilé pour nous, si le spectacle qu'il nous offre dépendait d'un entrepreneur, les premières loges sur les toits seraient hors de prix, et les dames de Turin s'arracheraient ma lucarne.

« Oh ! si j'étais souverain d'un pays, m'écriai-je

saisi d'une juste indignation, je ferais chaque nuit sonner le tocsin, et j'obligerais mes sujets de tout âge, de tout sexe et de toute condition, de se mettre à la fenêtre et de regarder les étoiles. » Ici la raison, qui, dans mon royaume, n'a qu'un droit contesté de remontrance, fut cependant plus heureuse qu'à l'ordinaire dans les représentations qu'elle me proposa au sujet de l'édit inconsidéré que je voulais proclamer dans mes États. « Sire, me dit-elle, Votre Majesté ne daignerait-elle pas faire une exception en faveur des nuits pluvieuses, puisque, dans ce cas, le ciel étant couvert... — Fort bien, fort bien, répondis-je, je n'y avais pas songé : vous noterez une exception en faveur des nuits pluvieuses. — Sire, ajouta-t-elle, je pense qu'il serait à propos d'excepter aussi les nuits sereines, lorsque le froid est excessif et que la bise souffle, puisque l'exécution rigoureuse de l'édit accablerait vos heureux sujets de rhumes et de catarrhes. » Je commençais à voir beaucoup de difficultés dans l'exécution de mon projet ; mais il m'en coûtait de revenir sur mes pas. « Il faudra, dis-je, écrire au Conseil de médecine et à l'Académie des sciences pour fixer le degré du thermomètre centigrade auquel mes sujets pourront se dispenser de se mettre à la fenêtre ; mais je veux, j'exige absolument que l'ordre soit exécuté à la rigueur. — Et les malades, Sire ? — Cela va sans

dire; qu'ils soient exceptés: l'humanité doit aller avant tout. — Si je ne craignais de fatiguer Votre Majesté, je lui ferais encore observer que l'on pourrait (dans le cas où elle le jugerait à propos et que la chose ne présentât pas de grands inconvénients) ajouter aussi une exception en faveur des aveugles, puisque, étant privés de l'organe de la vue... — Eh bien, est-ce tout? interrompis-je avec humeur. — Pardon, Sire; mais les amoureux? Le cœur débonnaire de Votre Majesté pourrait-il les contraindre à regarder aussi les étoiles? — C'est bon, c'est bon, dit le roi; remettons cela: nous y penserons à tête reposée. Vous me donnerez un mémoire détaillé là-dessus. »

Bon Dieu!... bon Dieu!... combien il faut y réfléchir avant de donner un édit de haute police!

CHAPITRE XV.

LES étoiles les plus brillantes n'ont jamais été celles que je contemple avec plus de plaisir; mais les plus petites, celles qui, perdues dans un éloignement incommensurable, ne paraissent que comme des points imperceptibles, ont toujours été mes étoiles favorites. La raison en est toute simple: on concevra

facilement qu'en faisant faire à mon imagination autant de chemin de l'autre côté de leur sphère que mes regards en font de celui-ci pour parvenir jusqu'à elles, je me trouve porté sans effort à une distance où peu de voyageurs sont parvenus avant moi, et je m'étonne, en me trouvant là, de n'être encore qu'au commencement de ce vaste univers : car il serait, je crois, ridicule de penser qu'il existe une barrière au delà de laquelle le néant commence, comme si le néant était plus facile à comprendre que l'existence ! Après la dernière étoile, j'en imagine encore une autre, qui ne saurait non plus être la dernière. En assignant des limites à la création, tant soient-elles éloignées, l'univers ne me paraît plus qu'un point lumineux, comparé à l'immensité de l'espace vide qui l'environne, à cet affreux et sombre néant, au milieu duquel il serait suspendu comme une lampe solitaire. — Ici je me couvris les yeux avec les deux mains, pour m'éloigner toute espèce de distraction, et donner à mes idées la profondeur qu'un semblable sujet exige ; et, faisant un effort de tête surnaturel, je composai un système du monde, le plus complet qui ait encore paru. Le voici dans tous ses détails ; il est le résultat des méditations de toute ma vie. « Je crois que l'espace étant... » Mais ceci mérite un chapitre à part ; et, vu l'importance de la matière, il sera le seul de mon voyage qui portera un titre.

CHAPITRE XVI.

Système du Monde.



Je crois donc que l'espace étant infini, la création l'est aussi, et que Dieu a créé dans son éternité une infinité de mondes dans l'immensité de l'espace.

CHAPITRE XVII.

J'avouerai cependant de bonne foi que je ne comprends guère mieux mon système que tous les autres systèmes éclos jusqu'à ce jour de l'imagination des philosophes anciens et modernes; mais le mien a l'avantage précieux d'être contenu dans quatre lignes, tout énorme qu'il est. Le lecteur indulgent voudra bien observer aussi qu'il a été composé tout entier au sommet d'une échelle. Je l'aurais

cependant embelli de commentaires et de notes si, dans le moment où j'étais le plus fortement occupé de mon sujet, je n'avais été distrait par des sons enchanteurs qui vinrent frapper agréablement mon oreille. Une voix telle que je n'en ai jamais entendu de plus mélodieuse, sans en excepter même celle de Zénéide, une de ces voix qui sont toujours à l'unisson des fibres de mon cœur, chantait tout près de moi une romance dont je ne perdis pas un mot, et qui ne sortira jamais de ma mémoire. En écoutant avec attention, je decouvris que la voix partait d'une fenêtre plus basse que la mienne : malheureusement je ne pouvais la voir, l'extrémité du toit, au-dessus duquel s'élevait ma lucarne, la cachant à mes yeux. Cependant le désir d'apercevoir la sirène qui me charmait par ses accords augmentait à proportion du charme de la romance, dont les paroles touchantes auraient arraché des larmes à l'être le plus insensible. Bientôt, ne pouvant plus résister à ma curiosité, je montai jusqu'au dernier échelon, je mis un pied sur le bord du toit, et, me tenant d'une main au montant de la fenêtre, je me suspendis ainsi sur la rue, au risque de me précipiter.

Je vis alors sur un balcon à ma gauche, un peu au-dessous de moi, une jeune femme en déshabillé blanc : sa main soutenait sa tête charmante, assez penchée pour laisser entrevoir, à la lueur des

astres, le profil le plus intéressant, et son attitude semblait imaginée pour présenter dans tout son jour, à un voyageur aérien comme moi, une taille svelte et bien prise; un de ses pieds nus, jeté négligemment en arrière, était tourné de façon qu'il m'était possible, malgré l'obscurité, d'en présumer les heureuses dimensions, tandis qu'une jolie petite mule, dont il était séparé, les déterminait encore mieux à mon œil curieux. Je vous laisse à penser, ma chère Sophie, quelle était la violence de ma situation. Je n'osais faire la moindre exclamation, de peur d'effaroucher ma belle voisine, ni le moindre mouvement, de peur de tomber dans la rue. Un soupir m'échappa cependant malgré moi; mais je fus à temps d'en retenir la moitié: le reste fut emporté par un zéphyr qui passait, et j'eus tout le loisir d'examiner la rêveuse, soutenu dans cette position périlleuse par l'espoir de l'entendre chanter encore. Mais, hélas! sa romance était finie, et mon mauvais destin lui fit garder le silence le plus opiniâtre. Enfin, après avoir attendu bien longtemps, je crus pouvoir me hasarder à lui adresser la parole : il ne s'agissait plus que de trouver un compliment digne d'elle et des sentiments qu'elle m'avait inspirés. Oh! combien je regrettai de n'avoir pas terminé mon épître dédicatoire en vers! comme je l'aurais placée à propos dans cette occasion! Ma présence d'esprit ne m'abandonna

cependant pas au besoin. Inspiré par la douce influence des astres et par le désir plus puissant encore de réussir auprès d'une belle, après avoir toussé légèrement pour la prévenir et pour rendre le son de ma voix plus doux : « Il fait bien beau temps cette nuit, » lui dis-je du ton le plus affectueux qu'il me fut possible.

CHAPITRE XVIII.

JE crois entendre d'ici Mme de Hautcastel, qui ne me passe rien, me demander compte de la romance dont j'ai parlé dans le chapitre précédent. Pour la première fois de ma vie, je me trouve dans la dure nécessité de lui refuser quelque chose. Si j'insérais ces vers dans mon voyage, on ne manquerait pas de m'en croire l'auteur, ce qui m'attirerait, sur la nécessité des contusions, plus d'une mauvaise plaisanterie que je veux éviter. Je continuerai donc la relation de mon aventure avec mon aimable voisine, aventure dont la catastrophe inattendue, ainsi que la délicatesse avec laquelle je l'ai conduite, sont faites pour intéresser toutes les classes de lecteurs. Mais, avant de savoir ce qu'elle

me répondit, et comment fut reçu le compliment ingénieux que je lui avais adressé, je dois répondre d'avance à certaines personnes qui se croient plus éloquentes que moi, et qui me condamneront sans pitié pour avoir commencé la conversation d'une manière si triviale, à leur sens. Je leur prouverai que, si j'avais fait de l'esprit dans cette occasion importante, j'aurais manqué ouvertement aux règles de la prudence et du bon goût. Tout homme qui entre en conversation avec une belle en disant un bon mot ou en faisant un compliment, quelque flatteur qu'il puisse être, laisse entrevoir des prétentions qui ne doivent paraître que lorsqu'elles commencent à être fondées. En outre, s'il fait de l'esprit, il est évident qu'il cherche à briller, et par conséquent qu'il pense moins à sa dame qu'à lui-même. Or, les dames veulent qu'on s'occupe d'elles ; et, quoiqu'elles ne fassent pas toujours exactement les mêmes réflexions que je viens d'écrire, elles possèdent un sens exquis et naturel qui leur apprend qu'une phrase triviale, dite par le seul motif de lier la conversation et de s'approcher d'elles, vaut mille fois mieux qu'un trait d'esprit inspiré par la vanité, et mieux encore (ce qui paraîtra bien étonnant) qu'une épître dédicatoire en vers. Bien plus, je soutiens (dût mon sentiment être regardé comme un paradoxe) que cet esprit léger et brillant de la conversation n'est pas même

nécessaire dans la plus longue liaison, si c'est vraiment le cœur qui l'a formée; et, malgré tout ce que les personnes qui n'ont aimé qu'à demi disent des longs intervalles que laissent entre eux les sentiments vifs de l'amour et de l'amitié, la journée est toujours courte lorsqu'on la passe auprès de son amie, et le silence est aussi intéressant que la discussion.

Quoi qu'il en soit de ma dissertation, il est très-sûr que je ne vis rien de mieux à dire, sur le bord du toit où je me trouvais, que les paroles en question. Je ne les eus pas plutôt prononcées que mon âme se transporta tout entière au tympan de mes oreilles, pour saisir jusqu'à la moindre nuance des sons que j'espérais entendre. La belle releva sa tête pour me regarder : ses longs cheveux se déployèrent comme un voile, et servirent de fond à son visage charmant, qui réfléchissait la lumière mystérieuse des étoiles. Déjà sa bouche était entr'ouverte, ses douces paroles s'avançaient sur ses lèvres.... Mais, ô ciel ! quelle fut ma surprise et ma terreur !... Un bruit sinistre se fit entendre : « Que faites-vous là, Madame? à cette heure? Rentrez ! » dit une voix mâle et sonore, dans l'intérieur de l'appartement. Je fus pétrifié.

CHAPITRE XIX.

Tel doit être le bruit qui vient effrayer les coupables lorsqu'on ouvre tout à coup devant eux les portes brûlantes du Tartare ; ou tel encore doit être celui que font, sous les voûtes infernales, les sept cataractes du Styx, dont les poëtes ont oublié de parler.

CHAPITRE XX.

Un feu follet traversa le ciel en ce moment, et disparut presque aussitôt. Mes yeux, que la clarté du météore avait détournés un instant, se reportèrent sur le balcon, et n'y virent plus que la petite pantoufle. Ma voisine, dans sa retraite précipitée, avait oublié de la reprendre. Je contemplai longtemps ce joli moule d'un pied digne du ciseau de Praxitèle avec une émotion dont je n'oserais avouer toute la force, mais, ce qui pourra paraître

bien singulier, et ce dont je ne saurais me rendre raison à moi-même, c'est qu'un charme insurmontable m'empêchait d'en détourner mes regards, malgré tous les efforts que je faisais pour les porter sur d'autres objets.

On raconte que, lorsqu'un serpent regarde un rossignol, le malheureux oiseau, victime d'un charme irrésistible, est forcé de s'approcher du reptile vorace. Ses ailes rapides ne lui servent plus qu'à le conduire à sa perte, et chaque effort qu'il fait pour s'éloigner le rapproche de l'ennemi qui le poursuit de son regard inévitable.

Tel était sur moi l'effet de cette pantoufle, sans que cependant je puisse dire avec certitude qui, de la pantoufle ou de moi, était le serpent, puisque, selon les lois de la physique, l'attraction devait être réciproque. Il est certain que cette influence funeste n'était point un jeu de mon imagination. J'étais si réellement et si fortement attiré, que je fus deux fois au moment de lâcher la main et de me laisser tomber. Cependant, comme le balcon sur lequel je voulais aller n'était pas exactement sous ma fenêtre, mais un peu de côté, je vis fort bien que, la force de gravitation inventée par Newton venant à se combiner avec l'attraction oblique de la pantoufle, j'aurais suivi dans ma chute une diagonale, et je serais tombé sur une guérite qui ne me paraissait pas plus grosse qu'un œuf, de

la hauteur où je me trouvais, en sorte que mon but aurait été manqué.... Je me cramponnai donc plus fortement encore à la fenêtre, et, faisant un effort de résolution, je parvins à lever les yeux et à regarder le ciel.

CHAPITRE XXI.

Je serais fort en peine d'expliquer et de définir exactement l'espèce de plaisir que j'éprouvais dans cette circonstance. Tout ce que je puis affirmer, c'est qu'il n'avait rien de commun avec celui que m'avait fait ressentir, quelques moments plus tôt, l'aspect de la voie lactée et du ciel étoilé. Cependant, comme dans les situations les plus embarrassantes de ma vie j'ai toujours aimé à me rendre raison de ce qui se passe dans mon âme, je voulus à cette occasion me faire une idée bien nette du plaisir que peut ressentir un honnête homme lorsqu'il contemple la pantoufle d'une dame, comparé au plaisir que lui fait éprouver la contemplation des étoiles. Pour cet effet, je choisis dans le ciel la constellation la plus apparente. C'était, si je ne me trompe, la chaise de Cassiopée qui se trouvait au-dessus de

ma tête, et je regardai tour à tour la constellation et la pantoufle, la pantoufle et la constellation. Je vis alors que ces deux sensations étaient de nature toute différente : l'une était dans ma tête, tandis que l'autre me semblait avoir son siége dans la région du cœur. Mais ce que je n'avouerai pas sans un peu de honte, c'est que l'attrait qui me portait vers la pantoufle enchantée absorbait toutes mes facultés. L'enthousiasme que m'avait causé, quelque temps auparavant, l'aspect du ciel étoilé n'existait plus que faiblement, et bientôt il s'anéantit tout à fait lorsque j'entendis la porte du balcon se rouvrir, et que j'aperçus un petit pied, plus blanc que l'albâtre, s'avancer doucement et s'emparer de la petite mule. Je voulus parler ; mais, n'ayant pas eu le temps de me préparer comme la première fois, je ne retrouvai plus ma présence d'esprit ordinaire, et j'entendis la porte du balcon se refermer avant d'avoir imaginé quelque chose de convenable à dire.

CHAPITRE XXII.

Les chapitres précédents suffiront, j'espère, pour répondre victorieusement à une inculpation de Mme de Hautcastel, qui n'a pas craint de dénigrer mon premier voyage, sous le prétexte qu'on n'a pas l'occasion d'y faire l'amour. Elle ne pourrait faire à ce nouveau voyage le même reproche ; et, quoique mon aventure avec mon aimable voisine n'ait pas été poussée bien loin, je puis assurer que j'y trouvai plus de satisfaction que dans plus d'une autre circonstance où je m'étais imaginé être très-heureux, faute d'objet de comparaison. Chacun jouit de la vie à sa manière; mais je croirais manquer à ce que je dois à la bienveillance du lecteur, si je lui laissais ignorer une découverte qui, plus que toute autre chose, a contribué jusqu'ici à mon bonheur (à condition toutefois que cela restera entre nous) : car il ne s'agit de rien moins que d'une nouvelle méthode de faire l'amour, beaucoup plus avantageuse que la précédente, sans avoir aucun de ses nombreux inconvénients. Cette invention étant spécialement

destinée aux personnes qui voudront adopter ma nouvelle manière de voyager, je crois devoir consacrer quelques chapitres à leur instruction.

CHAPITRE XXIII.

J'AVAIS observé, dans le cours de ma vie, que, lorsque j'étais amoureux suivant la méthode ordinaire, mes sensations ne répondaient jamais à mes espérances, et que mon imagination se voyait déjouée dans tous ses plans. En y réfléchissant avec attention, je pensai que, s'il m'était possible d'étendre le sentiment qui me porte à l'amour individuel sur tout le sexe qui en est l'objet, je me procurerais des jouissances nouvelles sans me compromettre en aucune façon. Quel reproche, en effet, pourrait-on faire à un homme qui se trouverait pourvu d'un cœur assez énergique pour aimer toutes les femmes aimables de l'univers? Oui, Madame, je les aime toutes, et non-seulement celles que je connais ou que j'espère rencontrer, mais toutes celles qui existent sur la surface de la terre. Bien plus, j'aime toutes les femmes qui ont existé, et celles qui existeront, sans compter un

bien plus grand nombre encore que mon imagination tire du néant : toutes les femmes possibles enfin sont comprises dans le vaste cercle de mes affections.

Par quel injuste et bizarre caprice renfermerais-je un cœur comme le mien dans les bornes étroites d'une société ? Que dis-je ! pourquoi circonscrire son essor aux limites d'un royaume ou même d'une république ?

Assise au pied d'un chêne battu par la tempête, une jeune veuve indienne mêle ses soupirs au bruit des vents déchaînés. Les armes du guerrier qu'elle aimait sont suspendues sur sa tête, et le bruit lugubre qu'elles font entendre en se heurtant ramène dans son cœur le souvenir de son bonheur passé. Cependant la foudre sillonne les nuages, et la lumière livide des éclairs se réfléchit dans ses yeux immobiles. Tandis que le bûcher qui doit la consumer s'élève, seule, sans consolation, dans la stupeur du désespoir, elle attend une mort affreuse, qu'un préjugé cruel lui fait préférer à la vie.

Quelle douce et mélancolique jouissance n'éprouve point un homme sensible en approchant de cette infortunée pour la consoler ! Tandis qu'assis sur l'herbe à côté d'elle, je cherche à la dissuader de l'horrible sacrifice, et que, mêlant mes soupirs aux siens et mes larmes à ses larmes, je tâche de la distraire de ses douleurs, toute la ville accourt

chez Mme d'A***, dont le mari vient de mourir d'un coup d'apoplexie. Résolue aussi de ne point survivre à son malheur, insensible aux larmes et aux prières de ses amis, elle se laisse mourir de faim ; et, depuis ce matin, où imprudemment on est venu lui annoncer cette nouvelle, la malheureuse n'a mangé qu'un biscuit, et n'a bu qu'un petit verre de vin de Malaga. Je ne donne à cette femme désolée que la simple attention nécessaire pour ne pas enfreindre les lois de mon système universel, et je m'éloigne bientôt de chez elle, parce que je suis naturellement jaloux, et ne veux pas me compromettre avec une foule de consolateurs, non plus qu'avec les personnes trop aisées à consoler.

Les beautés malheureuses ont particulièrement des droits sur mon cœur, et le tribut de sensibilité que je leur dois n'affaiblit point l'intérêt que je porte à celles qui sont heureuses. Cette disposition varie à l'infini mes plaisirs, et me permet de passer tour à tour de la mélancolie à la gaieté, et d'un repos sentimental à l'exaltation.

Souvent aussi je forme des intrigues amoureuses dans l'histoire ancienne, et j'efface des lignes entières dans les vieux registres du destin. Combien de fois n'ai-je pas arrêté la main parricide de Virginius et sauvé la vie à sa fille infortunée, victime à la fois de l'excès du crime et de celui de la vertu !

Cet événement me remplit de terreur lorsqu'il revient à ma pensée ; je ne m'étonne point s'il fut l'origine d'une révolution.

J'espère que les personnes raisonnables, ainsi que les âmes compatissantes, me sauront gré d'avoir arrangé cette affaire à l'amiable ; et tout homme qui connaît un peu le monde jugera comme moi que, si on avait laissé faire le décemvir, cet homme passionné n'aurait pas manqué de rendre justice à la vertu de Virginie : les parents s'en seraient mêlés ; le père Virginius, à la fin, se serait apaisé, et le mariage s'en serait suivi dans toutes les formes voulues par la loi.

Mais le malheureux amant délaissé, que serait-il devenu ? Eh bien, l'amant, qu'a-t-il gagné à ce meurtre ? Mais, puisque vous voulez bien vous apitoyer sur son sort, je vous apprendrai, ma chère Marie, que, six mois après la mort de Virginie, il était non-seulement consolé, mais très-heureusement marié, et qu'après avoir eu plusieurs enfants il perdit sa femme, et se remaria, six semaines après, avec la veuve d'un tribun du peuple. Ces circonstances, ignorées jusqu'à ce jour, ont été découvertes et déchiffrées dans un manuscrit palimpseste de la bibliothèque Ambrosienne par un savant antiquaire italien. Elles augmenteront malheureusement d'une page l'histoire abominable et déjà trop longue de la république romaine.

CHAPITRE XXIV.

Après avoir sauvé l'intéressante Virginie, j'échappe modestement à sa reconnaissance; et, toujours désireux de rendre service aux belles, je profite de l'obscurité d'une nuit pluvieuse, et je vais furtivement ouvrir le tombeau d'une jeune vestale, que le sénat romain a eu la barbarie de faire enterrer vivante pour avoir laissé éteindre le feu sacré de Vesta, ou peut-être bien pour s'y être légèrement brûlée. Je marche en silence dans les rues détournées de Rome avec le charme intérieur qui précède les bonnes actions, surtout lorsqu'elles ne sont pas sans danger. J'évite avec soin le Capitole, de peur d'éveiller les oies, et, me glissant à travers les gardes de la porte Colline, j'arrive heureusement au tombeau sans être aperçu.

Au bruit que je fais en soulevant la pierre qui le couvre, l'infortunée détache sa tête échevelée du sol humide du caveau. Je la vois, à la lueur de la lampe sépulcrale, jeter autour d'elle des regards égarés. Dans son délire, la malheureuse victime croit être déjà sur les rives du Cocyte. « O Minos!

s'écrie-t-elle, ô juge inexorable ! j'aimai, il est vrai, sur la terre, contre les lois sévères de Vesta. Si les dieux sont aussi barbares que les hommes, ouvre, ouvre pour moi les abîmes du Tartare ! J'aimais et j'aime encore. — Non, non, tu n'es point encore dans le royaume des morts ; viens, jeune infortunée, reparais sur la terre ! renais à la lumière et à l'amour ! » Cependant je saisis sa main, déjà glacée par le froid de la tombe ; je l'enlève dans mes bras, je la serre contre mon cœur, et je l'arrache enfin de cet horrible lieu, toute palpitante de frayeur et de reconnaissance.

Gardez-vous bien de croire, Madame, qu'aucun intérêt personnel soit le mobile de cette bonne action. L'espoir d'intéresser en ma faveur la belle ex-vestale n'entre pour rien dans tout ce que je fais pour elle, car je rentrerais ainsi dans l'ancienne méthode : je puis assurer, parole de voyageur, que, tant qu'a duré notre promenade, depuis la porte Colline jusqu'à l'endroit où se trouve maintenant le tombeau des Scipions, malgré l'obscurité profonde, et dans les moments mêmes où sa faiblesse m'obligeait de la soutenir dans mes bras, je n'ai cessé de la traiter avec les égards et le respect dus à ses malheurs, et je l'ai scrupuleusement rendue à son amant, qui l'attendait sur la route.

CHAPITRE XXV.

Une autre fois, conduit par mes rêveries, je me trouvai par hasard à l'enlèvement des Sabines. Je vis avec beaucoup de surprise que les Sabins prenaient la chose tout autrement que ne le raconte l'histoire. N'entendant rien à cette bagarre, j'offris ma protection à une femme qui fuyait, et je ne pus m'empêcher de rire, en l'accompagnant, lorsque j'entendis un Sabin furieux s'écrier avec l'accent du désespoir : « Dieux immortels ! pourquoi n'ai-je point amené ma femme à la fête ! »

CHAPITRE XXVI.

Outre la moitié du genre humain à laquelle je porte une si vive affection, le dirai-je, et voudra-t-on me croire ? mon cœur est doué d'une telle capacité de tendresse que tous les êtres vivants et les choses

inanimées elles-mêmes en ont aussi une bonne part. J'aime les arbres qui me prêtent leur ombre, et les oiseaux qui gazouillent sous le feuillage, et le cri nocturne de la chouette, et le bruit des torrents; j'aime tout... j'aime la lune!

Vous riez, Mademoiselle : il est aisé de tourner en ridicule les sentiments que l'on n'éprouve pas; mais les cœurs qui ressemblent au mien me comprendront.

Oui, je m'attache d'une véritable affection à tout ce qui m'entoure; j'aime les chemins où je passe, la fontaine dans laquelle je bois; je ne me sépare pas sans quelque peine du rameau que j'ai pris au hasard dans une haie; je le regarde encore après l'avoir jeté : nous avions déjà fait connaissance; je regrette les feuilles qui tombent et jusqu'au zéphyr qui passe. Où est maintenant celui qui agitait tes cheveux noirs, Élisa, lorsque, assise auprès de moi sur les bords de la Doire, la veille de notre éternelle séparation, tu me regardais dans un triste silence? Où est ton regard? où est cet instant douloureux et chéri?

O Temps! divinité terrible! ce n'est pas ta faux cruelle qui m'épouvante; je ne crains que tes hideux enfants, l'Indifférence et l'Oubli, qui font une longue mort des trois quarts de notre existence.

Hélas! ce zéphyr, ce regard, ce sourire, sont aussi loin de moi que les aventures d'Ariane; il ne

reste plus au fond de mon cœur que des regrets et de vains souvenirs : triste mélange sur lequel ma vie surnage encore, comme un vaisseau fracassé par la tempête flotte quelque temps encore sur la mer agitée...

CHAPITRE XXVII.

JUSQU'A ce que, l'eau s'introduisant peu à peu entre les planches brisées, le malheureux vaisseau disparaisse englouti dans l'abîme. Les vagues le recouvrent, la tempête s'apaise, et l'hirondelle de mer rase la plaine solitaire et tranquille de l'Océan.

CHAPITRE XXVIII.

JE me vois forcé de terminer ici l'explication de ma nouvelle méthode de faire l'amour, parce que je m'aperçois qu'elle tombe dans le noir. Il ne sera pas cependant hors de propos d'ajouter encore quelques éclaircissements sur cette découverte, qui ne con-

vient pas généralement à tout le monde ni à tous les âges. Je ne conseillerais à personne de la mettre en usage à vingt ans. L'inventeur lui-même n'en usait pas à cette époque de sa vie. Pour en tirer tout le parti possible, il faut avoir éprouvé tous les chagrins de la vie sans être découragé, et toutes les jouissances sans en être dégoûté. Point difficile! elle est surtout utile à cet âge où la raison nous conseille de renoncer aux habitudes de la jeunesse, et peut servir d'intermédiaire et de passage insensible entre le plaisir et la sagesse. Ce passage, comme l'ont observé tous les moralistes, est très-difficile. Peu d'hommes ont le noble courage de le franchir galamment, et souvent, après avoir fait le pas, ils s'ennuient sur l'autre bord, et repassent le fossé en cheveux gris et à leur grande honte. C'est ce qu'ils éviteront sans peine par ma nouvelle manière de faire l'amour. En effet, la plupart de nos plaisirs n'étant autre chose qu'un jeu de l'imagination, il est essentiel de lui présenter une pâture innocente pour la détourner des objets auxquels nous devons renoncer, à peu près comme l'on présente des joujoux aux enfants lorsqu'on leur refuse des bonbons. De cette manière, on a le temps de s'affermir sur le terrain de la sagesse sans penser y être encore, et l'on y arrive par le chemin de la folie, ce qui en facilitera singulièrement l'accès à beaucoup de monde.

Je crois donc ne m'être point trompé dans l'espoir d'être utile qui m'a fait prendre la plume, et je n'ai plus qu'à me défendre du mouvement naturel d'amour-propre que je pourrais légitimement ressentir en dévoilant aux hommes de semblables vérités.

CHAPITRE XXIX.

TOUTES ces confidences, ma chère Sophie, ne vous auront pas fait oublier, j'espère, la position gênante dans laquelle vous m'avez laissé sur ma fenêtre. L'émotion que m'avait causée l'aspect du joli pied de ma voisine durait encore, et j'étais plus que jamais retombé sous le charme dangereux de la pantoufle, lorsqu'un événement imprévu vint me tirer du péril où j'étais de me précipiter du cinquième étage dans la rue. Une chauve-souris qui rôdait autour de la maison, et qui, me voyant immobile depuis si longtemps, me prit apparemment pour une cheminée, vint tout à coup s'abattre sur moi et s'accrocher à mon oreille. Je sentis sur ma joue l'horrible fraîcheur de ses ailes humides. Tous les échos de Turin répondirent au cri furieux que je poussai malgré moi. Les sentinelles éloignées donnèrent le

Qui vive? et j'entendis dans la rue la marche précipitée d'une patrouille.

J'abandonnai sans beaucoup de peine la vue du balcon, qui n'avait plus aucun attrait pour moi. Le froid de la nuit m'avait saisi; un léger frisson me parcourut de la tête aux pieds, et, comme je croisais ma robe de chambre pour me réchauffer, je vis, à mon grand regret, que cette sensation de froid, jointe à l'insulte de la chauve-souris, avait suffi pour changer de nouveau le cours de mes idées. La pantoufle magique n'aurait pas eu dans ce moment plus d'influence sur moi que la chevelure de Bérénice ou toute autre constellation. Je calculai tout de suite combien il était déraisonnable de passer la nuit exposé à l'intempérie de l'air, au lieu de suivre le vœu de la nature, qui nous ordonne le sommeil. Ma raison, qui dans ce moment agissait seule en moi, me fit voir cela prouvé comme une proposition d'Euclide. Enfin je fus tout à coup privé d'imagination et d'enthousiasme, et livré sans secours à la triste réalité. Existence déplorable! autant vaudrait-il être un arbre sec dans une forêt, ou bien un obélisque au milieu d'une place!

Les deux étranges machines, m'écriai-je alors, que la tête et le cœur de l'homme! Emporté tour à tour par ces deux mobiles de ses actions dans deux directions contraires, la dernière qu'il suit lui semble toujours la meilleure! O folie de l'enthou-

siasme et du sentiment! dit la froide raison; ô faiblesse et incertitude de la raison! dit le sentiment. Qui pourra jamais, qui osera décider entre eux?

Je pensai qu'il serait beau de traiter la question sur place, et de décider une bonne fois auquel de ces deux guides il convenait de me confier pour le reste de ma vie. Suivrai-je désormais ma tête ou mon cœur? Examinons.

CHAPITRE XXX.

En disant ces mots, je m'aperçus d'une douleur sourde dans celui de mes pieds qui reposait sur l'échelon. J'étais en outre très-fatigué de la position difficile que j'avais gardée jusqu'alors. Je me baissai doucement pour m'asseoir, et, laissant pendre mes jambes à droite et à gauche de la fenêtre, je commençai mon voyage à cheval. J'ai toujours préféré cette manière de voyager à toute autre, et j'aime passionnément les chevaux; cependant, de tous ceux que j'ai vus ou dont j'ai pu entendre parler, celui dont j'aurais le plus ardemment désiré la possession est le cheval de bois dont il est parlé dans

les *Mille et une Nuits,* sur lequel on pouvait voyager dans les airs, et qui partait comme l'éclair lorsqu'on tournait une petite cheville entre ses oreilles.

Or l'on peut remarquer que ma monture ressemble beaucoup à celle des *Mille et une Nuits*. Par sa position, le voyageur à cheval sur sa fenêtre communique d'un côté avec le ciel et jouit de l'imposant spectacle de la nature : les météores et les astres sont à sa disposition; de l'autre, l'aspect de sa demeure et les objets qu'elle contient le ramènent à l'idée de son existence et le font rentrer en lui-même. Un seul mouvement de la tête remplace la cheville enchantée, et suffit pour opérer dans l'âme du voyageur un changement aussi rapide qu'extraordinaire. Tour à tour habitant de la terre et des cieux, son esprit et son cœur parcourent toutes les jouissances qu'il est donné à l'homme d'éprouver.

Je pressentis d'avance tout le parti que je pouvais tirer de ma monture. Lorsque je me sentis bien en selle et arrangé de mon mieux, certain de n'avoir rien à craindre des voleurs ni des faux pas de mon cheval, je crus l'occasion très-favorable pour me livrer à l'examen du problème que je devais résoudre touchant la prééminence de la raison ou du sentiment. Mais la première réflexion que je fis à ce sujet m'arrêta tout court. Est-ce bien à moi de m'établir juge dans une semblable cause? me

dis-je tout bas ; à moi qui, dans ma conscience, donne d'avance gain de cause au sentiment ? — Mais, d'autre part, si j'exclus les personnes dont le cœur l'emporte sur la tête, qui pourrai-je consulter? Un géomètre ? Bah ! ces gens-là sont vendus à la raison. Pour décider ce point, il faudrait trouver un homme qui eût reçu de la nature une égale dose de raison et de sentiment, et qu'au moment de la décision ces deux facultés fussent parfaitement en équilibre... chose impossible ! Il serait plus aisé d'équilibrer une république.

Le seul juge compétent serait donc celui qui n'aurait rien de commun ni avec l'un ni avec l'autre, un homme enfin sans tête et sans cœur. Cette étrange conséquence révolta ma raison ; mon cœur, de son côté, protesta n'y avoir aucune part. Cependant il me semblait avoir raisonné juste, et j'aurais, à cette occasion, pris la plus mauvaise idée de mes facultés intellectuelles, si je n'avais réfléchi que, dans les spéculations de haute métaphysique comme celle dont il est question, des philosophes du premier ordre ont été souvent conduits, par des raisonnements suivis, à des conséquences affreuses, qui ont influé sur le bonheur de la société humaine. Je me consolai donc, pensant que le résultat de mes spéculations ne ferait au moins de mal à personne. Je laissai la question indécise, et je résolus, pour le reste de mes jours, de suivre alternative-

ment ma tête ou mon cœur, suivant que l'un des deux l'emporterait sur l'autre. Je crois, en effet, que c'est la meilleure méthode. Elle ne m'a pas fait faire, à la vérité, une grande fortune jusqu'ici, me disais-je. N'importe, je vais, descendant le sentier rapide de la vie, sans crainte et sans projets, en riant et en pleurant tour à tour, et souvent à la fois, ou bien en sifflant quelque vieux air pour me désennuyer le long du chemin. D'autres fois, je cueille une marguerite dans le coin d'une haie; j'en arrache les feuilles les unes après les autres, en disant : « Elle m'aime un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout. » La dernière amène presque toujours *pas du tout*. En effet, Élisa ne m'aime plus.

Tandis que je m'occupe ainsi, la génération entière des vivants passe : semblable à une immense vague, elle va bientôt se briser avec moi sur le rivage de l'éternité; et, comme si l'orage de la vie n'était pas assez impétueux, comme s'il nous poussait trop lentement aux barrières de l'existence, les nations en masse s'égorgent en courant et préviennent le terme fixé par la nature. Des conquérants, entraînés eux-mêmes par le tourbillon rapide du temps, s'amusent à jeter des milliers d'hommes sur le carreau. Eh! Messieurs, à quoi songez-vous? Attendez!... ces bonnes gens allaient mourir de leur belle mort Ne voyez-vous pas la vague qui

s'avance? Elle écume déjà près du rivage... Attendez, au nom du Ciel, encore un instant, et vous, et vos ennemis, et moi, et les marguerites, tout cela va finir! Peut-on s'étonner assez d'une semblable démence? Allons, c'est un point résolu, dorénavant moi-même je n'effeuillerai plus de marguerites.

CHAPITRE XXXI.

Après m'être fixé pour l'avenir une règle de conduite prudente au moyen d'une logique lumineuse, comme on l'a vu dans les chapitres précédents, il me restait un point très-important à décider au sujet du voyage que j'allais entreprendre. Ce n'est pas tout, en effet, que de se placer en voiture ou à cheval : il faut encore savoir où l'on veut aller. J'étais si fatigué des recherches métaphysiques dont je venais de m'occuper qu'avant de me décider sur la région du globe à laquelle je donnerais la préférence, je voulus me reposer quelque temps en ne pensant à rien. C'est une manière d'exister qui est aussi de mon invention, et qui m'a souvent été d'un grand avantage; mais il n'est pas accordé à

tout le monde de savoir en user : car, s'il est aisé de donner de la profondeur à ses idées en s'occupant fortement d'un sujet, il ne l'est point autant d'arrêter tout à coup sa pensée comme l'on arrête le balancier d'une pendule. Molière a fort mal à propos tourné en ridicule un homme qui s'amusait à faire des ronds dans un puits : je serais, quant à moi, très-porté à croire que cet homme était un philosophe qui avait le pouvoir de suspendre l'action de son intelligence pour se reposer, opération des plus difficiles que puisse exécuter l'esprit humain. Je sais que les personnes qui ont reçu cette faculté sans l'avoir désirée, et qui ne pensent ordinairement à rien, m'accuseront de plagiat et réclameront la priorité d'invention ; mais l'état d'immobilité intellectuelle dont je veux parler est tout autre que celui dont ils jouissent et dont M. Necker a fait l'apologie [1]. Le mien est toujours volontaire et ne peut être que momentané. Pour en jouir dans toute sa plénitude, je fermai les yeux en m'appuyant des deux mains sur la fenêtre, comme un cavalier fatigué s'appuie sur le pommeau de sa selle, et bientôt le souvenir du passé, le sentiment du présent et la prévoyance de l'avenir s'anéantirent dans mon âme.

Comme ce mode d'existence favorise puissam-

1. *Sur le bonheur des sots,* 1782, in-18.

ment l'invasion du sommeil, après une demi-minute de jouissance je sentis que ma tête tombait sur ma poitrine. J'ouvris à l'instant les yeux, et mes idées reprirent leur cours : circonstance qui prouve évidemment que l'espèce de léthargie volontaire dont il s'agit est bien différente du sommeil, puisque je fus éveillé par le sommeil lui-même, accident qui n'est certainement jamais arrivé à personne.

En élevant mes regards vers le ciel, j'aperçus l'étoile polaire sur le faîte de la maison, ce qui me parut d'un bien bon augure au moment où j'allais entreprendre un long voyage. Pendant l'intervalle de repos dont je venais de jouir, mon imagination avait repris toute sa force, et mon cœur était prêt à recevoir les plus douces impressions : tant ce passager anéantissement de la pensée peut augmenter son énergie ! Le fond de chagrin que ma situation précaire dans le monde me faisait sourdement éprouver fut remplacé tout à coup par un sentiment vif d'espérance et de courage : je me sentis capable d'affronter la vie et toutes les chances d'infortune ou de bonheur qu'elle traîne après elle.

Astre brillant ! m'écriai-je dans l'extase délicieuse qui me ravissait, incompréhensible production de l'éternelle pensée ! toi qui seul, immobile dans les cieux, veilles depuis le jour de la création sur une moitié de la terre ! toi qui diriges le navigateur sur

les déserts de l'Océan, et dont un seul regard a souvent rendu l'espoir et la vie au matelot pressé par la tempête ! si jamais, lorsqu'une nuit sereine m'a permis de contempler le ciel, je n'ai manqué de te chercher parmi tes compagnes, assiste-moi, lumière céleste ! Hélas ! la terre m'abandonne : sois aujourd'hui mon conseil et mon guide, apprends-moi quelle est la région du globe où je dois me fixer !

Pendant cette invocation, l'étoile semblait rayonner plus vivement et se réjouir dans le ciel, en m'invitant à me rapprocher de son influence protectrice.

Je ne crois point aux pressentiments, mais je crois à une providence divine qui conduit les hommes par des moyens inconnus. Chaque instant de notre existence est une création nouvelle, un acte de la toute-puissante volonté. L'ordre inconstant qui produit les formes toujours nouvelles et les phénomènes inexplicables des nuages est déterminé pour chaque instant jusque dans la moindre parcelle d'eau qui les compose : les événements de notre vie ne sauraient avoir d'autre cause, et les attribuer au hasard serait le comble de la folie. Je puis même assurer qu'il m'est quelquefois arrivé d'entrevoir les fils imperceptibles avec lesquels la Providence fait agir les plus grands hommes comme des marionnettes, tandis qu'ils s'imaginent conduire le

monde ; un petit mouvement d'orgueil qu'elle leur souffle dans le cœur suffit pour faire périr des armées entières, et pour retourner une nation sens dessus dessous. Quoi qu'il en soit, je croyais si fermement à la réalité de l'invitation que j'avais reçue de l'étoile polaire que mon parti fut pris à l'instant même d'aller vers le nord ; et, quoique je n'eusse dans ces régions éloignées aucun point de préférence ni aucun but déterminé, lorsque je partis de Turin le jour suivant, je sortis par la porte *Palais*, qui est au nord de la ville, persuadé que l'étoile polaire ne m'abandonnerait pas.

CHAPITRE XXXII.

J'EN étais là de mon voyage, lorsque je fus obligé de descendre précipitamment de cheval. Je n'aurais pas tenu compte de cette particularité, si je ne devais en conscience instruire les personnes qui voudraient adopter cette manière de voyager des petits inconvénients qu'elle présente, après leur en avoir exposé les immenses avantages.

Les fenêtres, en général, n'ayant pas été primitivement inventées pour la nouvelle destination que

je leur ai donnée, les architectes qui les construisent négligent de leur donner la forme commode et arrondie d'une selle anglaise. Le lecteur intelligent comprendra, je l'espère, sans autre explication, la cause douloureuse qui me força de faire une halte. Je descendis assez péniblement, et je fis quelques tours à pied dans la longueur de ma chambre pour me dégourdir, en réfléchissant sur le mélange de peines et de plaisirs dont la vie est parsemée, ainsi que sur l'espèce de fatalité qui rend les hommes esclaves des circonstances les plus insignifiantes. Après quoi, je m'empressai de remonter à cheval, muni d'un coussin d'édredon : ce que je n'aurais pas osé faire quelques jours auparavant, de crainte d'être hué par la cavalerie ; mais, ayant rencontré la veille aux portes de Turin un parti de cosaques qui arrivaient sur de semblables coussins des bords des Palus-Méotides et de la mer Caspienne, je crus, sans déroger aux lois de l'équitation, que je respecte beaucoup, pouvoir adopter le même usage.

Délivré de la sensation désagréable que j'ai laissé deviner, je pus m'occuper sans inquiétude de mon plan de voyage.

Une des difficultés qui me tracassaient le plus, parce qu'elle tenait à ma conscience, était de savoir si je faisais bien ou mal d'abandonner ma patrie, dont la moitié m'avait elle-même aban-

donné[1]. Une semblable démarche me semblait trop importante pour m'y décider légèrement. En réfléchissant sur ce mot de patrie, je m'aperçus que je n'en avais pas une idée bien claire. « Ma patrie? En quoi consiste la patrie? Serait-ce un assemblage de maisons, de champs, de rivières? Je ne saurais le croire. C'est peut-être ma famille, mes amis, qui constituent ma patrie? mais ils l'ont déjà quittée. Ah! m'y voilà, c'est le gouvernement? mais il est changé. Bon Dieu! où donc est ma patrie? » Je passai la main sur mon front dans un état d'inquiétude inexprimable. L'amour de la patrie est tellement énergique! Les regrets que j'éprouvais moi-même à la seule pensée d'abandonner la mienne m'en prouvaient si bien la réalité que je serais resté à cheval toute ma vie plutôt que de désemparer avant d'avoir coulé à fond cette difficulté.

Je vis bientôt que l'amour de la patrie dépend de plusieurs éléments réunis, c'est-à-dire de la longue habitude que prend l'homme, depuis son enfance, des individus, de la localité et du gouvernement. Il ne s'agissait plus que d'examiner en quoi ces trois bases contribuent, chacune pour leur part, à constituer la patrie.

L'attachement à nos compatriotes, en général,

1. L'auteur servait en Piémont lorsque la Savoie, où il est né, fut réunie à la France.

dépend du gouvernement, et n'est autre chose que le sentiment de la force et du bonheur qu'il nous donne en commun; car le véritable attachement se borne à la famille et à un petit nombre d'individus dont nous sommes environnés immédiatement. Tout ce qui rompt l'habitude ou la facilité de se rencontrer rend les hommes ennemis : une chaîne de montagnes forme de part et d'autre des ultramontains qui ne s'aiment pas; les habitants de la rive droite d'un fleuve se croient fort supérieurs à ceux de la rive gauche, et ceux-ci se moquent à leur tour de leurs voisins. Cette disposition se remarque jusque dans les grandes villes partagées par un fleuve, malgré les ponts qui réunissent ses bords. La différence du langage éloigne bien davantage encore les hommes du même gouvernement : enfin la famille elle-même, dans laquelle réside notre véritable affection, est souvent dispersée dans la patrie; elle change continuellement dans la forme et dans le nombre; en outre, elle peut être transportée. Ce n'est donc ni dans nos compatriotes ni dans notre famille que réside absolument l'amour de la patrie.

La localité contribue pour le moins autant à l'attachement que nous portons à notre pays natal. Il se présente à ce sujet une question fort intéressante : on a remarqué de tout temps que les montagnards sont, de tous les peuples, ceux qui

sont le plus attachés à leur pays, et que les peuples nomades habitent en général les grandes plaines. Quelle peut être la cause de cette différence dans l'attachement de ces peuples à la localité? Si je ne me trompe, la voici : dans les montagnes, la patrie a une physionomie ; dans les plaines, elle n'en a point. C'est une femme sans visage, qu'on ne saurait aimer, malgré toutes ses bonnes qualités. Que reste-t-il, en effet, de sa patrie locale à l'habitant d'un village de bois, lorsque après le passage de l'ennemi le village est brûlé et les arbres coupés? Le malheureux cherche en vain, dans la ligne uniforme de l'horizon, quelque objet connu qui puisse lui donner des souvenirs : il n'en existe aucun. Chaque point de l'espace lui présente le même aspect et le même intérêt. Cet homme est nomade par le fait, à moins que l'habitude du gouvernement ne le retienne ; mais son habitation sera ici ou là, n'importe ; sa patrie est partout où le gouvernement a son action : il n'aura qu'une demi-patrie. Le montagnard s'attache aux objets qu'il a sous les yeux depuis son enfance, et qui ont des formes visibles et indestructibles : de tous les points de la vallée, il voit et reconnaît son champ sur le penchant de la côte. Le bruit du torrent qui bouillonne entre les rochers n'est jamais interrompu ; le sentier qui conduit au village se détourne auprès d'un bloc immuable de granit. Il voit en songe le contour

des montagnes qui est peint dans son cœur, comme, après avoir regardé longtemps les vitraux d'une fenêtre, on les voit encore en fermant les yeux : le tableau gravé dans sa mémoire fait partie de lui-même et ne s'efface jamais. Enfin, les souvenirs eux-mêmes se rattachent à la localité ; mais il faut qu'elle ait des objets dont l'origine soit ignorée, et dont on ne puisse prévoir la fin. Les anciens édifices, les vieux ponts, tout ce qui porte le caractère de grandeur et de longue durée remplace en partie les montagnes dans l'affection des localités : cependant les monuments de la nature ont plus de puissance sur le cœur. Pour donner à Rome un surnom digne d'elle, les orgueilleux Romains l'appelèrent *la ville aux sept collines*. L'habitude prise ne peut jamais être détruite. Le montagnard, à l'âge mûr, ne s'affectionne plus aux localités d'une grande ville, et l'habitant des villes ne saurait devenir un montagnard. De là vient peut-être qu'un des plus grands écrivains de nos jours, qui a peint avec génie les déserts de l'Amérique, a trouvé les Alpes mesquines, et le mont Blanc considérablement trop petit.

La part du gouvernement est évidente : il est la première base de la patrie. C'est lui qui produit l'attachement réciproque des hommes, et qui rend plus énergique celui qu'ils portent naturellement à la localité ; lui seul, par des souvenirs de bonheur

ou de gloire, peut les attacher au sol qui les a vus naître.

Le gouvernement est-il bon? la patrie est dans toute sa force ; devient-il vicieux ? la patrie est malade; change-t-il? elle meurt. C'est alors une nouvelle patrie, et chacun est le maître de l'adopter ou d'en choisir une autre.

Lorsque toute la population d'Athènes quitta cette ville sur la foi de Thémistocle, les Athéniens abandonnèrent-ils leur patrie, ou l'emportèrent-ils avec eux sur leurs vaisseaux?

Lorsque Coriolan...

Bon Dieu! dans quelle discussion me suis-je engagé! J'oublie que je suis à cheval sur ma fenêtre.

CHAPITRE XXXIII.

J'avais une vieille parente de beaucoup d'esprit, dont la conversation était des plus intéressantes ; mais sa mémoire, à la fois inconstante et fertile, la faisait passer souvent d'épisodes en épisodes et de digressions en digressions, au point qu'elle était obligée d'implorer le secours de ses auditeurs : « Que voulais-je donc vous raconter ? » disait-elle, et souvent aussi ses auditeurs l'avaient oublié, ce qui jetait

toute la société dans un embarras inexprimable. Or l'on a pu remarquer que le même accident m'arrive souvent dans mes narrations, et je dois convenir en effet que le plan et l'ordre de mon voyage sont exactement calqués sur l'ordre et le plan des conversations de ma tante; mais je ne demande main-forte à personne, parce que je me suis aperçu que mon sujet revient de lui-même, et au moment où je m'y attends le moins.

CHAPITRE XXXIV.

Les personnes qui n'approuveront pas ma dissertation sur la patrie doivent être prévenues que depuis quelque temps le sommeil s'emparait de moi, malgré les efforts que je faisais pour le combattre. Cependant je ne suis pas bien sûr maintenant si je m'endormis alors tout de bon, et si les choses extraordinaires que je vais raconter furent l'effet d'un rêve ou d'une vision surnaturelle.

Je vis descendre du ciel un nuage brillant qui s'approchait de moi peu à peu, et qui recouvrait comme d'un voile transparent une jeune personne de vingt-deux à vingt-trois ans. Je chercherais vainement des expressions pour décrire le sentiment

que son aspect me fit éprouver. Sa physionomie, rayonnante de bonté et de bienveillance, avait le charme des illusions de la jeunesse, et était douce comme les rêves de l'avenir ; son regard, son paisible sourire, tous ses traits, enfin, réalisaient à mes yeux l'être idéal que cherchait mon cœur depuis si longtemps, et que j'avais désespéré de rencontrer jamais.

Tandis que je la contemplais dans une extase délicieuse, je vis briller l'étoile polaire entre les boucles de sa chevelure noire, que soulevait le vent du nord, et au même instant des paroles consolatrices se firent entendre. Que dis-je? des paroles! c'était l'expression mystérieuse de la pensée céleste qui dévoilait l'avenir à mon intelligence, tandis que mes sens étaient enchaînés par le sommeil; c'était une communication prophétique de l'astre favorable que je venais d'invoquer, et dont je vais tâcher d'exprimer le sens dans une langue humaine.

« Ta confiance en moi ne sera point trompée, disait une voix dont le timbre ressemblait au son des harpes éoliennes. Regarde, voici la compagne que je t'ai réservée ; voici le bien auquel aspirent vainement les hommes qui pensent que le bonheur est un calcul, et qui demandent à la terre ce qu'on ne peut obtenir que du ciel. » A ces mots, le météore rentra dans la profondeur des cieux, l'aérienne divinité se perdit dans les brumes de l'hori-

zon ; mais en s'éloignant elle jeta sur moi des regards qui remplirent mon cœur de confiance et d'espoir.

Aussitôt, brûlant de la suivre, je piquai des deux de toute ma force ; et, comme j'avais oublié de mettre des éperons, je frappai du talon droit contre l'angle d'une tuile avec tant de violence que la douleur me réveilla en sursaut.

CHAPITRE XXXV.

CET accident fut d'un avantage réel pour la partie géologique de mon voyage, parce qu'il me donna l'occasion de connaître exactement la hauteur de ma chambre au-dessus des couches d'alluvion qui forment le sol sur lequel est bâtie la ville de Turin.

Mon cœur palpitait fortement, et je venais d'en compter trois battements et demi depuis l'instant où j'avais piqué mon cheval, lorsque j'entendis le bruit de ma pantoufle qui était tombée dans la rue, ce qui, calcul fait du temps que mettent les corps graves dans leur chute accélérée, et de celui qu'avaient employé les ondulations sonores de l'air pour venir de la rue à mon oreille, détermine la hauteur de ma fenêtre à quatre-vingt-quatorze pieds trois lignes et neuf dixièmes de ligne depuis le ni-

veau du pavé de Turin, en supposant que mon cœur agité par le rêve battait cent vingt fois par minute, ce qui ne peut être très-éloigné de la vérité. Ce n'est que sous le rapport de la science qu'après avoir parlé de la pantoufle intéressante de ma belle voisine j'ai osé faire mention de la mienne : aussi je préviens que ce chapitre n'est absolument fait que pour les savants.

CHAPITRE XXXVI.

LA brillante vision dont je venais de jouir me fit sentir plus vivement, à mon réveil, toute l'horreur de l'isolement dans lequel je me trouvais. Je promenaï mes regards autour de moi, et je ne vis plus que des toits et des cheminées. Hélas! suspendu au cinquième étage entre le ciel et la terre, environné d'un océan de regrets, de désirs et d'inquiétudes, je ne tenais plus à l'existence que par une lueur incertaine d'espoir : appui fantastique dont j'avais éprouvé trop souvent la fragilité. Le doute rentra bientôt dans mon cœur encore tout meurtri des mécomptes de la vie, et je crus fermement que l'étoile polaire s'était moquée de moi. Injuste et coupable défiance, dont l'astre m'a puni par dix

ans d'attente ! Oh ! si j'avais pu prévoir alors que toutes ces promesses seraient accomplies, et que je retrouverais un jour sur la terre l'être adoré dont je n'avais fait qu'entrevoir l'image dans le ciel! Chère Sophie, si j'avais su que mon bonheur surpasserait toutes mes espérances!... Mais il ne faut pas anticiper sur les événements : je reviens à mon sujet, ne voulant pas intervertir l'ordre méthodique et sévère auquel je me suis assujetti dans la rédaction de mon voyage.

CHAPITRE XXXVII.

L'HORLOGE du clocher de Saint-Philippe sonna lentement minuit. Je comptai l'un après l'autre chaque tintement de la cloche, et le dernier m'arracha un soupir. « Voilà donc, me dis-je, un jour qui vient de se détacher de ma vie; et, quoique les vibrations décroissantes du son de l'airain frémissent encore à mon oreille, la partie de mon voyage qui a précédé minuit est déjà tout aussi loin de moi que le voyage d'Ulysse ou celui de Jason. Dans cet abîme du passé, les instants et les siècles ont la même longueur; et l'avenir a-t-il plus de réalité? » Ce sont deux néants entre lesquels je me trouve en équilibre

comme sur le tranchant d'une lame. En vérité, le temps me paraît quelque chose de si inconcevable, que je serais tenté de croire qu'il n'existe réellement pas, et que ce qu'on nomme ainsi n'est autre chose qu'une punition de la pensée.

Je me réjouissais d'avoir trouvé cette définition du temps, aussi ténébreuse que le temps lui-même, lorsqu'une autre horloge sonna minuit, ce qui me donna un sentiment désagréable. Il me reste toujours un fonds d'humeur lorsque je me suis inutilement occupé d'un problème insoluble, et je trouvai fort déplacé ce second avertissement de la cloche à un philosophe comme moi. Mais j'éprouvai décidément un véritable dépit, quelques secondes après, lorsque j'entendis de loin une troisième cloche, celle du couvent des Capucins, situé sur l'autre rive du Pô, sonner encore minuit, comme par malice.

Lorsque ma tante appelait une ancienne femme de chambre, un peu revêche, qu'elle affectionnait cependant beaucoup, elle ne se contentait pas, dans son impatience, de sonner une fois, mais elle tirait sans relâche le cordon de la sonnette jusqu'à ce que la suivante parût. « Arrivez donc, mademoiselle Branchet ! » Et celle-ci, fâchée de se voir presser ainsi, venait tout doucement, et répondait avec beaucoup d'aigreur, avant d'entrer au salon : « On y va, Madame, on y va. » Tel fut aussi le sentiment d'humeur que j'éprouvai lorsque j'enten-

dis la cloche indiscrète des Capucins sonner minuit pour la troisième fois. « Je le sais, m'écriai-je en étendant les mains du côté de l'horloge; oui, je le sais, je sais qu'il est minuit; je ne le sais que trop. »

C'est, il n'en faut pas douter, par un conseil insidieux de l'esprit malin que les hommes ont chargé cette heure de diviser leurs jours. Renfermés dans leurs habitations, ils dorment ou s'amusent, tandis qu'elle coupe un des fils de leur existence : le lendemain ils se lèvent gaiement, sans se douter le moins du monde qu'ils ont un jour de plus. En vain la voix prophétique de l'airain leur annonce l'approche de l'éternité, en vain elle leur répète tristement chaque heure qui vient de s'écouler : ils n'entendent rien, ou, s'ils entendent, ils ne comprennent pas. O minuit!.... heure terrible!.... Je ne suis pas superstitieux, mais cette heure m'inspira toujours une espèce de crainte, et j'ai le pressentiment que, si jamais je venais à mourir, ce serait à minuit. Je mourrai donc un jour? Comment! je mourrai? moi qui parle, moi qui me sens et qui me touche, je pourrais mourir? J'ai quelque peine à le croire : car enfin, que les autres meurent, rien n'est plus naturel; on voit cela tous les jours, on les voit passer, on s'y habitue; mais mourir soi-même! mourir en personne! c'est un peu fort. Et vous, Messieurs, qui prenez ces réflexions pour du galimatias, apprenez que telle est la manière de

penser de tout le monde, et la vôtre à vous-même. Personne ne songe qu'il doit mourir. S'il existait une race d'hommes immortels, l'idée de la mort les effrayerait plus que nous.

Il y a là dedans quelque chose que je ne m'explique pas. Comment se fait-il que les hommes, sans cesse agités par l'espérance et par les chimères de l'avenir, s'inquiètent si peu de ce que cet avenir leur offre de certain et d'inévitable? Ne serait-ce point la nature bienfaisante elle-même qui nous aurait donné cette heureuse insouciance, afin que nous puissions remplir en paix notre destinée? Je crois, en effet, que l'on peut être fort honnête homme sans ajouter aux maux réels de la vie cette tournure d'esprit qui porte aux réflexions lugubres, et sans se troubler l'imagination par de noirs fantômes. Enfin, je pense qu'il faut se permettre de rire, ou du moins de sourire, toutes les fois que l'occasion innocente s'en présente.

Ainsi finit la méditation que m'avait inspirée l'horloge de Saint-Philippe. Je l'aurais poussée plus loin s'il ne m'était survenu quelque scrupule sur la sévérité de la morale que je venais d'établir. Mais, ne voulant pas approfondir ce doute, je sifflai l'air des *Folies d'Espagne*, qui a la propriété de changer le cours de mes idées lorsqu'elles s'acheminent mal. L'effet en fut si prompt que je terminai sur-le-champ ma promenade à cheval.

CHAPITRE XXXVIII.

Avant de rentrer dans ma chambre, je jetai un coup d'œil sur la ville et la campagne sombre de Turin, que j'allais quitter peut-être pour toujours, et je leur adressai mes derniers adieux. Jamais la nuit ne m'avait paru si belle; jamais le spectacle que j'avais sous les yeux ne m'avait intéressé si vivement. Après avoir salué la montagne et le temple de Supergue, je pris congé des tours, des clochers, de tous les objets connus que je n'aurais jamais cru pouvoir regretter avec tant de force, et de l'air et du ciel, et du fleuve dont le sourd murmure semblait répondre à mes adieux. Oh! si je savais peindre le sentiment, tendre et cruel à la fois, qui remplissait mon cœur, et tous les souvenirs de la plus belle moitié de ma vie écoulée, qui se pressaient autour de moi, comme des farfadets, pour me retenir à Turin! Mais, hélas! les souvenirs du bonheur passé sont les rides de l'âme! Lorsqu'on est malheureux, il faut les chasser de sa pensée, comme des fantômes moqueurs qui viennent insulter à notre situation présente : il vaut mille fois mieux alors s'abandonner aux illusions trompeuses de l'espérance,

et surtout il faut faire bonne mine à mauvais jeu et se bien garder de mettre personne dans la confidence de ses malheurs. J'ai remarqué, dans les voyages ordinaires que j'ai faits parmi les hommes, qu'à force d'être malheureux on finit par devenir ridicule. Dans ces moments affreux, rien n'est plus convenable que la nouvelle manière de voyager dont on vient de lire la description. J'en fis alors une expérience décisive : non-seulement je parvins à oublier le passé, mais encore à prendre bravement mon parti sur mes peines présentes. Le temps les emportera, me dis-je pour me consoler : il prend tout, et n'oublie rien en passant ; et, soit que nous voulions l'arrêter, soit que nous le poussions, comme on dit, avec l'épaule, nos efforts sont également vains et ne changent rien à son cours invariable. Quoique je m'inquiète en général très-peu de sa rapidité, il est telle circonstance, telle filiation d'idées, qui me la rappellent d'une manière frappante. C'est lorsque les hommes se taisent, lorsque le démon du bruit est muet au milieu de son temple, au milieu d'une ville endormie, c'est alors que le temps élève sa voix et se fait entendre à mon âme. Le silence et l'obscurité deviennent ses interprètes, et me dévoilent sa marche mystérieuse ; ce n'est plus un être de raison que ne peut saisir ma pensée, mes sens eux-mêmes l'aperçoivent. Je le vois dans le ciel qui chasse devant lui les étoiles

vers l'occident. Le voilà qui pousse les fleuves à la mer, et qui roule avec les brouillards le long de la colline... J'écoute : les vents gémissent sous l'effort de ses ailes rapides, et la cloche lointaine frémit à son terrible passage.

« Profitons, profitons de sa course, m'écriai-je. Je veux employer utilement les instants qu'il va m'enlever. » Voulant tirer parti de cette bonne résolution, à l'instant même je me penchai en avant pour m'élancer courageusement dans la carrière, en faisant avec la langue un certain claquement qui fut destiné de tout temps à pousser les chevaux, mais qu'il est impossible d'écrire selon les règles de l'orthographe :

gh! gh! gh!

et je terminai mon excursion à cheval par une galopade.

CHAPITRE XXXIX.

Je soulevais mon pied droit pour descendre, lorsque je me sentis frapper assez rudement sur l'épaule. Dire que je ne fus point effrayé de cet accident serait trahir la vérité, et c'est ici l'occasion de faire observer au lecteur et de lui prouver, sans trop de

vanité, combien il serait difficile à tout autre qu'à moi d'exécuter un semblable voyage. En supposant au nouveau voyageur mille fois plus de moyens et de talents pour l'observation que je n'en puis avoir, pourrait-il se flatter de rencontrer des aventures aussi singulières, aussi nombreuses que celles qui me sont arrivées dans l'espace de quatre heures, et qui tiennent évidemment à ma destinée? Si quelqu'un en doute, qu'il essaye de deviner qui m'avait frappé.

Dans le premier moment de mon trouble, ne réfléchissant pas à la situation dans laquelle je me trouvais, je crus que mon cheval avait rué ou qu'il m'avait cogné contre un arbre. Dieu sait combien d'idées funestes se présentèrent à moi pendant le court espace de temps que je mis à tourner la tête pour regarder dans ma chambre! Je vis alors, comme il arrive souvent dans les choses qui paraissent le plus extraordinaires, que la cause de ma surprise était toute naturelle. La même bouffée de vent qui, dans le commencement de mon voyage, avait ouvert ma fenêtre et fermé ma porte en passant, et dont une partie s'était glissée entre les rideaux de mon lit, rentrait alors dans ma chambre avec fracas. Elle ouvrit brusquement la porte et sortit par la fenêtre en poussant le vitrage contre mon épaule, ce qui me causa la surprise dont je viens de parler.

On se rappellera que c'était à l'invitation que m'avait apportée ce coup de vent que j'avais quitté mon lit. La secousse que je venais de recevoir était bien évidemment une invitation d'y rentrer, à laquelle je me crus obligé de me rendre.

Il est beau, sans doute, d'être ainsi dans une relation familière avec la nuit, le ciel et les météores, et de savoir tirer parti de leur influence. Ah! les relations qu'on est forcé d'avoir avec les hommes sont bien plus dangereuses! Combien de fois n'ai-je pas été la dupe de ma confiance en ces messieurs! J'en disais même ici quelque chose dans une note que j'ai supprimée parce qu'elle s'est trouvée plus longue que le texte entier, ce qui aurait altéré les justes proportions de mon Voyage, dont le petit volume est le plus grand mérite.

FIN.



A PARIS

DES PRESSES DE D. JOUAUST

Imprimeur breveté

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXVII

PETITE BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE

Tirage in-16 à petit nombre sur papier de Hollande, plus 25 exemplaires sur papier de Chine et 25 sur papier Whatman.

Tirage en GRAND PAPIER (in-8°) : 170 exemplaires sur papier de Hollande, 20 pap. de Chine, 20 pap. Whatman.

HEPTAMÉRON de la Reine de Navarre, avec les gravures de FLAMENG. 8 fascicules. *Épuisé.*

DÉCAMÉRON de Boccace, avec les gravures de FLAMENG. 10 fascicules. *Épuisé.*

CENT NOUVELLES NOUVELLES, dessins de J. GARNIER, grav. à l'eau-forte par LALAUZE, ou reproduits par l'héliogravure. 10 fascicules . . . . 50 fr.

Format in-8°. 80 fr.

Exemplaires Chine et Whatman dans les deux formats.

MANON LESCAUT, gravures d'HÉDOUIN. 2 vol. . 25 fr.

GULLIVER (Les Quatre Voyages de), avec les gravures de LALAUZE. 4 vol. in-16 . . . . 30 fr.

Format in-8° . . . . 50 fr.

Exempl. Chine de l'in-16, et Whatman des deux formats.

VOYAGE SENTIMENTAL, de Sterne, avec les gravures d'HÉDOUIN . . . . 25 fr.

RABELAIS. Les Cinq Livres, avec les gr. de BOILVIN. 50 fr.

PERRAULT (CONTES DE), avec les gravures de LALAUZE. 2 vol. . . . . 30 fr.

CONTES RÉMOIS, du Comte de Chevigné, avec dessins de J. WORMS gravés par RAJON . . . . 20 fr.

VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE, de X. de Maistre, avec les gravures d'HÉDOUIN . . . . 20 fr.

Sous presse : ROMANS DE VOLTAIRE, avec gr. de Laguillermie

NOTA. — *S'adresser à la Librairie des Bibliophiles, rue Saint-Honoré,* 338, *pour connaître les conditions auxquelles on pourrait se procurer les ouvrages épuisés.*

Novembre 1877.